A photograph of a man with glasses and a mustache, wearing a brown shirt, playing a conga drum. He is looking towards the camera with a slight smile. The background is blurred, showing what appears to be a stage or performance space with vertical light fixtures. The text is overlaid on the image.

**Amérique latine : une terre naturellement
accueillante aux rythmes caribéens**

Fabrice Hatem

« Les Vénézuéliens et les Colombiens considèrent la Salsa comme étant légitimement leur, ni moins ni plus » (César Miguel Rondón).

Sommaire

Introduction.....	5
Emergence des métropoles et diversité des cultures urbaines	10
Urbanisation, émergence des grandes métropoles et essor des cultures populaires urbaines	10
Des caractéristiques culturelles locales plus ou moins favorables à l'adoption de la Salsa	15
Cali, la ville qui danse la Salsa.....	22
La Salsa, expression musicale d'une population urbaine pauvre en expansion.....	23
Une présence ancienne de la musique « antillaise » à Cali.....	23
Croissance urbaine et nouvelles populations migrantes	24
De la Salsa des barrios à l'appropriation par la ville entière	25
De 1960 à 1980 : la Salsa des barrios	25
Le climax de la Salsa populaire dans les années 1970	26
L'appropriation de la Salsa par l'ensemble de la ville	27
L'apparition d'une scène musicale.....	29
Une identité salsaera toujours très présente aujourd'hui.....	30
Diversité de l'expression salsaera de Cali.....	30
Un peu de socio-géographie : Salsa bourgeoise et Salsa populaire.....	32
Bogota : le rôle des milieux intellectuels et progressistes	36
Comment la Salsa est venue à Bogota	37
Les antécédents lointains	37
1970 et 1980 : Le sud danse, le nord écoute.....	39
Les orchestres et la musique	42
Le rôle de la radio.....	43
Du reflux des années 1990 au redémarrage actuel	44
La Salsa aujourd'hui à Bogota.....	44
L'activité de danse nocturne	45
Les festivals.....	46
Les radios et les blogs.....	46
La scène musicale.....	47
Medellin : quand la Salsa se rachète une conduite	50
Histoire de la Salsa à Medellin.....	52
Les signes précurseurs.....	52
La Salsa des putains, des voyous...et des gauchistes	52
La consolidation de la Salsa au cours des années 1980	53
L'éclosion de la créativité musicale.....	54
Actualité de la Salsa à Medellin	55
Géographie des lieux de danse et des bars Salsa de Medellin	55
Les festivals.....	56
Les groupes musicaux	57
Les radios et les blogs.....	58

Caracas : une grande capitale de la Salsa musicale	60
Histoire de la Salsa à Caracas : un enracinement précoce et profond.....	63
Les antécédents historiques	63
Le décollage des années 1960 et 1970.....	63
L'apogée des années 1980	65
De la crise des années 1990 à la renaissance	68
La Salsa à Caracas aujourd'hui.....	70
La musique de Salsa vénézuélienne aujourd'hui	70
Lieux et styles de danse à Caracas	72
Lima : aux confins sud des Caraïbes	74
Histoire de la Salsa à Lima	74
Des conditions favorables à l'enracinement de la Salsa	74
Le développement de la Salsa au cours des années 1970 et 1980.....	76
La Salsa aujourd'hui à Lima	78
Une riche expression musicale autochtone très influencée par Cuba.....	78
Salsa bourgeoise et salsa populaire	80
Un regard sur les non-capitales de la Salsa.....	83
Pourquoi ça ne marche pas ?	83
Tour d'horizon rapide de quelques pays.....	84
Brésil : Une forte culture autochtone	84
Salsa à Panama : actif, mais petit.....	87
Mexico, Argentine, Chili : d'autres traditions musicales	87
Conclusion	90
Bibliographie	92
Annexes.....	95
Annexe 1 : Lieux de Salsa à Cali	95
Annexe 2 : Lieux de Salsa à Bogota.....	96
Annexe 3 : Lieux de Salsa à Medellin	97
Annexe 4 : Lieux de Salsa à Caracas.....	98
Annexe 5 : Lieux de Salsa à Lima	99
Annexe 6 : La population des grandes villes latino-américaines en 2009.....	100

Introduction



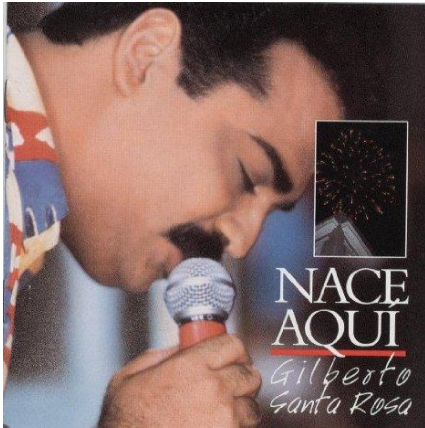
Si l'histoire de la Salsa en Amérique latine a emprunté des parcours très divers selon les villes et les pays, on peut aussi discerner en arrière-plan un canevas commun. Faire la part de ces éléments de similitude et de diversité, expliquer les particularités de chaque dynamique locale, constitue l'objet de ce chapitre. Un exercice auquel je me livrerai en analysant le cas de 5 grandes villes : Cali, Bogota, Medellin, Caracas et Lima.

Un canevas commun. Dès les premières manifestations de la Salsa new-yorkaise à la fin des années 1960, plusieurs grandes villes d'Amérique du sud – notamment en Colombie, au Venezuela, au Pérou et à Panama - ont accueilli avec enthousiasme cette nouvelle forme de musique urbaine. Par ses polyrythmies caribéennes déjà familières à certaines populations côtières, par ses sonorités nerveuses et toniques propices à la fête et à la danse, par ses textes en espagnol évoquant le quotidien du barrio, la Salsa était en effet particulièrement bien placée pour exprimer musicalement la vision du monde et le vécu des populations pauvres venues s'entasser dans les faubourgs déshérités des métropoles en croissance alors rapide du continent sud-Américain (photo ci-contre : scène de danse populaire à Cali dans les années 1970).



Au départ cantonnée aux barrios marginaux, cette musique sort progressivement de son ghetto au cours des années 1970. Un mouvement qui résulte pour un large part de l'action conjointe de deux influences de natures pourtant très différentes, voire antagonistes : d'une part, les milieux artistico-intellectuels progressistes s'intéressent à cette forme d'expression populaire aux tonalités rebelles, contribuant à lui donner une forme de légitimité culturelle ; d'autre part, l'industrie des loisirs cherche à valoriser son potentiel commercial en tant que produit de divertissement de masse. Les classes moyennes et aisées adoptent alors volontiers la Salsa comme support d'une intense consommation de loisirs nocturnes. C'est l'époque où l'on voit fleurir, dans les zones de loisirs de centre-ville, night-clubs, bars, discothèques et écoles de danse.

Des orchestres locaux de Salsa de plus en plus nombreux apparaissent, donnant corps à une véritable offre musicale autochtone, tandis que se multiplient concerts et festivals (photo ci-contre : Oscar d'Leon à la Féria de Cali).



Nacé Aquí Gilberto Santa Rosa, 1993).

Puis s'ouvre dans les années 1990 une période de crise et de mutations. Dans de nombreuses villes, la vie nocturne est affectée par la montée de l'insécurité et de la violence urbaine. La Salsa, concurrencée par d'autres styles musicaux comme le Merengue puis le Reggaeton, perd sa prééminence antérieure. Musicalement, le style nerveux de la Salsa brava cède la place à une Salsa romantica suave et intimiste, souvent plus proche de la balade de variétés que de la musique engagée ou d'avant-garde. Un style bien adapté à une diffusion commerciale plus large de cette musique, mais au prix de l'abandon de certaines ambitions artistiques (photo ci-contre : Pochette de l'Album

Après cette période de relatif passage à vide, on observe un peu partout une certaine renaissance de la Salsa au cours des dix dernières années. Un mouvement alimenté par deux facteurs principaux :

- D'une part, un renouvellement de l'offre musicale (Timba cubaine, Reggaeton, Bachata), qui suscite l'intérêt de la jeune génération, ces nouvelles expressions musicales étant désormais intégrés aux côtés de la Salsa comme les composantes d'une méta-culture latino ;



- D'autre part, un phénomène de développement économique et une amélioration de la situation sécuritaire qui permet à une classe moyenne en expansion de s'adonner sur grande échelle aux plaisirs de la société de consommation et de la vie nocturne (photo ci-contre : un bar de nuit à Bogota).

Des trajectoires très diverses. Le mouvement, cependant, revêt une intensité et des formes différentes selon les villes. La présence historique plus ou moins marquée de la culture caribéenne, les caractéristiques socio-économiques de l'environnement urbain et l'intensité plus ou moins forte des mutations qui l'affectent, la présence d'un milieu artistique et d'une industrie de la production musicale plus ou moins dynamique, l'existence ou non de genres musicaux autochtones préexistants, susceptibles de répondre aux attentes des nouvelles populations urbaines, constituent autant de facteurs permettant de comprendre cette diversité.



Cali, par exemple, est située dans une région de Colombie dont les caractéristiques ethnoculturelles se rapprochent fortement de celles des Caraïbes. Elle s'est de ce fait profondément approprié la Salsa, jusqu'à la placer au cœur de son identité, inventant notamment un style de danse propre qui s'est ensuite répandu dans toute l'Amérique latine sous le nom de Salsa colombienne (photo ci-contre). Elle est également le berceau d'orchestres de renom comme *Grupo Niche*.



Bogota, immense métropole de la région andine, à la culture plus traditionnellement tournée vers l'Europe et moins influencé par les Caraïbes, a cependant offert à la Salsa un vaste espace de développement associé à l'intensité de sa vie culturelle et à l'existence d'un immense marché des loisirs. Elle a notamment constitué le creuset d'une grande créativité musicale qui s'épanouit aujourd'hui plus que jamais, avec des orchestres comme *La 33*.

Medellin a également été le berceau d'une culture salsa très vivante, incarnée, entre autres, par l'orchestre *Fruko y Sus Tesos*. Elle ne s'agit cependant ni une immense mégalopole comme Bogota ni une ville à l'atmosphère proche de celle des Caraïbes comme Cali. D'où un rayonnement un peu moindre de la Salsa « paisa » (c'est-à-dire venue de Medellin) par rapport à celle née dans les deux autres grandes métropoles colombiennes.



Caracas, métropole située à proximité immédiate de la côte atlantique, a tout au long du XXème siècle volontiers accueilli les influences musicales caribéennes. A partir des années 1970, elle s'est transformée en un actif creuset artistique d'où a jailli un puissant courant salsero autochtone, incarné entre beaucoup d'autres par le chanteur Oscar d'León (photo ci-contre). Mais la mauvaise situation économique du pays et les graves problèmes sécuritaires que connaît actuellement la capitale du Venezuela pèent sur la vitalité de sa scène salsera.

Enfin, la ville péruvienne de Lima, située comme Cali dans une région côtière présentant certains traits culturels communs avec les Caraïbes, a vu se développer aux cours des 50 dernières années une intense activité salsera. Plus que jamais, l'influence cubaine y semble aujourd'hui très présente – un fait illustré entre autres par l'émblématique orchestre cubano-péruvien de Timba *Mayimbe* (photo ci-contre).



La Salsa s'est également implantée avec beaucoup de succès dans d'autres villes d'Amérique Latine, de Buenaventura à Panama City en passant par Barranquilla.



Certains pays du continent, cependant, sont semblent-il moins sensibles à son influence, notamment dans les régions du cône sud, du plateau andin, ou encore d'Amérique centrale. C'est tout particulièrement le cas, de manière quelque peu surprenante et paradoxale, dans deux pays qui pourtant possédaient des caractéristiques a priori plutôt favorable à son épanouissement :

- D'une part, au Brésil, où la Salsa ne s'est pas autant développée - notamment dans les villes portuaires du Nord-est comme Salvador de Bahia - qu'aurait pu le laisser anticiper les fortes affinités ethnoculturelles de ce pays avec les Caraïbes. Ce fait s'explique sans doute par l'existence de formes d'expressions autochtones particulièrement vivantes, comme la Samba, dont la présence aurait en quelque sorte rendu inutile l'adoption d'une culture importée (photo ci-dessus : le carnaval de Bahia).

- D'autre part, au Mexique, et ce en dépit du fait que sa capitale Mexico ait constitué au cours des années 1940 et 1950 un haut lieu d'accueil et de diffusion des rythmes caribéens. Ce fait paradoxal peut s'expliquer par deux causes distinctes : d'une part, le fait que la population de ce pays est traditionnellement davantage tournée, du fait de ses caractéristiques ethniques (mélange d'européens et d'amérindiens, faible présence noire) vers des musiques descendantes du folklore espagnol légèrement mâtinés d'influences indiennes que vers la culture afro-européenne des Caraïbes ; d'autre part, par la forte influence, à l'époque contemporaine, de la musique nord-américaine sur la jeunesse chicano (ci contre : groupe de Rock mexicain *Caifanes* dans les années 1990).



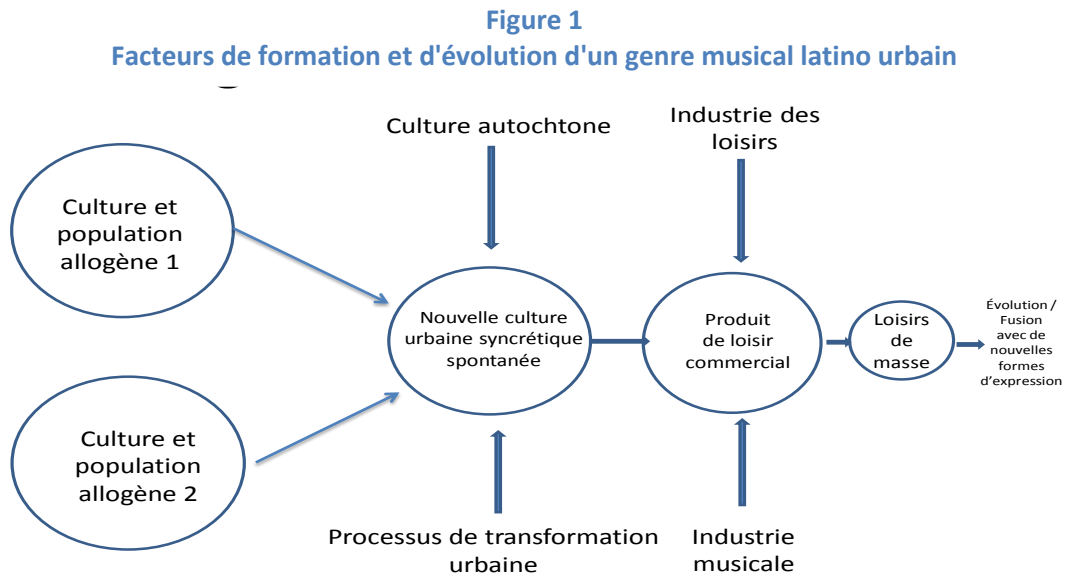
Après avoir décrit quelques tendances lourdes communes à toute l'Amérique latine et quelques facteurs fondamentaux de diversité ethnoculturelle qui peuvent expliquer leurs différentes trajectoires, j'analyserai en détail le cas de 5 grandes capitales salseras : Cali, Bogota, Medellin, Caracas, Lima (photo ci-contre : Salsa en plein air à Lima). J'essaierai ensuite de comprendre pourquoi d'autres villes du continent (grandes villes du Brésil et du cône sud, Mexico et capitales d'Amérique centrale, ports des côtes atlantiques et pacifiques de la Colombie, ...) n'ont

pas vu se développer une activité salsera aussi intense que celle de ces cinq métropoles

A travers ces études de cas, je vise d'ailleurs un objectif plus large, qui dépasse le seul cas de la Salsa en Amérique latine : comprendre la manière dont une culture allogène s'intègre dans une réalité locale

et interagit avec elle pour créer une forme d'expression populaire à la fois spécifique à une ville donnée et fortement reliée à la scène mondiale par un jeu d'influences réciproques.

Je m'appuierai pour cela sur la grille d'analyse que j'ai développée dans le cas des villes américaines (voir figure ci-contre et [Hatem, 2015a]), qui décrit l'émergence d'un nouveau genre musical urbain comme le produit :



- D'influences allogènes apportées soit par des flux migratoires, soit par la visite d'artistes étrangers, soit par les mass médias internationaux ;
- Des traditions musicales autochtones ;
- Du processus de modernisation et de développement urbain, caractérisé entre autres par l'apparition de populations aux besoins culturels nouveaux liés à leur vécu d'habitants des grandes métropoles ;
- Enfin, du dynamisme et des stratégies de l'industrie locale des loisirs et de la production musicale.

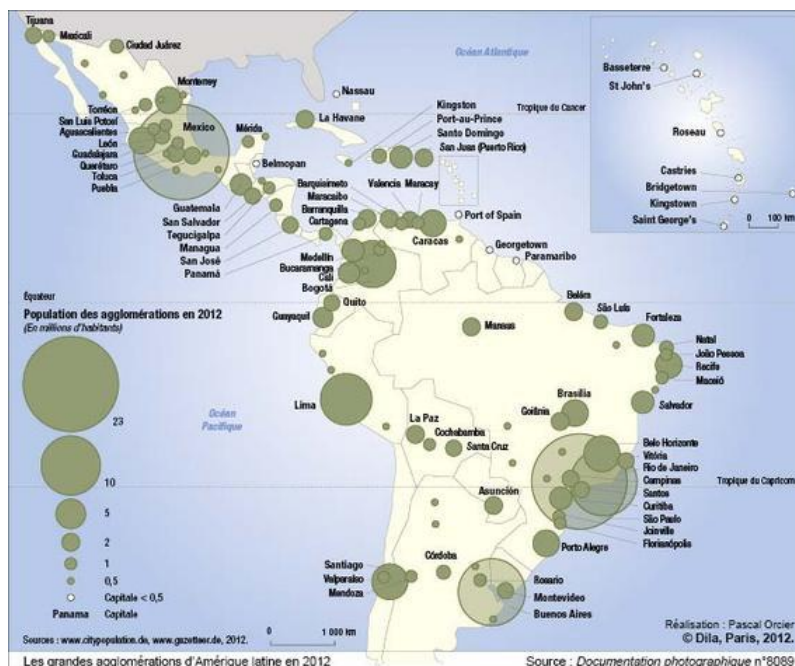
Emergence des métropoles et diversité des cultures urbaines

Il est possible de résumer la thèse centrale de ce chapitre en deux phrases simples : d'une part, l'Amérique latine a connu au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle un phénomène général de métropolisation qui s'est traduit par l'apparition de nouvelles formes de cultures populaires urbaines ; d'autre part, ces cultures métissées ont pris des formes différentes selon la nature des ingrédients qui se sont combinés sur place (apport des populations migrantes, fonds autochtone préexistant, dynamiques du processus de construction urbaine...) avec pour conséquence une atmosphère plus ou moins favorable selon les cas à l'enracinement de l'expression salsa. Détaillons ces deux points.

Urbanisation, émergence des grandes métropoles et essor des cultures populaires urbaines

Plus que tout autre continent, l'Amérique latine a connu au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle un phénomène massif d'urbanisation, alimenté par l'exode rural et la croissance démographique. Selon l'ONU, entre 1960 et 2000, la part de la population urbaine rurale est ainsi passée sur ce continent de 50 % à 75 %, ce dernier chiffre représentant un total d'environ 500 millions de personnes [ONU, 2001]. Entre 1950 et 1990, la population de Caracas a été ainsi multipliée par 4, celle de Lima par 6 et celle de Bogota par près de 8 [Moriconi-Ebrard, 1994 : Colin-Delavaud, 1996]. Cette croissance s'est notamment traduite par l'apparition de grandes métropoles : En 2009, 63 villes latino-américaines abritaient par exemple plus de 1 million d'habitants, 8 plus de 5 millions et 4 plus de 10 millions (voir figure 2 et annexe 6).

Figure 2 : Les grandes métropoles d'Amérique latine en 2012





La croissance de ces grandes métropoles s'est traduite par une concentration inédite de populations d'origines très diverses, mais dont les conditions de vie et les systèmes de représentation sont très différentes de celles existant dans les zones rurales.

Mentionnons, entre beaucoup d'autres : la formation rapide à la périphérie des centres urbains de nouvelles zones d'habitat à forte densité, où les migrants pauvres sont

exposés à des conditions d'existence difficiles et précaires ; des formes de polarisation sociale inédites liées à la coexistence de populations aux niveaux de vie très différents, engendrant pour les plus pauvres des phénomènes de frustration et d'aliénation (photo ci-contre : vue de Caracas) ; une mutation du rapport au travail (emplois tertiaires et industriels plutôt qu'agricoles, part croissante du salariat souvent précaire) ; une existence exposée, toutes classes sociales confondues, au stress, au bruit, et souvent à la violence de la grande ville ; un certain relâchement des liens sociaux traditionnels (religion, famille...) tandis que s'affirment les valeurs plus individualistes de la société de consommation et de la recherche de l'épanouissement personnel ; une pression permanente des médias et de la publicité, qui a entre autres conséquences une diffusion accélérée des modes musicales et une amplification des phénomènes de vedettariat.

Cette nouvelle situation révolutionne également la culture populaire. Les danses paysannes, les chansons célébrant la beauté de la nature ou la tendresse d'un amour de village n'ont plus trop leur place dans l'univers boueux des bidonvilles péri-urbain à l'horizon barré par une autoroute en construction.

Le décalage est particulièrement marqué pour les enfants d'immigrants, nés dans la ville, et qui, dans les années 1970 ou 1980, abordent leur adolescence dans cet univers chaotique bien différent de celui du village d'origine de leurs parents (photo ci-contre : Feria de Cali dans les années 1970).





A quoi rêvent ces jeunes, souvent métis ou mulâtres, nés dans le dénuement d'un faubourg pauvre de la grande ville ? Disposant de peu de moyens d'ascension sociale, mais exposés au spectacle quotidien d'une société d'opulence à la fois proche et hors d'atteinte, ils voudraient bien sortir de la misère familiale et goûter aux plaisirs de la bonne vie, comme les

jeunes bourgeois blancs du quartier d'à côté. Les garçons se rêvent boxeur, footballeur, chanteur de charme, médecins ou avocat pour les plus appliqués. Les filles rêvent de trouver un prince charmant venu des beaux quartiers, muni d'une voiture de sport¹. Certains et certaines choisiront bientôt les raccourcis de la délinquance ou de la prostitution pour acquérir plus vite cet argent si rare et si désiré. En attendant, il faut paraître. Et pour cela, bien s'habiller pour participer aux bals de rue et aux soirées dansantes organisées dans les maisons inoccupées du quartier : chemises colorées et belles montres pour les garçons, jolies robes à fleurs pour les filles (photo ci-contre : *festival de Orquestas*, Cali, années 1970).

Quant à la musique, plus question bien sûr de danser sur les vieilles rengaines folkloriques de village. Il faut des rythmes plus vifs, des sonorités violentes, reflétant le caractère trépidant de la ville, permettant à chacun de briller, par ses prouesses de danseurs auprès des copains et surtout des partenaires du sexe opposé. Selon les villes et les époques, cette musique urbaine nouvelle s'appellera le



Porro, la Samba, le Forro, la Cumbia, le Rock Nacional, le Rock Chicano, la Salsa dura.... Nées aux marges de la ville, beaucoup de ces musiques porteront longtemps les stigmates de leurs origines plébéiennes, vulgaires, violentes, et seront au départ (c'est-à-dire un gros jusqu'à la fin des années 1970) rejetées et méprisées par une jeunesse bourgeoise davantage attirée par les rythmes nord-américains du Rock puis du Disco (photo ci-contre : fête dans une favela de Rio de Janeiro).

¹ Voir à ce sujet [Gomez, 2008], qui a donné une description très vivante de l'état d'esprit des jeunes habitants des quartiers populaires de Medellin dans les années 1960.



Car cette expansion urbaine accélérée est aussi une période de polarisation sociale et de crise morale et politique. Entre les quartiers riches et pauvres de ces grandes métropoles, les clivages économiques, ethniques s'approfondissent, conduisant à une crise urbaine aigue. Selon les cas, celle-ci se manifestera par de fortes tensions politiques et une alternance de situations pré- révolutionnaires et de dictatures militaires, ou par une montée en flèche de la violence et de la délinquance, parfois structurée par de

puissantes mafia, comme les cartels de Cali ou de Medellin (photo ci-contre : image d'un film consacré aux narcotrafiquants mexicains).

L'évolution de la musique populaire reflète, sous des formes différentes en fonction des lieux, cette situation de crise urbaine. Après un climax au début des années 1970, la « nouvelle chanson » progressiste du Chili est brisée et réduite à l'exil par le coup d'état du général Pinochet (photo ci-contre). Dans les grandes villes de Colombie, l'image de la Salsa souffre de sa proximité parfois un peu trop voyante avec l'univers de la délinquance et du narcotrafic. Quant aux Rancheras du nord du Mexique, elles célèbreront quelques années plus tard sans complexe, dans leurs « recorridos », les faits d'armes violents des narcotrafiquants et autres bandits d'honneur [Palencia, 2011].



Les structures urbaines évoluent cependant au cours des années 1990. Les grandes crises des décennies précédentes sont partiellement jugulées : démantèlement des cartels de narcotrafic, passage d'une conflictualité politique violente (mouvements révolutionnaires armées, dictatures militaires...)

à un jeu d'alternance démocratique de mieux en mieux assumé. La croissance des grandes métropoles se ralentit tandis que certains pays (Brésil, Chili, Colombie...) connaissent une période de développement économique qui se traduit à la fois par l'apparition d'une classe moyenne nombreuse et par un certain recul des poches de pauvreté au sein des grandes villes (photo ci-dessus : quartier de classes moyennes dans une grande ville d'Amérique du Sud).



Concernant la culture populaire, cette évolution va se traduire par une diffusion beaucoup plus large, au sein de la société urbaine, de l'ancienne culture des marges, et ce pour trois raisons principales :

- Tout d'abord, parce que certaines des anciennes « marges » sont elles-mêmes réintégrées dans le « mainstream » urbain. D'anciens

bidonvilles de la périphérie sont transformés en quartiers résidentiels de classes moyennes (photo ci-contre : restaurant dans la zone G de Medellín, autrefois déshéritée). Quant aux petits-enfants des migrants des années 1950, certains accèdent à une relative prospérité, avec leur appartement en dur et leur télévision dernier modèle. Ils continuent cependant à écouter les mêmes musiques que dans leur enfance, mais désormais plus confortablement installés dans des fauteuils en simili cuir.

- Ensuite, parce que les enfants des classes moyennes et aisées, à la recherche de musiques et de danse permettant de pratiquer les activités de loisirs dont ils sont massivement friands, vont s'approprier, sous la forme édulcorée d'un produit de consommation de masse, l'héritage de la musique populaire « underground » des années 1960 et 1970. Celle-ci est désormais jouée et dansée, non dans une maison inhabitée du faubourg ou dans un sordide bar interlope du quartier réservé, mais dans le cliquant night-club d'un mall commercial ultra-moderne, situé au cœur d'un quartier résidentiel ou d'une zone de loisirs « branchée » (photo ci-contre : la *Galeria Café Libro* de Bogota).



- Enfin, parce qu'un mouvement idéologique se produit vers une revalorisation de l'identité latino-américaine – et plus particulièrement vers une reconnaissance accrue de la contribution des minorités ethniques (Noirs, Indiens...) à sa formation. D'où un intérêt croissant pour les manifestations culturelles amérindiennes ou afro-caribéennes, qui va prendre deux formes distinctes quoique

fortement corrélées : d'une part, une valorisation institutionnelle de ces folklores populaires, à travers l'organisation de festivals et d'événements commémoratifs ; d'autre part, un goût nouveau du public pour les formes d'expression intégrant ces apports : danses afro-cubaines, Rumba, musiques des Andes, etc. (photo ci-contre : touristes étrangers au Callejon de Hamel, La Havane).



Ces facteurs vont permettre à la Salsa de sortir progressivement de son ghetto faubourien pour devenir au cours des années 1980 un produit de loisirs de masse – et parfois aussi un vecteur de différenciation culturelle pour les milieux artistico-intellectuels à la recherche de formes d'expression alternatives (photo ci-contre : cours de danse à Medellin).

Mais la Salsa n'est en fait que l'une des formes possibles prise par les nouvelles cultures populaires urbaines dont la naissance et le développement ont accompagné l'émergence des grandes métropoles latinos. Ailleurs, et selon les villes, c'est la Samba, le Forro, les musiques Mariachi, le Rock Chicano, le Merengue, le Kompa, le Rock National, plus récemment le Tango, qui ont tenu ce rôle (photo ci-contre : Forro au Brésil). Reste donc à comprendre pourquoi un même besoin né d'un phénomène commun d'urbanisation s'est traduit selon les cas par une telle diversité de manifestations culturelles – et d'identifier les facteurs qui ont permis dans certaines villes à la Salsa de s'imposer comme la manifestation centrale de cette nouvelle culture populaire urbaine latino.



Des caractéristiques culturelles locales plus ou moins favorables à l'adoption de la Salsa



Pour comprendre cette diversité, je partirai d'une remarque sur la spécificité des flux migratoires qui ont conduit à la formation des grandes métropoles d'Amérique du sud. Alors qu'au cours de la seconde moitié du XXème siècle, la croissance des grandes villes des Etats-Unis s'est très largement nourrie de l'afflux de populations étrangères (mexicains à Los Angeles, portoricains à New York, cubains et haïtiens à Miami, voir [Hatem, 2015a]...), nous avons davantage affaire en Amérique du sud à une immigration infranationale, voire de proximité

régionale : paysans de la côte pacifique du Choco vers Cali, indiens des Andes vers Lima, habitants du nord-est brésilien vers Salvador de Bahia (photo ci-contre : immigrants mexicains en Californie).



De ce fait, si la nouvelle culture urbaine des métropoles nord-Américaines naît de la rencontre de rythmes latinos très divers avec le fond autochtone des musiques Jazz, Afro, Pop et Rock, celle des villes sud-américaines a davantage tendance à s'inscrire dans une certaine continuité des traditions locales, même si celles-ci subissent évidemment des mutations majeures sous la double influence des musiques nord-américaines et des nouvelles réalités urbaines. Il est donc utile, pour

comprendre la genèse de ces nouvelles formes d'expression, de parcourir rapidement la diversité géographique des manifestations culturelles locales qui vont converger, avec les populations qui les portent, vers les capitales régionales d'Amérique du sud en train de se transformer en grandes métropoles (photo ci-contre : Joropo colombien de la côte pacifique).

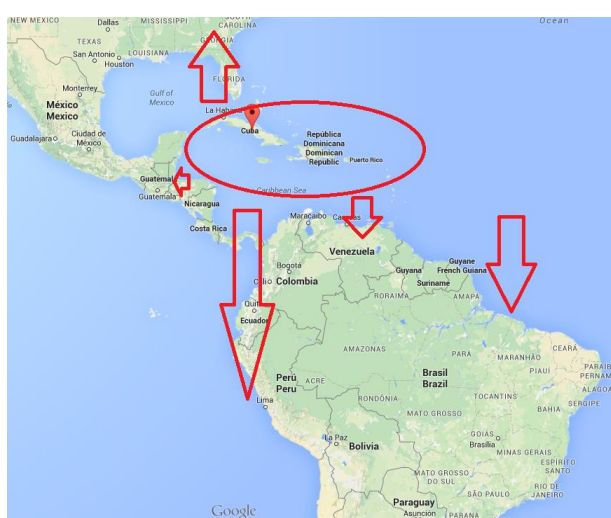
Vues de très haut, ces manifestations appartiennent à trois catégories dominantes, dont les frontières bien sur, sont tout sauf étanches et bien délimitées, et qui s'influencent mutuellement dans un jeu permanent de métissages de recompositions (pour plus de détail, voir [Hatem, 2015b, pp 5 à 7]) :



- Un univers européen, presque exclusivement dominant dans les pays et surtout les grandes villes du cône sud (Argentine Chili...), mais dont l'influence s'étend largement au-delà de ce noyau, aussi bien dans de nombreuses régions rurales (llano vénézuélien, région centrale de Cuba,...) que dans le centre bourgeois de toutes les capitales d'Amérique latine, aux populations traditionnellement tournées vers l'Europe (photo ci-contre : Tango à Buenos-Aires).

- Un univers amérindien, présent notamment dans trois zones : les régions rurales du bloc andin (Bolivie, Pérou, jusqu'au nord-est de l'Argentine...), le bassin amazonien (faiblement peuplé malgré son immense étendue) et l'Amérique centrale (Mexique inclus).

Figure 3 : Caraïbes géographiques et Caraïbes ethno-culturelles



- Enfin, un univers afro-caribéen (figure 3). Si celui-ci est limité, en termes physiques, à l'arc insulaire (ovale sur la carte ci contre), son influence ethnoculturelle s'étend en fait bien au-delà. Il pousse en effet deux longues tentacules le long des côtes de l'Amérique du sud : d'une part la côte atlantique – incluant Panama, la Colombie (Barranquilla, Carthagène...), le Venezuela (Maracaïbo...), le nord-est brésilien (Recife, Salvador de Bahia, Rio de Janeiro...), les Guyanes et jusqu'à la lointaine Montevideo ; et d'autre part la côte

Pacifique, avec encore la Colombie (Buenaventura et région du Choco, à proximité de Cali), l'Equateur, et jusqu'au Pérou (port de Callao et région du Chicha, à proximité de Lima).



Creusets d'une tradition musicale métissant les apports africains et européens, ces régions d'Amérique latine culturellement proches des Caraïbes - et particulièrement leurs grandes villes - devraient de fait constituer un terrain d'accueil particulièrement favorable aux influences salseras (photo ci-contre : récolte de canne à sucre

sur la côte pacifique de Colombie). Et, de fait, certaines des villes parmi les plus « salseras » du continent, comme Cali ou Lima, ainsi que les ports de Colombie sont effectivement localisées dans des régions où la présence afro-descendante est forte (voir également encadré 1).

Encadré 1

Structure ethnique de la population Latino-Américaine : la place des Noirs

Pour identifier les zones d'influence de la culture afro-caribéenne en Amérique du sud, il peut être utile de recenser les régions à fort peuplement afro-descendant. Cet exercice est cependant rendu délicat par la difficulté à disposer en la matière de statistiques fiables et homogènes, du fait de deux facteurs : d'une part, le caractère très métissé de la population, qui rend difficile la détermination de critères précis d'appartenance ethnique ; et d'autre part, l'hétérogénéité et la qualité inégale des sources statistiques elles-mêmes en fonction des pays.

Globalement, selon l'article Wikipedia consacré à la [diversité ethnique de la population sud-américaine](#), le nombre de Noirs sur le continent d'établirait aujourd'hui à environ 27 millions, soit un peu moins de 5 % de la population. Sur ce total, 20 millions habiteraient le Brésil, 3 millions au Venezuela, 2 millions en Colombie et 1 million en Equateur, leur présence étant plus limitée dans les autres pays (photo ci-contre : joueurs de Batucadas, Brésil). Ces chiffres cependant, doivent être considérés comme des minorants, n'incluant que très partiellement les populations mulâtres. Ils présentent de ce fait certaines incohérences avec les données de sources nationales recueillies sur trois pays qui nous intéressent particulièrement dans le cadre de ce chapitre : la Colombie, le Venezuela et le Pérou.



Les Noirs en Colombie



La structure ethnique de la Colombie est pour l'essentiel issue de la rencontre d'un fond amérindien (3 % de la population au recensement de 2005) et de l'apport colonial européen (37 % de population blanche), avec un phénomène

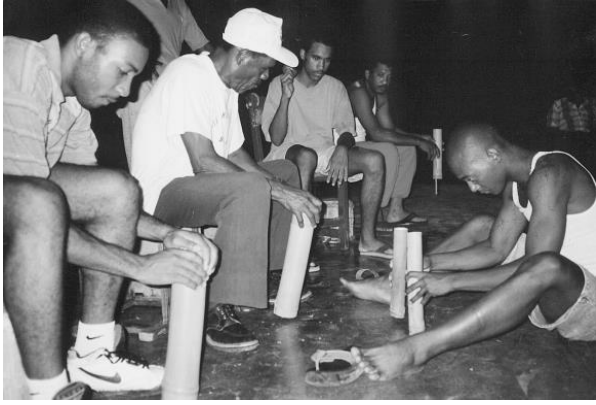
massif de métissage (49 % de métis). [Wikipedia [Colombie](#)]. Descendants des esclaves, les Noirs ne représenteraient quant à eux qu'un peu plus de 10 % de la population totale, surtout composée de mulâtres [Wikipedia, [Afrocolombiens](#)]. Ils sont particulièrement présents sur les côtes atlantique (Bolivar) et pacifique (Choco, Valle del Cauca, photo ci-dessus), ainsi que dans les îles de la mer des Caraïbes (San Andres et Providencia). Les villes ayant les plus fortes populations afro-colombiennes sont Cali (plus de 500 000 personnes), Carthagène des Indes (plus de 300 000), Buenaventura (près de 300 000) et Barranquilla (env. 150 000). A noter que les deux principales villes du pays accueillent peu de Noirs : un peu moins de 150 000 à Medellin et environ 100 000 à Bogota, soit pas davantage que dans des villes de taille moyenne comme Tumaco (plus de 100 000), Quibdó ou Turbo (environ 100 000 chacunes).

Les Noirs au Venezuela

Issue des mêmes vicissitudes historique, la structure ethnique de la population vénézuélienne présente d'assez forte similitudes avec celle de la Colombie (photo ci-contre : fête de San Juan, Curiepe, Venezuela). Le caractère politiquement très sensible de cette question influe cependant sur la fiabilité des statistiques. C'est ainsi que, selon la source et la méthode de mesure retenue (études génétiques, sondage déclaratif, recensement exhaustif, etc.), la part de la population dite « blanche européenne » peut varier de 20 % à 44 % et celle des métis, de 67 % à 50 %.



Par contre, toutes les sources concordent sur la faible contribution de la population amérindienne d'origine (de 1% à 3 % selon les sources), surtout concentrée dans la forêt amazonienne. Quant aux afro-descendants, les recensements officiels estiment leur part à 3,5 %, ce chiffre étant cependant à prendre avec prudence pour les raisons précédemment évoquées, d'autres sources citant des valeurs beaucoup plus élevées, pouvant aller jusqu'à 16 % [Wikipedia, [Venezuela](#)].



De façon générale, les communautés afro-vénézuéliennes étaient traditionnellement situées en milieu rural ou semi rural, dans des zones souvent proches des côtes à proximité des anciennes plantations, mines, villes coloniales ou Cumbes (communautés autonomes d'esclaves fugitifs). C'est ainsi dans la région de Barlovento, à environ 100 kilomètres à l'est de Caracas, que se trouve la plus grande communauté afro-vénézuélienne (photo ci-contre). Il existe

également d'importantes communautés afro-descendantes le long des côtes de l'État de Carabobo (Canoabo, Patanemo, Puerto Cabello), dans le District fédéral de Caracas (Naiguatâ, La Sabana, Tarma...), dans l'État d'Aragua (Cata, Chuao, Cuyagua, Ocumare de la Costa ...), au sud de l'État de Bolivar, ainsi que sur le rivage au sud-est du lac Maracaibo (Bobures, Gibraltar, Santa Maria...). Il subsiste enfin de petites communautés dans l'État de Sucre (Campoma, Güiria), au sud-ouest de l'État de Yaracuy (Farriar) et dans les montagnes de Miranda (Yare).

Quant aux nombreux afro-descendants qui ont migré au cours du XX^{ème} siècle, vers les centres urbains, ils se sont plutôt installés dans des quartiers pauvres (barrios) où ils se sont souvent regroupés par régions d'origine. Par exemple, la plupart des migrants du village de Curiepe dans la région de Barlovento se sont installés dans le barrio de San José à Caracas (Pour en savoir plus, voir [Jacinthe, 2010, [Les populations afro-descendantes au Venezuela](#)]).

Les Noirs au Pérou

Comme les autres pays de la région, Le Pérou présente une structure multiethnique et métissée où domine l'élément amérindien (45 %) suivi par les Métis (37 %) et les Blancs d'origine européenne (15 %). Les autres groupes ethniques, incluant les Noirs et les populations d'origine asiatique, ne représenteraient quant à eux que 3 % de la population [[Wikipedia, Pérou](#)]. Selon d'autres sources à peu près concordantes avec les précédentes, le nombre d'afro-descendants serait aujourd'hui de l'ordre de 600 000 personnes, soit 2 % environ de la population [[Wikipedia, Afro-peruvians](#)].



Les afro-descendants résident surtout dans le sud et le centre de la côte pacifique, dans les provinces de Lima, Callao, Nazca, Chincha, Cañete (San Luis) et Ica (El Carmen), où l'on trouve de nombreuses vignes et champs de coton (photo ci-contre : musique afro-péruvienne). Un certain nombre d'afro-péruviens vivent également sur la côte nord dans les zones de plantations des provinces de Lambayeque et Piura. Enfin, l'ancien port de Callao, aujourd'hui intégrée dans l'agglomération de Lima, accueille une très forte concentration d'afro-descendants, issus de l'immigration en provenance de la zone côtière. A Lima même, les quartiers où se concentre la population noire sont ceux de Puente Piedra, Chorrillos, Rimac, et La Victoria.



Cette explication de l'engouement pour la Salsa par l'existence préalable d'un fond culturel proche des Caraïbes se heurte cependant à deux contre-exemples majeurs, de sens d'ailleurs opposés (voir également encadré 2). D'une part, la Salsa ne s'est pas fortement implantée, comme on aurait pu s'y attendre, dans les villes mulâtres² du nord-est brésilien ; d'autre part, elle a au contraire rencontré un accueil très enthousiaste dans les deux grandes villes de l'intérieur colombien, Medellin et Bogota, ainsi qu'à Caracas, à la population pourtant majoritairement blanche et métis (photo ci-contre : école de Salsa à Caracas).

Sans anticiper sur la conclusion de ce chapitre, où ce paradoxe sera discuté plus à fond, je proposerai ici, à titre de première explication, deux hypothèses de travail :

- d'une part, la faible présence de la Salsa dans les villes du nord-est brésilien s'expliquerait par la vitalité de la culture autochtone, qui a donné naissance à des formes d'expression musicales sui generis (Samba, Bossa Nova, Forro...), profondément vécues comme une expression identitaire propre. Cet état des choses aurait ainsi dissuadé l'adoption, comme cela a été le cas à Cali, d'une culture importée.



- D'autre part, l'engouement de Bogota et Medellin pour la Salsa ne serait qu'une nouvelle manifestation de l'influence relativement ancienne dans ces villes des musiques caribéennes de la côte (musique antillaise, tropicale, chucu chucu...). Son adoption au cours de la période 1970-1980 y aurait été de plus facilitée par l'existence d'un fort courant migratoire infranational en provenance de ces régions côtières (photo ci-contre : l'orchestre de Salsa *Colombian All Stars*, qui a réuni en 1978 des musiciens provenant de toutes les parties de Colombie).

² Dans la terminologie utilisée en Amérique du sud, un mulâtre désigne une personne issue du croisement entre Blancs et Noirs, tandis qu'un métis est issu du croisement entre Blancs et Indiens.

Encadré 2 : Quelles sont les villes salseras d'Amérique latine ?

Pour obtenir une « proxy » de l'activité Salsera de chacune des plus grandes villes d'Amérique latine, j'ai d'abord recensé le nombre d'occurrence google associant les termes « salsa & musica » au nom de chacune de ces villes. J'ai ensuite comparé ce nombre à la population de la ville considérée pour obtenir un indicateur d'intensité salsera (tableau 1).

Tableau 1 : Occurrence des termes « Salsa musica » associés à quelques grandes métropoles d'Amérique latine

Ville	Salsa (Occurrence, milliers)	Taille (population, millions)	Indicateur d'intensité (Salsa/taille)
Rio de Janeiro	741	12,5	59,3
Lima	714	8,9	80,2
San Juan	668	2,7	247,4
Cali	654	2,8	233,6
Bogota	606	8,6	70,5
Buenos Aires	574	14,9	38,5
Caracas	516	5	103,2
Sao Paulo	506	21	24,1
Medellin	462	3,6	128,3
Guadalajara	450	4,6	97,8
Monterrey	445	4,1	108,5
Barranquilla	418	1,8	232,2
La Havane	415	2,3	180,4
Mexico city	385	22,9	16,8
Brasilia	367	3,9	94,1
Carthagena	338	1,1	307,3
Santiago de Chile	284	7,1	40,0
Porto Alegre	192	4,3	44,7
Panama City	175	1,3	134,6
Belo Horizonte	160	5,9	27,1
Buenaventura	156	0,3	520,0
Recife	150	3,9	38,5
Salvador de Bahia	48	3,7	13,0
Total	9424	147,2	64,0

Les résultats obtenus permettent de distinguer quatre cas principaux :

1) Villes à activité salsera faible à la fois en valeur absolue et relative : Salvador de Bahia, Recife. La Salsa n'a pas connu dans ces agglomérations un développement significatif.

2) Ville à activité salsera limitée en valeur absolue, mais forte en valeur relative. Il s'agit de villes qui par leur taille d'atteignent pas au statut de grandes mégapoles (moins de 3 millions de personnes), mais à l'identité musicale caribéenne très marquée. On trouve par exemple dans cette catégorie La Havane, Carthagène, Panama City, Buenaventura, Barranquilla (J'ai rajouté certaines de ces villes à mon échantillon de grandes métropoles car je savais qu'elles présentaient une forte spécificité salsera).

3) Ville à activité salsera forte en valeur absolue, mais faible en valeur relative. Il s'agit de grandes métropoles multiculturelles où la Salsa ne constitue qu'une expression musicale parmi beaucoup d'autres, mais qui du fait de leur taille lui offrent de grands débouchés, comme Rio de Janeiro, Mexico, Buenos Aires.

En rouge : villes à faible intensité d'occurrence

du terme « Salsa »

En vert : villes à forte intensité d'occurrence du terme « Salsa »

4) Ville à activité salsera forte en valeur à la fois absolue et relative. Il s'agit de grandes villes dont l'identité culturelle est fortement liée à la Salsa, comme Cali, Medellin, Bogota, Caracas ou Lima.

Je vais maintenant détailler le cas de ces cinq grandes métropoles Sud-Américaines à la forte identité salsera que sont Cali, Caracas, Lima Bogota, Medellin.

Cali, la ville qui danse la Salsa³



La « succursale du paradis », comme la surnomment ses habitants, a été l'une des villes latino-américaines qui s'est le plus profondément approprié la Salsa, au point que celle-ci est aujourd'hui devenue l'une des principales composantes de son identité culturelle.

Mais elle l'a aussi enrichi de sa propre sensibilité, tout particulièrement en matière de danse, avec l'invention d'un style typiquement caleño, qui s'est ensuite fait connaître à l'étranger sous le nom de Salsa colombienne (photo ci-contre : danseurs de scène à Cali).

Aujourd'hui encore, la scène salsa de Cali, avec ses nombreux orchestres, ses boîtes de nuits, ses écoles, ses compagnies, ses championnats mondiaux de danse, reste l'une des plus actives

d'Amérique latine. Difficile d'en attendre moins de la part d'une ville qui s'était auto-proclamée, dès la fin des années 70, « capitale mondiale de la Salsa » (photo ci-dessous : discothèque à Cali).

Or, cette singularité, loin d'être liée au hasard, tient à l'existence d'un certain nombre de facteurs locaux particulièrement favorables à l'accueil de cette musique : caractéristiques ethnoculturelles des populations locales assez proches de celles des Caraïbes ; mouvement d'expansion urbaine très rapide générant des besoins d'expression nouveaux auxquels les musiques et les danses traditionnelles autochtones, de caractère essentiellement rural, n'ont pas été en mesure de répondre ; enfin, structuration d'une offre de loisirs puis d'une scène de création musicale particulièrement actives [voir sur ce thème : [Ulloa, 1989]].



³ Cette section constitue un résumé d'un travail plus approfondi réalisé par l'auteur sur Cali. Voir [Hatem, 2015b].

La Salsa, expression musicale d'une population urbaine pauvre en expansion

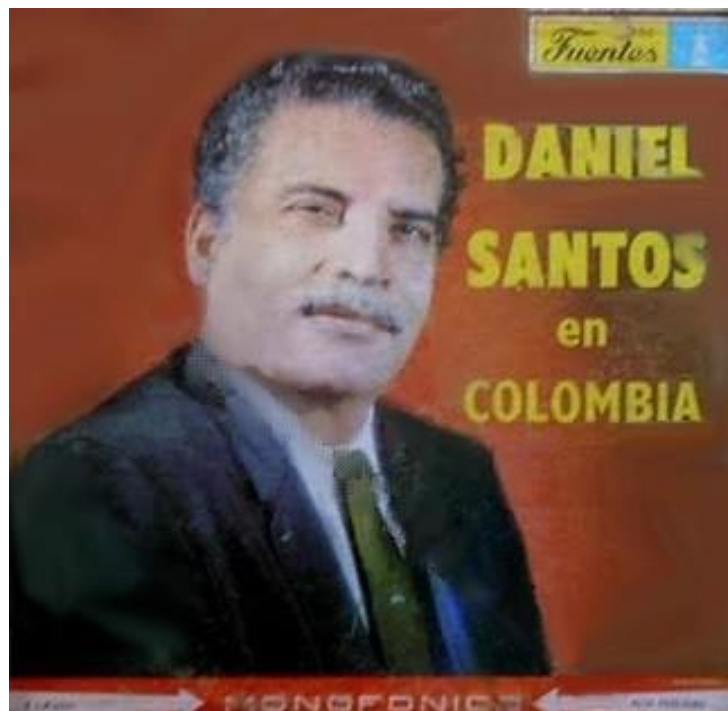
Une présence ancienne de la musique « antillaise » à Cali



La présence des rythmes caribéens est ancienne à Cali, ville située à proximité de la côte Pacifique de la Colombie : une région où la présence des populations noires, avec leur folklore très influencé par les polyrythmies africaines (Chirimai, Currulao, Joropo...), est forte et ancienne, notamment dans l'Etat du Choco (photo ci-contre : le carnaval de Cali en 1929).

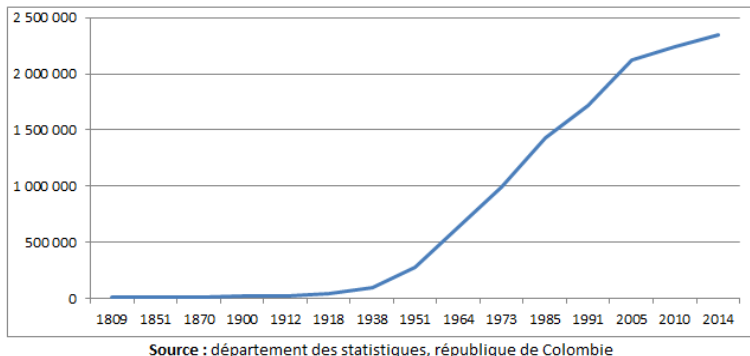
Dès les années 1920, l'influence de la Rumba et du Son cubains peuvent déjà être observés dans les quartiers pauvres et marginaux de la ville basse [Ulloa, 1989]. Les rythmes « antillais » se diffusent ensuite à travers plusieurs canaux : disques venus du port de Buenaventura, et achetés par des commerçants spécialisés auprès des marins de passage pour être revendus à Cali, radio-teatro (surtout à partir des années 1940), salle de cinéma projetant les films musicaux d'Hollywood et du Mexique...

Dans les années 1940 et 1950, on peut également entendre dans quelques bars et hôtels des orchestres locaux interpréter les musiques tropicale et antillaise. On les danse aussi dans les maisons closes de la « zone de Tolérance » créée en 1931 à deux pas de la gare centrale. Elle se diffuse ensuite progressivement dans les quartiers populaires voisins de El Obrero et San Nicolas, où les ouvriers viennent se détendre dans les « quioscos » (petites guinguettes de construction légère). Et alors qu'à la fin des 1950, les enfants de la bourgeoisie blanche de la ville dansent le Rock'n Roll et le Boogie-Woogie, ceux des quartiers pauvres vibrent déjà sur les rythmes caribéens (photo ci-contre : le chanteur cubain Daniel Santos, très populaire en Colombie dans les années 1950).



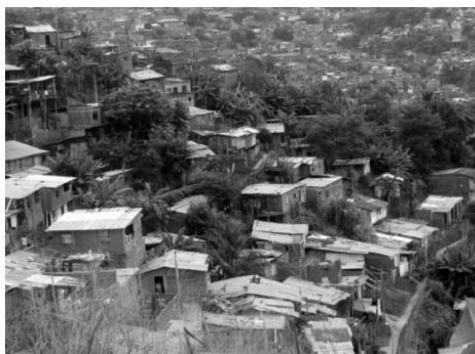
Croissance urbaine et nouvelles populations migrantes

Graphique 1 : Evolution de la population de Cali



Prenant en quelque sorte le relais de la musique antillaise dite « Guardia Vieja », c'est d'abord dans les quartiers populaires que la Salsa va s'enraciner à Cali au cours des années 1960 et 1970, dans un contexte d'expansion urbaine accélérée.

Pendant longtemps, la ville de Cali était restée un très gros bourg somnolent au bord du rio Cauca, accroché aux contreforts de la Sierra occidentale de la Cordillère des Andes. Si l'arrivée du chemin de fer à la fin des années 1920 provoqua un début de désenclavement et une première phase d'expansion, c'est surtout à partir des années 1940 que s'accéléra la croissance de la ville (graphique 1 ci-dessus). Initialement lié au « boom » sucrier et à une situation de violence politique entraînant un exode rural, ce phénomène va se poursuivre jusqu'au début du XXI^e siècle, transformant en quelques décennies Cali en un centre industriel et commercial majeur de près de 2,5 millions d'habitants (photo ci-contre : émigrants dans la région de Cali).



Ces nouveaux arrivants, venus des régions rurales de la côte pacifique et de l'arrière-pays, vont d'abord s'entasser dans des zones de peuplement précaires et insalubres gagnées, surtout au nord et à l'est de la ville, sur les anciennes terres agricoles de la vallée de la Cauca (photo ci-dessus : bidonville à Cali).

Ce prolétariat industriel de formation récente, à dominante noire et mulâtre, est alors dépourvu d'une forme d'expression musicale propre.

Les rythmes ruraux traditionnels du Joropo ou du Curulao, même sous leur forme modernisée de « musique tropicale » ne peuvent en effet exprimer l'atmosphère de stress et de violence, les sentiments d'injustice et de relégation ressentis par ces populations, ainsi que leurs aspirations nouvelles. « *Cali est alors une cité adolescente, avec une identité propre à construire* » [Waxer, 2002a]. Et, pour ce faire, elle va s'approprier une musique née à la même époque dans les quartiers latinos pauvres de New-York : la Salsa.

De la Salsa des barrios à l'appropriation par la ville entière

De 1960 à 1980 : la Salsa des barrios



Comme les musiques antillaises 20 ou 30 ans plus tôt, c'est en grande partie par l'intermédiaire du port de Buenaventura (photo-ci-contre) que la Salsa va faire sa première entrée à Cali à la fin des années 1960.

Les marins noirs, les « chombos », y apportent alors les nouveaux disques de musique caribéenne pour y danser dans les maisons closes, emplissant les rues du port des rythmes du Son et du

Mambo cubains, des Boleros et Rancheras mexicaines, des Guarachas, Plenas et Bombas portoricaines, auxquels s'ajoute la musique tropicale autochtone, et, à partir des années 1960, le Boogaloo puis la Salsa. Et bientôt, les disques achetés aux marins par les marchands ambulants vont être distribués à Cali [Saltizabal, 2002 ; Waxer, 2002b].

La Feria de la Caña de Azúcar (photo ci-contre) a également joué un rôle important dans le processus d'appropriation de la Salsa par la ville de Cali. Initialement fondée en 1957 comme fête taurine, elle va au fil des ans accorder une place croissante à la Salsa dans sa programmation. C'est à l'occasion de son concert inaugural de 1968 que se produisent Richie Ray et Bobby Cruz, (photo ci-contre) déclenchant auprès du public survolté un



enthousiasme qui perdure encore aujourd'hui.



Dans les années 1960, à l'époque où l'expansion urbaine de Cali n'en est encore qu'à ses débuts, c'est encore dans les quartiers populaires proches de l'actuel centre-ville, comme El Obrero, Calima et San Nicolas, que la Salsa prend initialement racine.

Elle apparaît alors comme l'héritière naturelle des musiques de « Vieja Guarda » qui y était jusqu'alors écoutées, autour de l'épicentre constitué par la « zone de tolérance » fermée à la fin des années 1960.



Elle est à l'époque pratiquée comme une musique de voisinage et de sociabilité, à l'occasion de différents types de rencontre populaires qui ont en commun leur caractère relativement informel et leur accessibilité financière [Waxer, 2002a, p.69] : « booms » de jeunes, appelés agüelulos, du nom de la boisson non alcoolisée qui y était servie (photo ci-contre) ; invitations de fins de semaine entre voisins, où les hommes commencent par

parler entre eux de football avant de se mettre à danser avec les femmes une fois celles-ci libérées des tâches ménagères (champus bailables) ; bals en plein air ou sous une guinguette (bailes de cuotas) ; petits clubs de quartier, où l'on se réunit pour diner légèrement et danser pour un prix encore modique, et dont l'on peut citer quelque noms : *Mis noches, El Avispero, Lovaina, Caira, la Habana...*

Alors qu'ailleurs dans le monde, et même dans les quartiers aisés de Cali, triomphent le Rock puis la Pop, le peuple pauvre et coloré de Cali fait ainsi siennes les musiques de Pachanga, de Boogaloo puis de Salsa. Dans un contexte de chaos migratoire, de violence, de difficultés quotidiennes, de mal-logement, la danse et la musique afro-latine permettent alors de réaffirmer les liens communautaires et de créer un espace de sociabilité protectrice.

Le climax de la Salsa populaire dans les années 1970

Mais les faubourgs populaires de Cali s'étendent progressivement sous la pression de l'expansion urbaine. Accompagnant ce phénomène, la pratique de la Salsa se déplace vers ces nouveaux quartiers situés plus loin du centre-ville, et tout particulièrement vers le nord et surtout à l'est, le long de la *Carretera 8* et dans le faubourg de Juanchito, situé sur l'autre rive de la rivière Cauca (photo ci-contre), où s'installent des boîtes de nuit où l'on danse jusqu'à l'aube, de plus en plus souvent au son d'orchestres « live »



Dans les années 1970, la Salsa, tout en restant essentiellement populaire, a en effet déjà atteint les dimensions d'un phénomène de masse qui rend possible l'apparition d'une offre plus structurée et commercialement plus lucrative que 10 années plus tôt. Les bals en plein air (« verbenas », voir photo ci-contre) et les night-clubs (appelés ici « grils »), d'accès encore relativement peu onéreux, se multiplient alors. Comme le dit Lucy Libreros : « *le*

lundi, c'était Honka Monka, le mardi La Manzana, le mercredi Escalinata, le jeudi Cabo Rojeño et le vendredi Séptimo Cielo. » [Libreros, 2014]



Les tournées de groupes étrangers se font également plus nombreuses. Presque tous les musiciens salseros de dimension internationale se produisent à Cali au cours les années 1970 et 1980, tout particulièrement à l'occasion de la Feria (photo ci-contre : concert d'Hector Lavoe à Cali). Apparaissent aussi à l'époque les premières compagnies de danse (*Ballet de Cali*), tandis que se multiplient concours et des émissions radiophoniques, et que la Salsa suscite l'intérêt des universitaires et des écrivains. C'est à cette époque qu'elle devient une composante fondamentale de l'identité de la ville, qui s'autoproclame alors « capitale mondiale de la Salsa » :

C'est aussi le moment où se crée dans les quartiers populaires un style de danse typiquement caleño, mélange de tout ce qui tombe sous les pieds des danseurs locaux, alimentant leur créativité : Son, Jitterbugg, Charleston, Mambo, Twist, Pachanga ou Boogaloo. Ce style rapide et léger est dansé à petits pas, parfois sur la pointe des pieds, avec des jeux de jambes complexes, des petits sauts, des corps très rapprochés mais souvent séparés, avec un recours moindre au guidage par la main que dans la salsa new-yorkaise, une recherche du caractère primant sur le recours aux figures et une interprétation basée sur la mélodie plutôt que sur le rythme. Il est aujourd'hui très influent dans toute l'Amérique latine, sous le nom de « salsa colombienne »⁴ (photo ci-contre : danseurs à la Feria de Cali, début des années 1970).

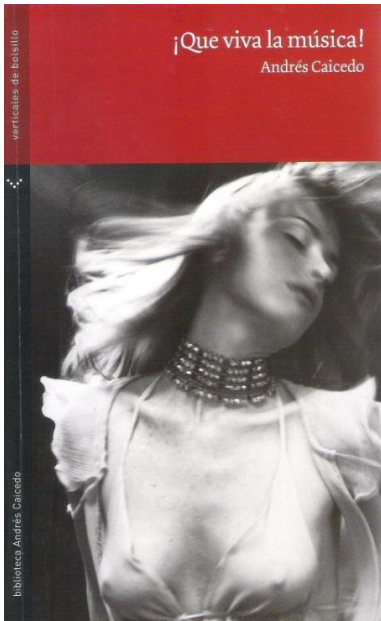


L'appropriation de la Salsa par l'ensemble de la ville



Jusqu'au milieu des années 1970, la Salsa était restée à Cali un phénomène de nature essentiellement populaire. La jeune bourgeoisie de Cali restait quant à elle davantage tournée vers des styles musicaux nord-américains, comme le Rock et la Pop. Mais, au tournant des années 1980, va se produire un phénomène nouveau : l'appropriation par les classes moyennes et aisées de la Salsa. En se transformant en une activité de loisir « tous publics », celle-ci voit aussi s'effacer ses stigmates afroïdes et son image de musique des marges (photo ci-contre : un night-club aujourd'hui à Cali).

⁴ Pour une histoire de la Salsa dansée à Cali, consulter [Université Santiago de Cali, 2013]



Ce mouvement d'embourgeoisement, qui rappelle celui observé pour d'autres styles musicaux d'origine populaire, comme le Tango à Buenos Aires au début du XX^{ème} siècle, peut être imputé, outre une tendance générale à l'avènement d'une société des loisirs sur fond de développement économique et de montée en puissance de la classe moyenne, à deux causes plus particulières à Cali.

La première est l'intérêt exprimé, dès les années 1970, par la fraction la plus politisée de la jeune bourgeoisie et par les milieux artistico-intellectuels pour la Salsa, considérée comme une forme d'expression populaire affirmant une identité forte, rebelle, en rupture avec la culture dominante. Cette musique va alors faire l'objet d'études universitaires, d'analyses musicologiques, et même devenir un sujet d'inspiration littéraire, avec par exemple le roman d'Andrés Caicedo *Que viva la música !* (Caicedo, 1977).

Désormais admise comme une forme culturellement légitime d'expression collective, largement pratiquée à l'occasion d'événements « institutionnels » comme la Feria de Cali, intensément programmée par les grandes radios généralistes, la Salsa est alors écoutée et dansée par tous les milieux de la ville. Après avoir exprimé la rage et la révolte des milieux populaires, elle devient aussi une activité de loisirs et de distraction, tout particulièrement pour une classe moyenne en émergence. Fait révélateur, celle-ci joue simultanément un rôle central dans le mouvement de « gentrification » qui transforme peu à peu les anciens quartiers ouvriers du centre-ville, ceux-là même qui comme El Obrero avaient été les premiers à accueillir la Salsa « populaire » vingt années plus tôt, en zones résidentielles où va bientôt être pratiquée une Salsa « bourgeoise » dans des night-clubs confortables.

Le second facteur est la montée en puissance du trafic de cocaïne en provenance de la région, drainant vers la ville des flux financiers considérables. Or, il se trouve que plusieurs des membres du Cartel de Cali sont eux-mêmes de très grands amateurs de Salsa, à l'exemple du légendaire Larry Landa (photo ci-contre, avec Oscar d'León, Ralph Mercado et Tito Puente). Et certains d'entre eux vont réinvestir leurs profits illégaux dans des activités appréciées par les milieux populaires caleños : sport ... et Salsa. Ils créent alors de magnifiques night-clubs, organisent des événements festifs, font venir à Cali de grandes vedettes comme Hector Lavoe [Valverde].



Au début des années 1990, la Salsa a ainsi totalement franchi les barrières de classe : c'est la ville toute entière qui l'adopte désormais comme un mode d'expression privilégié.



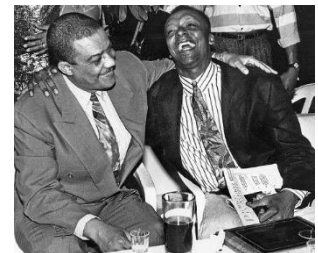
L'embourgeoisement (et le « blanchiment ») de la Salsa se traduit aussi par une évolution des modes musicales : la Salsa romantique, les balades de variété adaptées en rythme de Salsa, l'emportent désormais largement dans les programmations des grands night-clubs et des radios les plus écoutées sur la vieille « Salsa brava » identifiée aux marges populaires.

Quant à la danse, elle évolue également vers des formes plus stylisées, avec notamment l'invention du pas dit Cañandonga (ondulations coordonnée du couple) bien adapté au climat sentimentaliste de la Salsa romantique ainsi que la tendance à une évolution vers une danse de scène de plus en plus stylisée, acrobatique et démonstrative (photo ci-contre : démonstration récente au festival de Salsa de Cali).

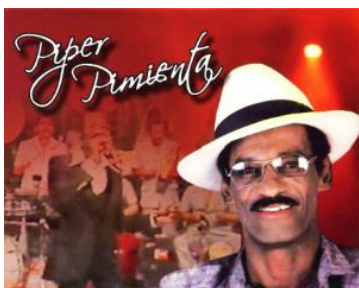
Commencent alors à coexister à cette époque deux mondes de la Salsa dans la ville : celui des night-clubs huppés, à prix d'entrée élevés, aux décors sophistiqués, situés le plus souvent (mais pas toujours) dans les quartiers aisés du centre-ville ; et celui d'une Salsa plus populaire, faubourienne, pratiquée et écoutée dans des lieux plus modestes des « barrios » .

L'apparition d'une scène musicale

On assiste également au cours des années 1980 à l'éclosion d'une véritable scène musicale à Cali. Jusque-là en effet, la pratique populaire de la Salsa s'était principalement faite dans la ville à travers l'écoute de musique enregistrée. Les concerts de groupes étrangers étaient rares, et plus rares encore les orchestres locaux de Salsa de qualité. D'où l'importance des disques, soigneusement conservés par des collectionneurs passionnés d'origine souvent populaire. Mais les choses



vont rapidement changer avec le développement d'un marché solvable, l'organisation d'événements marquants comme la Feria de Cali ou encore l'apparition d'une génération de musiciens colombiens salseros comme Joe Madrid, Joe Arroyo, Diego Moran... Sans oublier, bien sûr, Jairo Varela et Alexis Lozano, originaires de la région du Choco, sur la façade pacifique, et futurs fondateurs du *Grupo Niche* (photo ci-dessus).



C'est à partir des années 1970 qu'apparaissent en Colombie les premiers bons orchestres de Salsa, comme *la Sonora Juventud* et son chanteur Wilson Saoko, *Los supremos* (qui enregistrent le premier disque de Salsa colombienne en 1970), *Fruko y sus tesos* et son chanteur caleño Piper Pimienta (basés à Medellin et populaires dès la moitié des années 1970), *Octava dimension* (très actifs à Cali à la fin des années 1970), *La Misma Gente* (fondée à Cali en 1978)... Ils vont inventer une musique rythmiquement plus simple que la cubaine, jouée sur le temps (« in the beat ») très dansable, et parfois influencée par les rythmes colombiens traditionnels comme la Cumbia ou le Currulao⁵.

⁵ Pour une histoire de la musique de Salsa Colombienne, consulter : [Gonnikus], [Armenteros, 2010].



Au cours des années 1980, Cali va rapidement devenir la scène majeure de la création musicale salsa en Colombie. L'activité nocturne frénétique, la vitalité de la vie artistique attire en nombre les orchestres qui viennent s'y produire, enregistrer et même s'installer. C'est tout particulièrement le cas des deux plus grands groupes de salsa colombienne initialement basés à Bogota : *Grupo Niche*, fondé en 1978 à Bogota par Jairo Varela, et qui vient s'installer à Cali en 1982 (photo ci-contre) ; et *Guayacan*, né à Cali même au

début des années 1980 d'une scission du précédent et dirigé par Alexis Lozano.

Aux côtés de ces deux orchestres de dimension internationale, vont se multiplier au cours des années 1980 et 1990 des groupes à vocation plus locale, interprétant une large variété de styles (Salsa romantica, Salsa tropicale, Salsa dura). Une floraison impressionnante (près de 80 groupes recensés en 1995), dont Lise Waxer nous a laissé une description très complète [Waxer, 2002a, p.188 et suivantes]⁶.

Une identité salsa toujours très présente aujourd'hui

Diversité de l'expression salsa de Cali

Au cours des années 1990, la Salsa continue à tenir un rôle important dans la culture populaire de Cali, malgré la concurrence du Merengue et du Reggeaton. Quant à la chute du Cartel de Cali, elle provoque l'assèchement de certains flux financiers qui venaient irriguer le milieu local de la Salsa, mais aussi, paradoxalement, un certain renouveau de la Salsa populaire traditionnelle, dont témoigne la floraison des tabernas et autres salsotecas, où une clientèle d'aficionados vient communier autour de l'écoute de vieux disques de Salsa Brava.

Héritière d'une histoire flamboyante et heurtée, la scène salsa de Cali reste aujourd'hui extrêmement vivante, dans ses différentes dimensions : danse, musique.... Comme le souligne le livre publié en 2013 par la Fondation *Delirio*, elle constitue même un élément fondamental de l'identité de la ville, y compris dans les arts graphiques et la littérature. Elle représente également, avec ses milliers de danseurs professionnels et sa centaine d'écoles de danse, un véritable cluster d'activités économiques, drainant vers la ville un tourisme d'afficionados (photo ci-contre : un cours de danse à l'école *Son de Luz*).



⁶ Voir également le documentaire d'Yves Billion, *Colombie, un pays tropical* [Billion, 1991] pour une description de la Salsa Colombienne de l'époque.



En matière musicale, Cali est le foyer de très nombreux orchestres qui se produisent régulièrement dans les night clubs de la ville. Citons, entre autres *Son de Cali*, *La Cali Charanga*, *La Gran Banda Caleña*, *La Misma Gente*, *La Octava Dimensión*, *La Orquesta D'Cache*, *La Orquesta Matecaña*, *Los del Caney*, *Los Nemos del Pacífico*, *Orquesta Son 16* [Colombia.travel (2)].

Mais si une poignée d'entre eux jouissent d'une renommée mondiale (*Orquesta Guayacan*, *Grupo Niche*, photo ci-contre), seulement quelques-uns parviennent à travailler de manière permanente. Les beaux jours de Larry Landa sont aujourd'hui un peu loin !!

C'est encore aujourd'hui la danse qui donne à Cali son image salsera la plus forte : la ville compte en effet aujourd'hui, outre des dizaines de night-clubs et discothèques (cf. infra), de très nombreuses écoles et compagnies de danse.

Parmi les écoles les plus connues, on peut citer la fondation artistique *Nueva dimension* (qui anime notamment des programmes destinée aux enfants) ; l'académie *Swing latino*, qui accueille, outre son public colombien, de nombreux étrangers de passage pour des sessions de formation intensive ; ou encore l'école *Rucafé*, dirigée par Carlos Trujillo, également producteur de spectacles musicaux [Colombia.travel (1)]. Autre signe plus indirect de cette vitalité pédagogique : le fameux programme de Fitness « Zumba » s'appuyant sur des rythmes et des chorégraphies inspirées des danses latines, a été crée (aux Etats Unis il est vrai) par le danseur d'origine caleña Alberto "Beto" Perez.

Quant aux compagnies, on mentionnera, parmi les plus réputées : [Swing latino](#), fondée en 1999 par Luis Eduardo « El Mulato » Hernandez, au style flamboyant et extraverti (photo ci-contre) ; *Delirio*, fondée en 2006 (dont on peut apprécier la danse très



vivante dans des spectacles donnés dans différentes capitales comme [Madrid](#) ou [Londres](#)) ; le *Ballet folklorico urbano* ; ou encore le *Barrio Ballet de Cali* qui crée des chorégraphies associant son et danse classique sur de la musique de salsa.



Plusieurs festivals de Salsa de renommée mondiale ont lieu dans la ville, comme le *Festival mundial de Salsa de Cali* qui draine chaque année un important public international (photo ci-contre). On peut voir par exemple sur la vidéo en [lien](#), tournée en septembre 2012 au Teatro Municipal Enrique Buenaventura à l'occasion de la cérémonie

d'ouverture de la septième édition du festival, des démonstrations d'enfants venus des écoles *Swing Latino* et *Constelación Latina* dansant au son de l'orchestre *Cali Latino*, ainsi qu'un superbe duo de salsa colombienne (John Andrés Lucumí / Milady Pechené).

La Feria de Cali qui a lieu au mois de décembre de chaque année, donne lieu à une grande cérémonie d'ouverture. A cette occasion, un grand [défilé de danse](#) aux allures carnavalesques est organisé sur une des grandes avenues de la ville (voir également [Feria 2](#)). Notons que, dans cette vidéo, les danseurs costumés sont plutôt noirs ou mulâtres, tandis que la tribune « VIP » est essentiellement emplie de blancs... Y aurait-il deux Salsas à Cali ?



"Salsodromo," the inaugural parade of the Feria de Cali

Photo: Corfe Cali

Un peu de socio-géographie : Salsa bourgeoise et Salsa populaire



La topographie de la Salsa caleña s'articulerait essentiellement aujourd'hui - pour autant que l'on puisse se fier à Internet et aux guides pour touristes - autour d'un axe nord-sud correspondant la à topographie des quartiers aisés du centre ville (voir encadré 3 page suivante). Mais il existe également quelque night-clubs importants dans des quartiers plus populaires, où ont

également lieu de nombreuses activités salseras plus informelles et non recensées par les moteurs de recherche (photo ci-contre : soirée de salsa à Cali).

Encadré 3 Une visite virtuelle de Cali



Cali, capitale du département du Valle del Cauca, jouit d'un climat agréable, assez ensoleillé et modérément humide. Avec ses 2 500 000 habitants, c'est aujourd'hui la troisième agglomération de Colombie en termes de population. Une ville moderne à la circulation automobile trépidante, où les gratte-ciel et les mails luxueux se sont multipliés au cours des 20 dernières années, mais où les poches de pauvreté sont nombreuses et les inégalités sociales assez marquées, avec un taux de criminalité élevé.

La ville se structure autour d'un axe nord-sud de près de 30 kilomètres de long, situé au pied de la cordillère occidentale des Andes.

Sa partie « développée » s'étire le long d'un axe sud-nord longiligne jouxtant les contreforts montagneux de l'ouest (voir figure 4 ci-contre. Les nuances de gris plus sombres que les zones concernées sont riches).

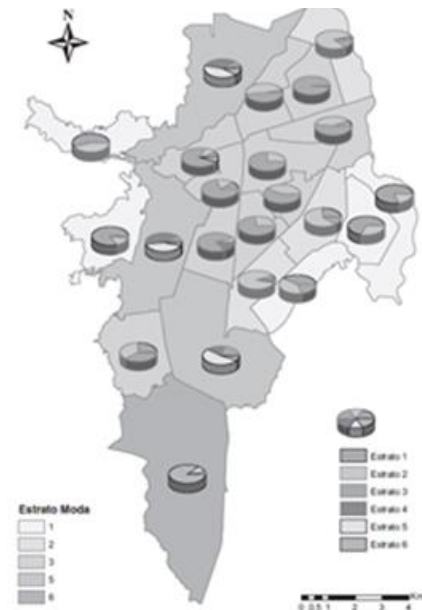
On y trouve au sud, des quartiers résidentiels d'autant plus aisés qu'ils sont éloignés du centre (El ingenio, Ciudad Jardin), puis la zone résidentielle du centre ville (entourée d'ancien barrios ouvriers « regentrifiés » comme San Fernando), enfin, le quartier d'affaires aisé de la communa 2 avec ses gratte-ciel.

- les quartiers pauvres sont situés à l'est (Juanchito) et à l'extrême nord, avec également des zones de pauvreté à l'ouest sur les contreforts de la cordillère (Siloe).

- Quant au nord-est de la ville, il abrite des populations de niveau social intermédiaire/inférieur.

Pour en savoir plus : [Wikipedia, Cali]

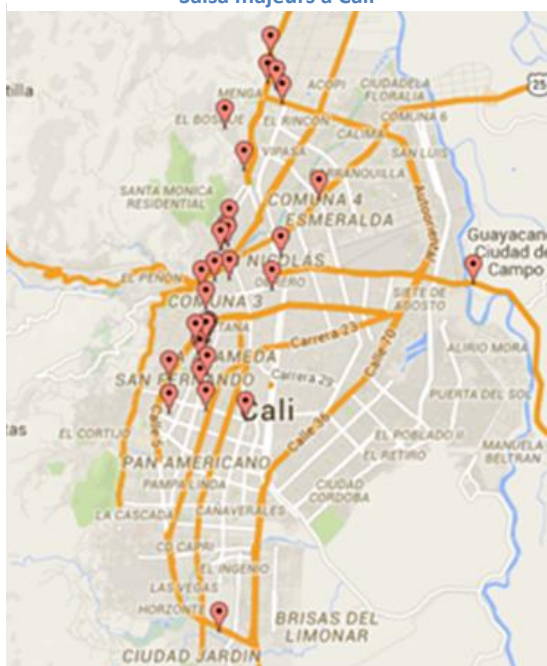
Figure 4 : Carte socio-économique de Cali



Fuente: DAPM.

Source: Alonso & alii, 2007

Figure 5 : Géolocalisation d'une trentaine de lieux de Salsa majeurs à Cali



Comme le montre la figure (ci-contre, la plupart des lieux de salsa répertoriés par les guides touristiques se trouvent au centre-sud de la ville, entre le centre historique, de San Antonio, l'ancienne zone de tolérance de San Nicolas et les quartiers résidentiels de San Fernando, Pan-américano et surtout Alameda – bref dans des quartiers en général plutôt aisés ou de classe moyenne (voir les sites web Langeasy, Tripadvisor et Latinamericajourneys, et annexe 1) :

- Aux abords du cœur historique de la ville, on trouve plusieurs écoles de danse, où se rencontrent touristes et élèves locaux ; *Jovita's Hostel & School of Salsa*, *El Manicero*. Il existe également aux alentours immédiats plusieurs lieux de danse comme *La Fuente*, *Extasis*, *Soneros* (quartier Granada).

- Dans la zone « chaude » de Cali, du côté de la 6^{ème} avenue et du quartier de San Nicolas, la Salsa est également présente (parfois en alternance ou en parallèle avec d'autres activités), dans des clubs tels que *El viejo Barril*, *Zaperoco*, *Blues Brothers*, *Corona*...

Mais c'est un peu plus au sud qu'est concentrée l'offre salsa la plus abondante : dans le barrio el Obrero, *La matraca* (où on pratique aussi le Tango) ; dans le quartier d'Alamena, *La Salsa discoteca*, *Libaniel*, les clubs *Alalaé* et *El Habanero* à la clientèle un peu plus âgée ; autour des quartiers de San Fernando et Templete, *La Bodega Cubana*, *La Topa Tolondra*, le club [Tin Tin Deo](#) (photo ci-dessous), les écoles *Swing Latino* et *Son de Luz* qui accueillent un assez grand nombre d'élèves étranger ; vers Santa Isabel, le club *Septimo Cielo*.

- En descendant encore davantage vers le sud, on trouve à côté du complexe sportif Panamericana le club *Rucafé* à l'atmosphère très cubaine ; un peu plus loin, vers le sud-est, *La Clave Discoteca* à Nueva Granada ; au sud, l'école *Tango Vivo & Salsa Viva* dans le quartier aisé de Ciudad Jardin.



- Une autre zone de loisirs existe dans le centre nord, aux alentours du quartier des affaires de la Communa 2 : *Clubs Siboney Salsa*, *Praga Guaro* et *Tequila*, ainsi que l'école-compagnie *Delirio* à Menga ; *Club Room Twenty* à El Bosque.



- On trouve aussi quelques clubs de Salsa dans les quartiers plus populaire des faubourgs, comme *Las Brisas Club* (quartier Jaimundi au sud) ou encore *l'Outlet de la Rumba* et le *Chango Club* de Juanchito (photo ci-contre),

Cette dernière catégorie reste cependant très minoritaire dans mon recensement. Faut-il en déduire pour autant que la Salsa Caleña se serait aujourd'hui « embourgeoisée » ?

Sans doute pas, car il s'agit en partie d'une illusion d'optique liée à un mode de recherche privilégiant par construction les lieux les plus commerciaux recensés sur internet. La sociologie salsa de Cali reste en fait aujourd'hui caractérisée par une grande diversité. Celle-ci s'organise autour de deux axes, d'ailleurs en partie corrélés :

- Le premier est de nature socio-économique. Au centre de la ville, se trouve aujourd'hui l'essentiel de la Salsa « mainstream » avec ses écoles et ses cours particuliers, ses boites branchées où les touristes de passage se mélangent aux jeunes caleños venus des quartiers résidentiels. Le pouvoir d'achat et donc les prix y sont plus élevés en moyenne, la vie collective un peu plus focalisée sur la danse pure, parfois teintée d'un certain académisme scolaire. Dans les faubourgs populaires (à l'exception notable de Juanchito), les grands night-clubs et surtout les écoles de danse sont plus rares, la pratique est plus informelle, la danse plus spontanée et mélangée à d'autres activités sociales.

Le second est d'ordre plus culturel [voir Langeasy, 2013b]. Il oppose les touristes spécialement venus à Cali dans le but d'apprendre et de pratiquer intensément la danse (essentiellement dans les lieux spécialisés du centre-ville) et la population caleña de souche. Celle-ci, quel que soit son niveau social, voit plutôt dans la Salsa l'une des



composantes d'une activité de sociabilité nocturne multiforme : les gens vont dans les restaurants et les bars musicaux pour diner, discuter, écouter un bon orchestre et éventuellement danser un peu (photo ci-contre : réunion festive dans une rue de l'ancienne « zone de tolérance » de Cali). Il s'y rendent le plus souvent en groupes d'amis et non pas seuls, comme le font souvent les aficionados de la danse venus des pays occidentaux. Beaucoup n'ont jamais pris de cours de danse (il n'y a d'ailleurs pas de cours dans les clubs de danse) et leur niveau de danse n'est pas toujours exceptionnel.

Bogota : le rôle des milieux intellectuels et progressistes



Bien que l'influence caribéenne n'ait pas été historiquement aussi forte à Bogota qu'à Cali, la Salsa y a trouvé un terreau favorable pour différentes raisons : son statut de métropole cosmopolite où viennent s'agréger des apports culturels venus de la Colombie comme du reste du monde ; son climat d'intense activité intellectuelle et artistique, favorable à la créativité musicale ; et tout simplement, sa population nombreuse, avide de possibilités de divertissements, créant les conditions

d'une intense vie nocturne (photo ci-contre : vue générale de Bogota).

Historiquement, la Salsa s'est développée à Bogota à travers deux canaux principaux : dès la fin des années 1960, une activité de danse nocturne dans les quartiers populaires du sud de la ville ; et un peu plus tard, l'ouverture de nombreux bars et tabernas musicales, fréquentées par un public artistico-intellectuel plus



sophistiqué, dans les quartiers de loisirs du centre et du nord. Le climax est atteint au cours de la décennie 1980 avec une floraison d'orchestres, de concerts, de night-clubs ou encore d'émissions de radio (photo ci-contre : la *Fania All Stars* en concert à Bogota).



Après avoir connu au cours des années 1990 une crise liée à la concurrence d'autres styles musicaux et au climat de violence qui a affecté la vie nocturne de la ville, la Salsa est aujourd'hui en pleine renaissance à Bogota (photo ci-contre : soirée au club Quebracanto). Au point que la ville apparaît aujourd'hui comme l'un des principaux centres d'activités dansante et même de création musicale salsa du continent sud-américain, accomplissant ainsi la prophétie de l'écrivain Andrés Bello : « *la Salsa vaincra et sera présente avec sa chaleur*

dans les lieux les plus inattendus comme par exemple Bogota ».

Comment la Salsa est venue à Bogota

Les antécédents lointains



Bogota, par sa position géographique et par sa composition ethnique, est historiquement beaucoup plus éloignée de la culture caribéenne et de ses polyrythmies africaines que ne le sont les ports des côtes colombiennes, comme Carthagène, Barranquilla ou Buenaventura. Comme à Buenos-Aires, la bourgeoisie blanche qui déterminait au début du XX^{ème} siècle les codes de la culture urbaine dominante était largement tournée vers l'Europe, affectant de mépriser quelque peu les musiques et les danses venues

des Caraïbes, surtout lorsque les influences africaines y paraissaient trop présentes (photo ci-contre : un thé dansant à Bogota dans les années 1920). Un fait dont témoigne une anecdote citée par Elizabeth Apprill: « Lorsque, dans les années 1940, la radio colombienne commença à diffuser jusqu'à Bogota les rythmes d'origine africaine de sa côte caraïbe, la presse conservatrice de la ville déclencha une violente polémique utilisant les arguments racistes les plus primaires. » [Dorrier-Apprill, 2001, pp. 38-39]

Cependant, l'influence de cette culture caribéenne (longtemps désignée ici sous le nom de « musique antillaise ») se renforça progressivement à Bogota au cours du XX^{ème} siècle⁷. Dès les années 1920, le sonero cubain Alfredo Boloña y amène avec lui les rythmes de son île natale. Puis, en 1934, ont lieu les premières tournées du *Trio Matamoros*, suivies de bien d'autres groupes cubains célèbres dans les années 1940 et 1950. Simultanément, le cinéma mexicain fait découvrir au grand public, sous une forme certes un peu galvaudée, la musique et la danse cubaines, qui parviennent également à Bogota à travers les radios des villes atlantiques de Colombie et du Venezuela. Dans les années 1950, la musique dite « tropicale » (socle de rythmes caribéens métissés d'influences plus locales comme le Porro ou la Cumbia), jouit de la faveur d'un public nombreux.

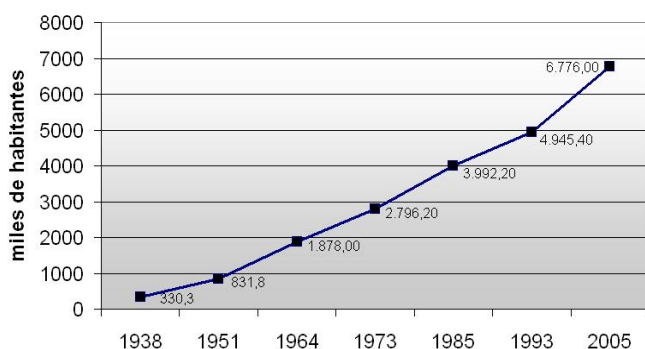
A Bogota comme ailleurs, la transformation de cette « musique tropicale » langoureuse et élégante, symbolisée par le Boléro, en une expression urbaine plus nerveuse, agitée et stridente – dont la Salsa constitue l'une des manifestations – est largement liée au processus d'expansion et de modernisation urbaine de la seconde moitié du XX^{ème} siècle. En quelque dizaines d'années, Bogota passe ainsi du statut de ville moyenne un peu provinciale à celui de mégalopole immense, surpeuplée, engorgée et violente. Cette croissance urbaine se traduit par la création, par cercles concentriques successifs de nouveaux quartiers périphériques, comme au Nord, Usaquen, et au sud, Kennedy (photo ci-contre), Quiroga ou Ciudad Bolivar.



⁷ Pour une histoire de la Salsa à Bogota, consulter notamment : [Garzón-Joya, 2009], [Lopez-Gonzalez, 2014], [Gallo, 2014], le site web Javerianadigital.com, ainsi que le documentaire [Salsa y Cultura Popular en Bogotá](#). Pour une histoire plus générale de la Salsa en Colombie, visionner le documentaire [Colombia sabe de salsa](#).

Encadré 3 : une mégalopole andine au développement récent

Graphique 2 : Croissance de la population de Bogota



Située dans la région des hauts plateaux andins, au cœur de la Colombie, à plus de 2600 mètres d'altitude, dotée d'un climat tempéré (les Colombiens disent volontiers : « très froid »... question de point de vue), Bogota est la capitale politique, économique et financière du pays. La ville a connu au cours des cinquante dernières années une croissance démographique impressionnante, voyant sa population passer de moins d'un

million d'habitants en 1950 à 7,8 millions en 2014 (graphique 2). Elle s'étend sur une grande superficie : plus de 30 kms du nord au sud, près de 20 kms de l'est à l'ouest. Son peuplement est aujourd'hui majoritairement constitué de blancs et de métis, les noirs et les mulâtres étant par contre relativement peu nombreux.

La structure socio-économique de Bogota s'articule grosso modo autour d'un axe nord-ouest / sud-est, symbolisé par la carrera 7 qui parcourt toute la ville. Les quartiers les plus aisés et sophistiqués sont situés au nord (Usaquen, Chapinero, Teusaquillo), et, dans une moindre mesure, dans le centre historique de la ville (La Candelaria). C'est dans cette zone centre-nord, à l'ombre de la colline de Montserrat, que se trouve le quartier « branché » et intellectuel de Bogota (dit « zone rosada ») avec ses cafés musicaux et ses bars littéraires.



Quant aux zones les plus populaires (Kennedy, Antonio Nariño, Bosa, etc.), elles se trouvent plutôt au sud et au sud-ouest, avec des quartiers très pauvres dans la lointaine périphérie (Altos de Cazuca, Ciudad Bolivar, photo ci-contre). Cette description à grands traits ne doit cependant pas faire oublier que les quartiers riches et pauvres sont en fait très mélangés dans toutes les parties de la ville (Pour consulter quelques images des rues de Bogota, cliquez sur le lien suivant : [Bogota](#)).

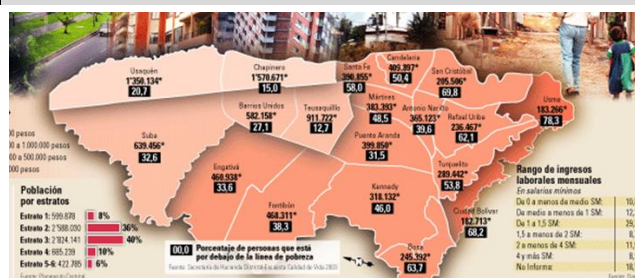


Figure 6 : Structure socio-économique de Bogota (axe horizontal = orientation nord-sud)

Ville-capitale à tradition intellectuelle et bourgeoise, Bogota a été affectée au cours des années 1980 et 1990 par une vague de violence en partie liée aux activités des narcotrafiquants et des groupes révolutionnaires, mais surtout plus profondément imputable à la difficile gestion d'une croissance urbaine accélérée dans un climat de forte polarisation sociale et politique. Cependant, cette crise a été en partie

jugulée, à partir de la fin des années 1990, du fait du démantèlement des principaux réseaux de narcotrafiquants et de la fin du terrorisme politique, mais aussi des efforts menés par la municipalité en vue de [promouvoir des comportements plus citoyens](#). (Pour en savoir plus : Wikipedia, [Bogota](#)).

1970 et 1980 : Le sud danse, le nord écoute



quartier populaire de Bogota à la fin des années 1960).

C'est cette univers urbain en mutation qui va accueillir et s'approprier la Salsa, à partir de la fin des années 1960, à travers deux processus parallèles et en partie interactifs : l'engouement des milieux populaires du sud de la ville pour les fêtes dansantes, et l'intérêt des milieux universitaires et progressistes pour une forme d'expression populaire perçue comme une forme d'affirmation identitaire échappant à la domination de la culture bourgeoise (photo ci-contre :

Dès le milieu des années 1960, les adolescents des nouveaux quartiers populaires, apparus à l'occasion du processus de croissance accélérée qui affecte alors la ville, comme Kennedy ou Antonio Nariño, dansent au son des LPs de musique tropicale et de Mambo, puis de Boogaloo et de Pachanga, dans toutes sortes de lieux plus ou moins improvisés où peut s'exprimer leur sociabilité juvénile : fêtes de rue, soirées organisées dans des maisons inhabitées, matinées de danse dites « Coca cola bailable », clubs de danse.... Ils écoutent assidûment les émissions du journaliste Miguel Granados Arjona, dite « El Viejo Mike », consacrés à la musique antillaise, et bientôt à la Salsa.

L'expansion rapide de cette musique conduit, au cours des années 1970 et 1980, à l'ouverture dans les quartiers sud, comme Restrepo, Kennedy, Santa Isabel et Santa Matilde, de nombreux lieux de danse nocturnes où l'on programme surtout de la musique importée, mais où se produisent également des orchestres « live » de plus en plus nombreux. Parmi les lieux les plus connus de l'époque, on peut citer *le Club El Triunfo, le Mozambique, la Nueva Gaité, La Jirafa Roja, El Sol de Media Noche, las Estrellas de Soacha, El Tumbo, Tunjo de Oro, El Palladium, la Escalinata, El Escondido...* L'apogée de ces salsotecas dansantes du Sud est atteint dans les années 1980, avec de nouvelles venues comme *Salsoul* dans le Barrio Restrepo ou Rumbaland sur la Carrera 30. La figure de Roberto Toledo, originaire du barrio Restrepo (districto San José) et fondateur, dans le même districto San José, de *Rumbaland*, illustre, entre autres, cette sensibilité populaire de la Salsa bogotane.



Dans ces lieux un peu clinquants, avec leurs néons violents et leur boule argentée tournant au-dessus de la piste de danse, une clientèle populaire – où les ouvriers des usines de chaussures des alentours sont nombreux - vient se détendre d'une journée de travail pénible et oublier les soucis de la vie quotidienne. Les danseurs les plus habiles, comme Mamboloco, Sonia Luz Hoyos M., Oscar Orozco Zapatico, Carlos Nino, Jesus Olarte « Chucho bon bon bum », José Gabriel Clavijo, Jorge Vargas Pikin, El Bogle, la Panterita, y rivalisent d'adresse et d'élégance à l'occasion de multiples concours.



Mais il faut pour cela de la musique. Des commerçants spécialisés, comme Hernando Gomez, organisent alors, au cours des années 1970, la vente de LP Vinyl alors amenés avec beaucoup de difficultés du Venezuela (ou des ports de la côte atlantique) et qu'ils vendent dans des boutiques principalement

situées au sud de la ville, à Restrepo, sur la calle 19, ou sur l'avenue 20 de Julio.

Cette Salsa populaire du sud souffre cependant dans les milieux plus bourgeois d'une assez mauvaise réputation. Un peu comme à Cali ou Medellin à la même époque, elle est associée à une image de violence et de délinquance, sur fond de préjugés racistes : une musique de prostituées vulgaires, de nègres alcoolisés et de voyous bagarreurs.

Cette musique va cependant assez rapidement sortir de son ghetto grâce à l'intérêt précoce des milieux artistiques et intellectuels de la ville pour cette forme d'expression populaire.

L'ouvrage de Marcela Garzó Joya, publié en 2009, nous offre une précieuse galerie de portraits des protagonistes de cette Salsa « artistico-intellectuelle progressiste », souvent venus des côtes atlantiques et pacifiques du pays, et parmi lesquels on peut citer : Jairo Varela, musicien originaire de l'Etat du Choco, au Sud de Cali et futur fondateur du *Grupo Niche* (photo ci-dessous, avec Jhonny Pacheco) ; Jeanette Riveros, originaire de Cali, fondatrice de l'orchestre féminin Yemaya et plus tard organisatrice à partir de 1999 du festival *Salsa Al Parque* ; Berta Quintero, sociologue et musicienne, successivement membre de plusieurs orchestres féminins de Salsa, comme *Yemaya* puis *Cañabrava* ; César Pagano, un intellectuel progressiste né à Medellin et arrivé à Bogota au milieu des années 1970, qui y ouvrit à partir de 1978 le bar *Goce Pagano*, puis en 1988, *Salomé Pagano*, tous caractérisés par une atmosphère artistico-intellectuelle, mélangeant Salsa brava et littérature ; Alberto Littfack, un entrepreneur qui commence à s'intéresser à la Salsa au milieu des années 1970 et fonde la taberna *Galeria, café y libro*, espace culturel et musical largement dédiée à la Salsa, toujours actif aujourd'hui, ainsi que *Cafe Bohémia*, créé en 1996 et aujourd'hui disparu ; Moncho Viñas, animateur de radio né à Baranquilla qui créa dans les années 1980 l'émission *Caribe y Sol* à la radio de l'université Javeriana, puis a animé jusqu'en 2004 l'émission *El tunnel del ritmo* sur Radio Nacional ; Chepe Garcia, né dans les quartiers sud de Bogota (Barrio Palermo / Restrepo), qui a créé plusieurs bars musicaux accueillant une clientèle artistico-intellectuelle, comme *Nueva Trova* à côté de l'université nationale dans les années 1980, puis *Son Salomé* dans le quartier de Teusaquillo.

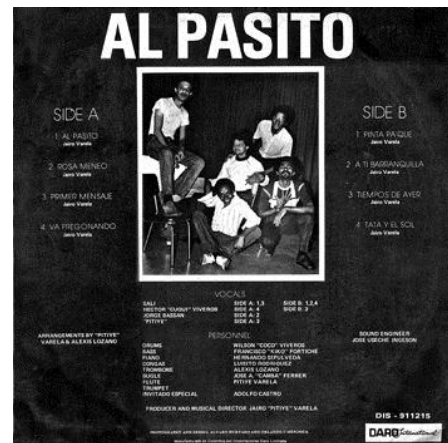




Au fil des ans, d'autres personnalités rejoindront ces précurseurs, comme Fernando Espana, né en 1960 à Bogota, qui, après avoir été animateur de radio (*Radio nacional, Laud...*) et DJ du bar *Sonfonia* à la fin des années 1980, est devenu manager de l'orchestre *Sexteto Latino Moderno* ; ou encore Jaime Rodriguez, animateur de l'émission *Caribe y Sol* sur *Javeriana Estereo* et directeur musical de la *Conmocon orquesta* (photo ci-contre, au centre).

Ces promoteurs d'une Salsa « culturelle » vont jouer un rôle-clé dans la diffusion de la Salsa Brava dans l'ensemble de la ville, à travers plusieurs canaux :

- Multiplication des travaux universitaires (musicologiques, sociologiques,.. etc.) consacrés à la Salsa et même des œuvres de fiction littéraire ayant celle-ci pour toile de fond.
- Lancement d'émissions de radio à caractère culturel consacrées à la Salsa (cf infra).
- Création à partir des années 1980 d'orchestres de Salsa comme *El Son del Pueblo* ou le *Grupo Niche* (photo ci-contre : le premier album du groupe, en 1979).

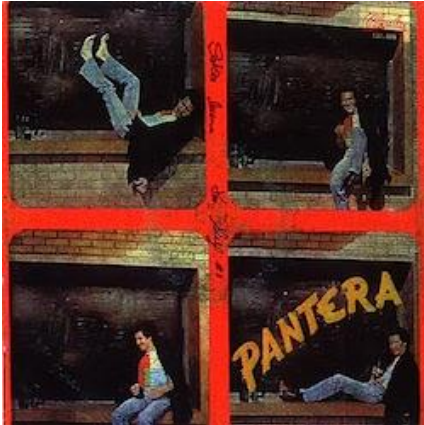


- Ouverture de nombreux lieux nocturnes où les étudiants, les artistes ou les intellectuels viennent écouter de la Salsa dura. Pour la plupart situés dans le centre et le centre-nord de la ville, à proximité des universités, dans des quartiers « branchés » comme Gallerias, ils proposent une atmosphère plus culturelle et sophistiquée que les night-clubs populaires du sud de la ville. Citons quelques-uns de ces bars culturels emblématiques de la Salsa artistico-intellectuelle de gauche des années 1980 : *Galeria café y libros*, *El Goce Pagano*⁸, *la Teja*

corrida, *Quebracanto* (photo ci-contre), *El Quimbaya*, *La Montaña del Oso*, ... Plusieurs de ces lieux, abritant des concerts et des descargas mémorables, ont servi au cours des années 1980 de tremplin pour les orchestres de Salsa locaux, comme le *Grupo Niche*, ainsi que nous allons le voir maintenant.

⁸ Ou plutôt les différents *Goce Pagano* successifs...

Les orchestres et la musique



L'essor de la Salsa à Bogota se manifeste également au cours des années 1980 par l'apparition de plusieurs orchestres locaux⁹. Dès 1972, un mouvement précurseur se produit avec la création en 1972 de *Los Ochos de Colombia*, puis, en 1973, de *Son del Pueblo* par le comédien et chanteur Cesar Mora, qui développe un répertoire de chansons engagées évoquant la poésie du quotidien populaire sur des rythmes cubains. En 1979, le tromboniste Gustavo Garcia grave le LP *Pantera*. La même année, arrivée à Bogota le groupe féminin *Yemaya* fondé en 1975 à Cali par Jeannette Riveros.

Puis c'est la création de l'orchestre *El son de Trin* en 1980, du fameux *Grupo Niche* en 1978 (qui migrera vers Cali en 1982), du *Grupo Clase* en 1981, du *Grupo Mamboré* en 1987, ou des différentes formations du percussionniste Willie Salcedo. Sans oublier l'éphémère mais célèbre [Colombia All Stars](#), intégrant plusieurs musiciens originaires de Bogota comme Willie Salcedo, formée en 1978 sous la direction du bassiste Carlos Carvajal.



Au cours des années 90, le mouvement se poursuit - malgré un certain passage à vide de la Salsa dura -, avec la création de l'*Orchestra Azúcar*, du *Conjunto Camaguey*, puis de l'orchestre *Makoré*, du *Mambo Big band*, de la *Real Charanga* ou encore de l'orchestre féminin *Cañabrava*. Quant au vétéran Cesar Mora, il fonde en 1991 l'orchestre *Maria Canela*, avec une ligne de Salsa engagée, populaire, aux tonalités à la fois romantiques et propices à la fête.



Enfin, ce sera la création en 2001 de *La 33*, en 2002 de la *Conmoción latina* (qui publie son premier Cd en 2006), puis de *Calambuco* (dirigé par le pianiste Andrés Succar), d'*Azafrán*, du *Sexteto Latino Moderno*, auxquels on peut ajouter *Salsamonte*, *Yoruba*, *Palo pa' rumba*, *Enclave 80*, *Guarango*, *Tipico Sabor a Caney*, ... Mais nous en arrivons déjà à l'époque contemporaine, qui sera évoquée plus avant dans ce chapitre.

⁹ Voir l'article de Roberto Lujan, publié en 2009, sur l'histoire des orchestres de Salsa colombiens.

Le rôle de la radio



Les radios ont joué à Bogota, comme dans le reste de la Colombie, un rôle majeur dans la diffusion de la Salsa. L'animateur Miguel Granados Arzona, dit « El viejo Mike » originaire de Barranquilla (photo ci-contre), fit à cet égard office de pionner en programmant de la Salsa dès la fin des années 1960 dans son émission *Rincon Costeño*. Il

continuera, au cours des décennies suivantes, à animer de nombreuses autres émissions très influentes, comme le fameux *Show de Miguel Granados Arzona*, d'abord à *Radio Continental* puis à *La Voz de Bogota*, suivi du *Show del viejo Mike*, de *Salsa con el viejo Mike*, de *Una hora con la Sonora Mantancera* et enfin, à la mi-80, de l'émission *La Hora de la Salsa* sur *Radio K* [Garzon Joya, 2009].

El Viejo Mike suscite rapidement de nombreux émules. Si plusieurs émissions de Salsa sont retransmises depuis Bogota dès les années 1970 (*Tropicana Estereo*), c'est surtout au cours des années 1980 que leur nombre se multiplie. A la fin de la décennie, on peut ainsi entendre de la Salsa :

- Sur les radios commerciales comme *Tropicana Estereo*, *Candela Estereo* (émission *Una hora Con la Sonora Mantancera*), *Radio K*, *la Z*, *Radio Continental* (émission *Azucar*) *Capital Radio* (*Salsa con el viejo Mike*)...

- Sur des radios plus culturelles : radios universitaires comme celles de la LAUD (*Punto y Clave*) et de l'HJUT (*Alma Caribe*), ou encore la *Javeriana Estereo* (*Caribe y Sol*) ; radio publiques comme *Radio Nacional*, très active en matière de musiques latinos (émissions *Caminando*, *Por la venas del Caribe*, ...) jusqu'à sa brutale restructuration en 2004.



Cependant, si les radios culturelles cherchent à soutenir les orchestres locaux, les radios commerciales sont davantage focalisées – à de très rares exceptions près comme *Radio Z* - sur la diffusion d'une Salsa dite « internationale », davantage susceptible d'intéresser le grand public.

Du reflux des années 1990 au redémarrage actuel



Après le climax de la fin des années 1980, la Salsa brava de Bogota entre cependant au cours des années 1990 dans une période de reflux liée à des causes à la fois générales et particulières à la ville : d'une part, la Salsa classica des années 1970 est désormais considérée par la nouvelle génération des jeunes danseurs comme un genre vieillissant, tout juste bon à animer les soirées nostalgiques des viejotecas, tandis que les jeunes se défoulent sur les pistes aux rythmes de la Salsa romantica, du Merengue, du

Vallenato et bientôt du Reggaeton. D'autre part, le climat de violence et d'insécurité qui affecte alors la ville pèse négativement sur la vie nocturne. Et l'amélioration du climat sécuritaire au cours des années 2000 ne sera acquise qu'au prix de mesures très sévères, comme la fermeture des débits de boissons après une heure du matin, décrétée en 2004 par la loi dite « Hora zanahoria », qui cassera la dynamique de la musique « live » de la ville pendant plusieurs années. En conséquence, le nombre de lieux nocturnes dédiés à la Salsa connaît une chute spectaculaire entre 1990 et 2005. Un fait symbolisé par la fermeture du fameux night-club *Rumbaland* au début des années 2000.

La Salsa aujourd'hui à Bogota

Une renaissance de la Salsa s'est cependant produite à Bogota au cours des dix dernières années. Même si l'engouement pour cette musique n'y est pas tout à fait aussi massif aujourd'hui qu'il ne le fut dans les années 1970¹⁰, la jeune génération a recommencé à s'y intéresser. Le recul de l'insécurité a permis une renaissance de la vie nocturne. En tant que capitale artistique, intellectuelle et grande métropole, la ville offre des conditions favorables à l'essor de cette musique : multiplication des bars, tabernas, salsotecas et discotecas (plus d'une soixantaine de lieux spécialisés, cf. infra¹¹); industrie du disque assez active et nombreuses radios (une dizaine d'émissions hebdomadaires sont aujourd'hui consacrées à la Salsa) ; festival et autres événements festifs drainant un public important, comme *Salsa al Parque...* des débouchés commerciaux et des possibilités d'expression artistiques s'offrent ainsi aux nouveaux orchestres qui se multiplient dans la ville et auxquels la jeunesse s'identifie, comme le montre l'exemple de la 33. L'image de Bogota comme une ville froide, bourgeoise, plus andine que caribéenne, ne correspond donc plus aujourd'hui à la réalité. Comme l'explique Mario Jursish Duran dans son livre *Fuerza zapato viejo* publié en 2014, « *la Salsa a introduit l'imaginaire caribéen dans une cité profondément andine* ».



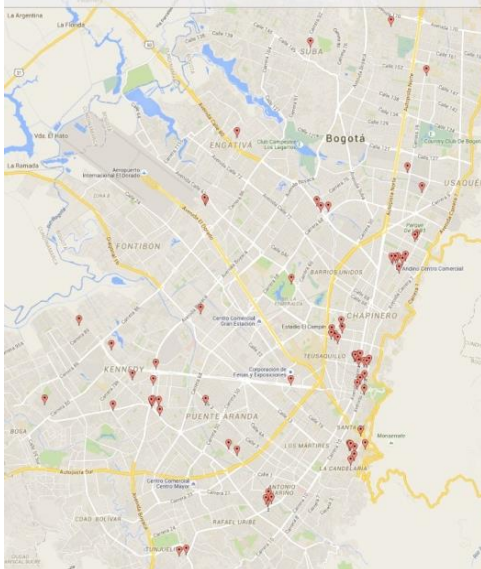
¹⁰ Pour une description de la vie nocturne de Bogota, cliquez sur les liens suivants : [lien1](#), [lien2](#).

¹¹ Voir en [lien](#) une liste commentée des bars de salsa de Bogota.

L'activité de danse nocturne

Les lieux nocturnes de Salsa de Bogota (plus d'une soixantaine) peuvent principalement se rencontrer dans les zones suivantes (voir également figure 7 ci-dessous et annexe 2) :

Figure 7: Quelques lieux de Salsa à Bogota



- Le sud-ouest de la ville, berceau historique de la Salsa dansée populaire, avec pour épîcentres les quartiers d'Antonio Nariño et Kennedy, avec sa zone rose, dite « Cuadra Picha ». Citons, parmi les plus actifs, *Rumbavana*, *El Palladium*, *Anacaona* (Barrio Restrepo), *El Abuelo Pachanguero* (Barrio Kennedy), *El Panteon de la Salsa*, *la Ponceña*, *Rumba y Palo*, *Nuevo Rumbaland*, etc. Notons toutefois que l'opposition entre un sud populaire, fêtard et « dansant » et un nord intellectuel, sophistiqué et mélomane, si elle existe toujours, s'est quelque peu atténuée par rapport à la situation des années 1970.¹²

- Les lieux plus intellectuels et « branchés » qui s'étirent face à la montagne de Monserrat du centre au nord de la ville, et à proximité des universités, dans les quartiers de la Candelaria, Chapinero et Teusaquillo. Au

nord, du côté de Chapinero, on trouve par exemple : *Son Siboney*, *Son Salomé*, *Salsa Caribe*, *Sandunguera*, *Galería Café Libro (Sede Parque 93)*, *Salsa Camar*, *Salomé Pagana*, *Casa Buena Vista* qui fait aussi office de studio d'enregistrement pour les jeunes orchestres¹³; davantage vers le centre, *Casa de Citas*, *Rincon del Maelo*, *Madeira*, *Goce Pagano*, *Galería Café Libro (Sede Palermo)*¹⁴ *Quiebracanto* (dont le rôle dans la promotion des orchestres locaux de Salsa a été particulièrement important).

On peut également entendre des groupes de Latin jazz au club *Bolon de Verde*, à l'atmosphère assez intime et bon enfant (photo ci-contre : concert à la Galería Café Libro).



¹² Pour une description plus approfondie des milieux salseros du Bogota d'aujourd'hui, lire notamment : [Salsa y cultura popular en Bogota](#) [Gomez & alii, 2013].

¹³ Animée par Jorge Villate, ancien Dj de la radio *Javeriana Estereo*, *la Casa Buenavista*, ouverte depuis 2005 est située à proximité de l'université javeriana, un peu à l'écart des autres lieux salseros. Elle a joué un rôle important dans la promotion de la salsa colombienne autochtone, tant à travers sa programmation musicale que dans son rôle de studio d'enregistrement, où ont été produit les CD de plusieurs groupes locaux, tels que *Conmoción orquesta*, *Calambuco*, *Kimbawa*, *Yoruba*, dans une logique participative et autogérée, opposée à celle des grandes maisons de production commerciales.

¹⁴ Les deux *Galería café libro* sont des lieux culturels mythiques de Bogota, avec leurs expositions, leurs concerts de groupes étrangers et locaux, leurs festivals.

Les festivals



Bogota accueille de nombreux festivals et manifestations culturelles majeurs associés à la Salsa, parmi lesquels on peut citer :

- Le festival [Salsa Al Parque](#), créé à la fin des années 1990, et qui réunit chaque année des dizaines de milliers de personnes autour d'une scène de concert en plein air dans l'un des principaux parcs de la ville. Il s'y produit des orchestres étrangers prestigieux, mais aussi, depuis une date plus récente, des groupes locaux. C'est aujourd'hui le festival de

musique salsa le plus important de Colombie (voir quelques images en cliquant sur le lien suivant : [Parque](#)).

- Des festivals de concerts plutôt dédiés aux orchestres locaux, comme le *Festival de Orquestas de Salsa Bogotanos* (qui a par exemple réuni par moins de 25 formations en 2008), ou encore les séries de concerts *Galas salseras*, organisées par la *Galeria Café Libro*.

- Enfin, des grands festivals de danse comme le [Congrès mondial de la Salsa de Bogota](#).

Les radios et les blogs

La salsa reste également très présente à la radio et sur Internet. Il est possible à Bogota d'écouter 24 h/24 de la musique de Salsa, programmée sur différents médias :

- Radios commerciales : *Capital radio*, *Tropicana Estereo*, *Olimpica Estereo*, *Radio Z* (avec son émission de Salsa dura *Echale Salsita*), ... Ces radios sont en général plus enclines à programmer une salsa internationale « grand public », avec cependant quelques exceptions, comme la Z qui a fait un réel effort de promotion des orchestres locaux.



- Radios publiques, comme la radio de la police nationale avec son émission *Salsa y control* ;

- Radios de quartier : *Radio Rumbos (Lo mejor del caribe)*, *Emissora Kennedy (Encuentro latino)*, *Suba radio (Salsuba)*, *Emissora Calle Bogota* (photo ci-contre)...



- Radios culturelles souvent liées aux universités, comme *Javeriano Estereo*, *LAUD* (émission *El Tunel del Ritmo*), et dont la programmation, plus ambitieuse sur le plan artistique que celle des radios commerciales, s'adresse aussi à un public plus restreint.

La Salsa est également très présente sur le web : outre les très actifs guides de la Salsa locale, comme [Hardsalsabogota](http://Hardsalsabogota.com), on trouve aussi de nombreux sites à orientation plus culturelle, comme les blogs *Sonsenoro*, *Salsaglobal*, *Sonfonia*, *Passion Latinoantillana*, ainsi que des émissions en ligne (*Golpe y Bembe*, *El Solar Estereo*, etc.).

La scène musicale

La scène musicale de Bogota a connu au cours des dix dernières années un incontestable renouveau. De très nombreux orchestres de Salsa sont apparus, animés par une nouvelle génération de musiciens en général dotés d'une bonne formation académique dispensée dans les nombreux conservatoires et écoles de musique apparus dans la ville au cours des dernières décennies. Si seulement un très petit nombre comme *la 33*, jouissent d'une véritable notoriété internationale, beaucoup d'autres proposent une musique de bonne facture, comme le montre le tour d'horizon suivant¹⁵.

La 33, fondée en 2001 par les frères Sergio et Santiago Mejia, musiciens venus du Rock, est l'orchestre le plus connu et médiatique de cette nouvelle génération salsa de la ville. Elle a connu ses premiers succès en se produisant dans des bars musicaux de Bogota comme *Quiebracanto*, puis *Galeria Café*



Libro. Son premier CD, *la 33*, produit de manière indépendante en 2004, a bénéficié du soutien de plusieurs radios comme *la Z*, *Capital Radio*, *Javeriano Estereo*, suscitant auprès de la jeunesse colombienne un enthousiasme qui a fortement contribué à faire renaître son intérêt pour la Salsa. Le groupe a ensuite multiplié les tournées internationales en Amérique latine et en Europe, rencontrant un grand succès avec ses hits, comme *Anny's Boogalo*, *Gozala*, [La Soledad](#), [Lluvia con Nieve](#), ou encore [La Pantera Mambo](#) : une musique au rythme très entraînant, associant des thèmes modernistes à un canevas de musique traditionnelle de Son Montunos et de Boogalloos, avec une belle section de cuivres et des arrangements plein de variété.

¹⁵ Pour un tour d'horizon de la Salsa colombienne d'aujourd'hui (et d'hier), consulter notamment [Lujan, 2009], [Mundo Latino, 2009] et [Armenteros, 2010].



La *Conmocion orquesta*, fondée en 2002, rassemble un groupe de musiciens venus de l'université Javeriana. Elle a produit son premier Cd *La cara del gato* en 2006. La présence d'un saxophone aux côtés des trombones dans la section des cuivres lui permet de parcourir un assez large registre expressif situé entre la Salsa Brava et le Latin Jazz. Si [Que humanidad](#) s'inscrit plutôt dans un registre de Salsa classica rappelant Cheo Feliciano ou la Fania (avec notamment de bonnes improvisations vocales), [Pica Pica](#) associe avec succès la Pachanga au Latin Jazz.

Une [vidéo](#) d'un concert en plein air au cours du festival *Salsa Al Parque* montre que l'orchestre a réussi, grâce à sa sonorité dynamique et entraînante, à établir une bonne relation avec le public de la ville.

Le *Sexteto Latino Moderno*, actif depuis le milieu des années 2000 et dirigé par le percussionniste Roberto Toledo, nous entraîne dans un univers musical intermédiaire entre Salsa et Latin Jazz, avec une structure instrumentale intégrant xylophone, batterie, percussions, piano et basse, mais ne laissant qu'une part congrue à la section des cuivres. Si [la Llave](#), [El swing de mi barrio](#) ou [El manisero](#) restent plutôt campés dans la sonorité de la Salsa Classica, [Aguantando](#) s'inscrit nettement dans la mouvance du Latin Jazz. Cette excellente formation s'est produite avec des musiciens internationaux de renom comme Jimmy Bosch et Alfredo Naranjo.



La *Real Charanga*, dirigée par Daniel Díaz, interprète une musique fortement inspirée de la tradition cubaine des années 1950, quelque peu modernisée : Boléro tranquille de [Hoy](#) (avec de beaux solos instrumentaux à la flûte), Son de [Entre Rejas](#) ...

Jam block, dirigé par Miguel Herrera, a produit plusieurs CD comme en 2008 *Salsa al Oleo*. Il a créé un repertoire salsero assez varié, fortement influencé par le Son cubain, comme dans [Mami me gusto](#), au rythme très en place, ou dans [Atrevida](#), qui se termine par une descarga de Salsa dura assez réussie.

Azul trabuco, fondé en 2005, propose une sonorité dense et originale, à la pulsation rythmique entraînante, à mi-chemin entre Salsa et Latin Jazz, comme dans [Calle Caliente](#) ou dans [Hablame](#) (filmé ici à l'occasion d'un concert public au bar *Quiebracanto*), avec également des [improvisations instrumentales](#) souvent excellentes.



Yoruba, fondée en 1999 et dirigée par le pianiste et arrangeur Wilder Alarcón, associe Salsa dura et improvisation jazzistique avec des arrangements d'une grande finesse servis par d'excellents instrumentistes, mais un son un peu trop sophistiqué pour bien se prêter à la danse (voir [vidéo 1](#) et [vidéo 2](#)).

María Canela, dans la tradition de la chanson engagée des années 1970 version Salsa consciente, interprète sur des rythmes de Salsa dura des textes poétiques de qualité, inspirés par la vie quotidienne du barrio populaire, comme [Canela](#) (photo ci-contre)

Les autres orchestres de musique latine présents sur la scène de la capitale parcourent un très large éventail d'influences :

- La modernisation des musiques folkloriques. *La Revuelta* propose une intéressante [musique de fusion](#) associant influences andines, Porro et Reggaeton. *Nawal* est plutôt orientée vers un Reggae poétique et un peu « planant », comme dans *Sin Remedio* ([en concert](#) ou [en version enregistrée](#)) et [Suspicious](#) ; *Caña brava*, dirigée par Carlos Torres, propose une sonorité de Cumbia électro.

- L'influence de la tradition Cubaine. *Calambuco*, fondée en 2005 et dirigée par le pianiste Andrés Succar propose dans des thèmes comme [Te falta ritmo](#) une Salsa brava fortement influencée par le son Cubain, tonique et assez propice à la danse. C'est également le cas de *Enclave 80*, avec sa très bonne Salsa Classica au nuances de Son et de Guaríja, que l'on peut apprécier dans [Dios me ayuda](#).

- Le legs new-yorkais Des orchestres comme [Charanga New York](#), [Mambo Big Band](#), [Yambu](#), proposent des sonorités inspirées des rythmes new yorkais des années 1950 et 1960, comme le Mambo, le Boogaloo ou la Pachanga.

- La présence du Reggaeton. Des orchestres comme [Guarango](#) ou [Baracutangga](#) proposent des musique associant agréablement la Salsa classica avec un Reggaeton léger. D'autres formations, comme [La Mojarra Eléctrica](#) (photo ci-contre), sont ancrées dans un style Reggaeton plus « hard ».



Citons enfin quelques orchestres à l'activité plus irrégulière ou plus éphémère comme *Yambaó Orquesta*, *Yerabuena Musical y Sus Trombones*, *Arte Son*, *La Bronx*, [Los Sonicos](#), *NN Orquesta*, [Enclave Latino](#), [La Santísima Charanga](#), L'orchestre féminin [Cañabrava](#), *Salsamonte*, *Palo pa' Rumba*, [Típico Sabor a Caney](#), *La orquesta Azafrán* créé en 2006, *La orquesta Lo Nuestro*, *La Más Orquesta*, *Gracia negra*, *Tropimambo*, *Tumbacatre El grupo Sereno*, *La orquesta La Banda Salsa*, Les frères [Kike et Jorge Purizaga](#), *la orquesta Kongas* au sonorités intermédiaires entre Salsa et Latin Jazz... et la liste n'est pas close !!

Medellin : quand la Salsa se rachète une conduite



L'histoire de la Salsa à Medellin présente de nombreuses similitudes avec celle de Bogota : même éloignement initial vis-à-vis des traditions afro-caribéennes dans cette cité andine, à la culture fortement tournée vers l'Europe¹⁶ ; même diffusion spectaculaire de la Salsa au cours des années 1970 et 1980, avec une floraison de lieux de danse, de radios, d'orchestres et de concerts ; même dualité sociologique initiale entre une Salsa populaire, mal famée et fêtarde, et une Salsa intellectuelle, sophistiquée et progressiste qui contribue de manière décisive à faire sortir cette musique de son ghetto pour partir à l'assaut de la ville entière ; même crise à partir de la fin des années 1980, sous la double pression de la concurrence de nouveaux styles musicaux et du climat de violence et d'insécurité qui affecte alors la vie nocturne ; même renaissance au cours des 10 dernières années, avec une nouvelle éclosion d'orchestres et de lieux de loisirs (photo ci-contre : la discothèque Mango aujourd'hui).

Medellin, cependant ne jouit ni, comme Bogota, du statut de grande métropole artistico-intellectuelle, ni, comme Cali, d'une ancienne et vivante tradition afro-caribéenne. La vitalité du mouvement salsero actuel, quoiqu'incontestable, n'y égale donc pas tout à fait celui de Cali pour la danse, ni celui de Bogota pour la créativité intellectuelle et musicale.

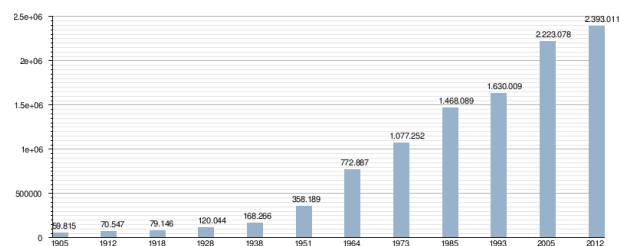
Encadré 4 - Présentation générale de Medellin : une ville andine

Située à 1500 mètres d'altitude, dans la vallée de l'Aburra, au bord du Rio Medellin et au cœur de la Cordillère centrale des Andes, Medellín est la seconde ville du pays et la capitale de la province d'Antioquia. Elle jouit d'un climat agréable et ensoleillé qui lui vaut le surnom de « Ville de l'éternel printemps »

Attirée par la forte expansion industrielle de la

ville, la population a connu une croissance rapide, avec une multiplication par 8 entre 1951 et 2014 (graphique 4), pour atteindre 2,4 millions d'habitants à cette date (3,7 pour l'ensemble de la région métropolitaine). Les vagues d'immigration successives ont fait progressivement grossir la ville, notamment vers le sud et le nord, où sont se constitués, sur les collines autrefois rurales, de vastes barrios populaires aux allures de bidonvilles. Certains d'entre eux, cependant, ont été affectés au cours des décennies récentes par un processus de réhabilitation / gentrification, avec en particulier l'implantation de plusieurs universités au nord de l'agglomération.

Graphique 3 : Evolution de la population de Medellin

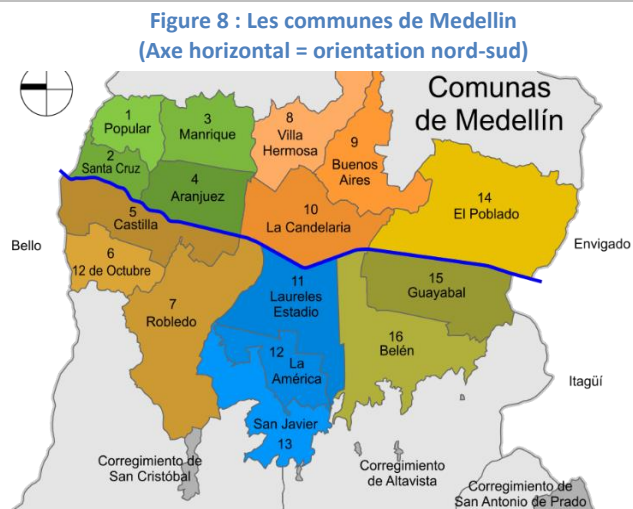


¹⁶ Contrairement à Cali et comme celle de Bogota, la population de Medellin est majoritairement blanche et métisse, avec une faible proportion de noirs et de mulâtres.



Au cours des 20 dernières années, Medellín s’est en effet profondément transformée, plusieurs zones de la ville se métamorphosant en quartiers ultra-modernes, avec leurs gratte-ciels, leur trafic automobile et leurs immenses centres commerciaux, dont le confort n’a rien à envier à celui des métropoles occidentales. Après les années noires des années 1990, la ville a également retrouvé une certaine qualité de vie qui lui donne désormais un certain potentiel touristique (voir la première partie de la vidéo [Medellin](#)).

Il est difficile de décrire en quelques mots la structure sociale de Medellín, tant les zones riches et pauvres sont mélangées. Au risque de quelques imprécisions, on peut cependant résumer les choses de la manière suivante (voir figure 8 ci-contre) : la partie nord-est de la ville rassemble des quartiers plutôt pauvres situés en périphérie (Popular, Santa Cruz) et des quartiers populaires un peu moins déshérités (Manrique et Aranjuez) ; le nord-ouest est un peu plus aisé en moyenne, avec cependant de fortes



différence selon les zones (Castilla, plutôt dominé par les classes moyennes ; El Robledo, très mélangé ; 12 de octobre, plus pauvre, surtout vers sa périphérie ouest) ; au centre, Buenos Aires et Villa Hermosa sont socialement très hétérogènes, avec des zones de pauvreté à l’est sur les contreforts montagneux et une population d’autant plus proche de la petite classe moyenne que l’on se rapproche de la Candelaria, centre ville historique ; même dégradé social, mais cette fois dans le sens inverse, dans la

zone centre-ouest, avec le quartier très aisé de Laureles-Estadio, puis celui de La América accueillant des classes moyennes, et enfin, à l’extrême ouest, Sans Javier beaucoup plus pauvre ; Au sud-est, se trouve le quartier le plus riche de la ville, El Poblado, bordé à l’ouest par le quartier plus industriel et populaire de Guayabal et celui très mélangé, de Belén, où des quartiers assez aisés jouxtent des barrios très populaires, ces derniers surtout situés sur la périphérie ouest (photo ci-contre : quartier populaire à Medellín).



Pour en savoir plus : Wikipedia, [Medellin](#), et Wikipedia, [Communes de Medellín](#)

Histoire de la Salsa à Medellín¹⁷

Les signes précurseurs



Si Medellín, ville andine, a été, contrairement aux ports colombiens de Barranquilla ou Carthagène, assez peu exposée historiquement aux influences caribéennes, celles-ci ont cependant commencé à s’y faire sentir plus tôt qu’à Bogota. C’est en effet dès la fin du XIXème siècle que les ouvriers cubains employés à la construction du chemin de fer d’Antioquia commencent à faire connaître la musique de leur île

dans la vallée de l’Aburro (photo ci-contre : entrée du premier train à Medellín en 1914).

L’imprégnation des rythmes caribéens se fait ensuite, au cours du XXème siècle, selon des étapes assez similaires à celles observées dans les cas de Cali et de Bogota : visite d’orchestres cubains (*Trio Matamoros* en 1934, puis *Sonora Matancera* et son chanteur Daniel Santos, très populaire en Colombie) ; influence du cinéma mexicain dans les années 1940 et 1950 ; dans les années 1960, premiers programmes radio de Salsa/musique antillaise avec l’émission *Los asesinos del tango* sur *Radio Toledar*. Mais, comme ce sera bientôt le cas pour la Salsa, cette musique “antillaise” reste une expression des marges à la mauvaise réputation, cantonnée aux quartiers interlopes et aux populations jugées dangereuses.

La Salsa des putains, des voyous....et des gauchistes

C’est à partir de la fin des années 1960, dans les quartiers populaires marginaux de El Salvador et de Guayaquil (respectivement situés aujourd’hui au nord et au sud immédiats du centre historique), que la jeunesse commence à danser la Salsa dans des matinées dansantes ou des fêtes improvisées. Le point névralgique de cette musique sera alors situé, pendant une vingtaine d’année, dans le quartier interlope de Palacé, situé près de la gare centrale, dans le barrio de Guayaquil (photo ci-dessus)¹⁸. Là, dans quelques pâtés de de maison situées entre les rues Maturin et Amador, se trouvaient de nombreux bars musicaux, comme *Brisas de Costa-Rica*, *El Ceilan*, *Carruseles*, *La Titular El Aristi*, *El Diferente*, *Kubaney*, *la Fuerza*. Ils accueillaient un mélange interlope de voyous, de prostituées, de trafiquants, d’homosexuels, et de jeunes venus des quartiers populaires, auxquels se joindront bientôt des intellectuels de gauche en quête d’authenticité populaire. On y vient pour écouter et danser cette nouvelle musique qu’est alors la Salsa.



¹⁷ Pour en savoir plus sur ce thème, on pourra visionner avec profit, s’il est accessible, le documentaire [Medellin en su Salsa](#), ou a minima son [teaser](#), ou encore les documentaires [Colombia sabe de Salsa](#) et [La Salsa Dura en Medellín](#), accessibles sur Internet.

¹⁸ Consulter à ce sujet : [Medellin tiene su son - Del barrio a la salsa](#) et [La Rumba Palace](#)



Cette proximité avec les milieux marginaux, voire délinquants, explique la mauvaise réputation dont souffrira longtemps cette musique, associée au narcotrafic, à la violence, à la prostitution (et au gauchisme...). Mais c'est aussi dans cette atmosphère que se bâtit la réputation de grands danseurs, venus des quartiers populaires, comme Chucho Boogallo ou Pedro Mambo.

Mais la Salsa n'est pas seulement la musique des voyous. Elle est en fait adoptée beaucoup plus largement par les milieux populaires et ouvriers, surtout parmi les jeunes. On la danse et on l'écoute également à la même époque, ainsi que la Cumbia et la Valenato, dans le nord de la ville, dans des quartiers alors très populaires comme El Pedregal. On dansait aussi beaucoup la Salsa, ainsi que le Tango traditionnellement si populaire à Medellín, dans le barrio de Manrique (photo ci-dessus) et notamment dans la zone de Lovaina (Manrique/San Pedro), où se trouvait l'un des quartiers chaud de la ville. Les danses caribéennes étaient également pratiquées à l'ouest de la rivière, vers l'avenue Colombia, dans plusieurs lieux nocturnes de Laureles/Estadio, qui n'était pas encore devenu le quartier résidentiel huppé d'aujourd'hui.

La consolidation de la Salsa au cours des années 1980

Sortant de son berceau marginal, la Salsa au cours des années 1980 à la conquête d'une ville en croissance rapide, de plus en plus ouverte aux influences internationales :

- Organisation de grands concerts, dont l'une des premiers fut celui organisé en 1978 avec la participation d'Hector Lavoe et de la Sonora Matancera.

- Multiplication des programmes de radio : émission *Salsa con Estilo* animée sur *Puerto Candelaria* par Jorge Hernan Pelaez (photo ci-contre) ; création en 1986 de la radio *Latin Stereo*, entièrement dédiée à la Salsa, avec sa célèbre émission *Sabor latina*.



- Essor de la création musicale : Medellín s'impose dès la fin des années 1970 comme un lieu important de production discographique salsa, avec notamment les labels *Fuentes*, *Codiscos*, *Orquidea*, etc. (cf infra).

- Floraison de lieux de danse et bars musicaux dans tous les quartiers de la ville, comme le célèbre *Fenix Bar* dans le Barrio Castilla.

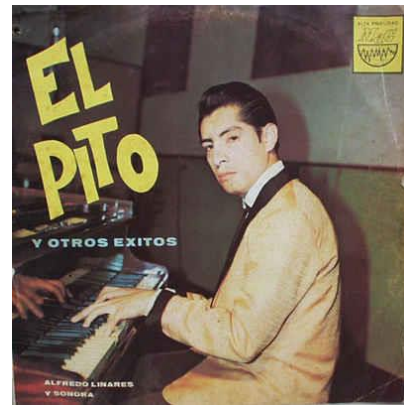
A la fin des années 1980, la Salsa s'est ainsi transformée à Medellín en un phénomène de masse transcendant les barrières sociales, que l'on écoute aussi bien dans les quartiers les plus riches comme El Poblado que dans le barrio déshérités d'Iguana.

L'éclosion de la créativité musicale¹⁹

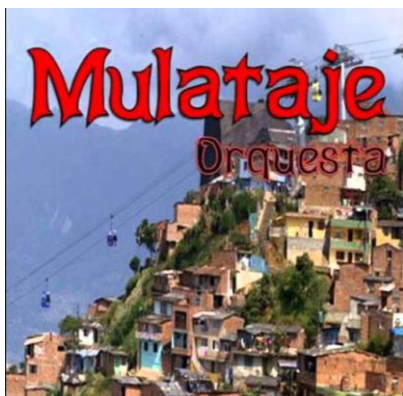


Dès les années 1950, la musique antillaise est présente à Medellin, avec la création en 1956 du *Sexteto Miramar*, suivi, dans les années 60, par l'orchestre *Los Angeles*, très influencé par le Boogaloo New-Yorkais. Mais l'événement véritablement fondateur de la salsa "made in Medellin" se produit avec la création au début des années 1970 de l'orchestre *Fruko y sus Tesos*, qui va faire venir à Medellin, avec le succès que l'on sait, de grands chanteurs originaires de Barranquilla, comme [Joe Arroyo](#), ou de Cali, comme [Piper Pimienta](#) (que l'on entend ici dans une Cumbia). Cette formation réalise une fusion des influences antillaises, de la Salsa et de musique plus locales, comme le Raspa, la Cumbia et le Chucu Chucu. Elle sera bientôt suivie par beaucoup d'autres au parcours un peu moins prestigieux, comme par exemple *Los Mandarinos* ou l'orchestre *Sonolux* vers le milieu des années 1970.

Au cours des années 1970 et surtout 1980, Medellin accueillit un nombre de croissant de musiciens de Salsa, autochtone ou immigrés, comme le trompettiste cubain Alberto al Diaz, le violoniste [Alfredo de la Fe](#), le chanteur Piper Pimienta, le pianiste péruvien [Alfredo Linares](#) (photo ci-contre), ou encore le tromboniste [Alberto Barros](#), originaire de Barranquilla. De nombreux chanteurs y firent également des séjours parfois de longue durée, comme le nyoricain Henry Fiol dans les années 1980 ou le panaméen Camillo Azuquita vers le milieu de la décennie suivante. A la fin des années 1990, c'est le caleño Carlos Guerrero qui viendra à Medellin pour intégrer le *Grupo Gale*.



Si la ville n'échappe pas au cours des années 1990 à la crise générale de la Salsa classica, l'activité de création musicale y reste importante, avec notamment les différents orchestres créés par le percussionniste Diego Gale à partir de 1989 (dont bien sur le fameux *Grupo Gale*) ou encore l'orchestre *Pachanga* avec le pianiste cubain Andrés Hernández.



Dans les années 2000, on peut écouter à Medellin le *Quinto mayor*, le *Son Charanga*, l'*orquesta Pachanga*, *Timbalaye*, la *Republica*, la *Sonora Carruseles*, l'*orquesta Cenco*, ou encore le pianiste avant-gardiste de musique afro-antillaise Juan Diego Valencia. Quant à l'*orquesta Mulataje*, fondé en 2001 et aujourd'hui disparu, il associa la tradition du Son montuno et de la Salsa dura avec des sonorités Jazzy un peu underground. Dans le thème [Beso de mulata](#), par exemple, les solos instrumentaux Jazzy alternent avec les belles lignes de trombones de la Salsa dura.

¹⁹ Pour un savoir plus sur ce thème, voir [Lujan, 2009].

Actualité de la Salsa à Medellín



Au cours des dix dernières années, Medellín a connu un regain d'activité salsa, rendu possible tant par l'amélioration du climat général de la ville (recul de l'insécurité) que par l'intérêt retrouvé de la jeunesse pour cette musique.

Je vous propose d'en parcourir ici les différents aspects : bars et lieux de danse ; festivals et autres manifestations culturelles ; orchestres et formations musicales, radios....

Géographie des lieux de danse et des bars Salsa de Medellín

La topographie actuelle des lieux salseros de Medellín, concentrés dans quelques zones bien précises de la ville, reflète à la fois l'héritage de l'histoire et les caractéristiques de la géographie urbaine d'aujourd'hui²⁰ (voir figure 9 et annexe 3) :

- On peut tout d'abord trouver quelques lieux de danse à proximité du centre historique de la ville : *El Deck, Eslabón Prendido* (un lieu d'assez petite taille, à l'atmosphère intime et chaleureuse, où le Latin Jazz alterne avec la Salsa).

- On trouve également quelques boîtes de nuits autour de la calle 10, entre le centre et le quartier d'El Poblado. Il y a quelques décennies, il s'agissait encore de zones peu construites ou industrielles, où il était plus facile d'installer des lieux de loisirs nocturnes du fait de l'absence de voisins. Malgré le mouvement d'urbanisation ultérieur, la tradition est maintenue et quelques lieux nocturnes sont encore actifs. Citons par exemple *3 cordilleras, Babylon, Bar Buenavista, Cienfuegos Cabaret, Dulce Jesus Mio...*

- La plus grande concentration de clubs et écoles se trouve dans le quartier aisé d'El Poblado (notamment autour de Parque Lleras). Citons par exemple le *Bar La Salsa, le Mojito salsa, Dancefree* (la plus grande piste de danse de Medellín), *La Strada, l'académie de danse Santo Baile, Rio Sur, le Cafe Zorba, Chupitos, Kukamarakaro* et, vers Parque Lleras *El blue, BLounge, Babylon*. Un peu plus vers l'ouest, du côté du quartier plus populaire de Guayabal, on peut aller danser à *El Cuchitril*.

- Plus loin vers le sud populaire profond, on trouve *El Son de la Loma*, ou encore *Mangos discoteca*, un grand bar/restaurant/night-club de style tex mex avec une petite scène où de produisent danseurs et musiciens (voir [video 1](#) et [Video 2](#)).

Figure 9 : Lieux de Salsa à Medellín



²⁰ Voir ce thème : [Brogan] ou encore [Medellín: bares y clubes](#),



- à l'ouest de la rivière Medellín, sur l'avenida Colombia, du côté des quartiers aisés de Laureles et Estadio, beaucoup de clubs de danse s'étaient ouverts dans les années 1970, car il s'agissait encore il y a quelques dizaines d'années d'une zone un peu périphérique bien adaptée à l'installation de boîtes de nuit.

Malgré la transformation ultérieure en zone résidentielle à forte densité, on y trouve toujours un assez grand nombre de lieux de loisirs nocturnes et d'écoles de danse. Citons parmi d'autres : l'Academia Baila Latino Estilo Cubano, El Tibiri (petit bar en sous-sol où se rencontrent de jeunes aficionados attirés par la Salsa brava vécue comme une culture alternative, voir [Marin Cortés & alii, 2012]), La Fuerza, El Suave, El Rumbantana Salsa Bar, Son Havana (bar de style cubain, avec une petite piste de danse). En allant encore un peu plus loin vers l'ouest, on pourra découvrir La Rumbantela, le Salsa Bar Melao, le Yare Salsa Bar...

Enfin, un peu plus au nord, dans l'ancien quartier chaud de Manrique/ San Pedro /Lozaina, on trouve plusieurs autres lieux salseros comme Calle 8, la Cuna del Son, etc.

Les festivals

La ville de Medellín accueille de très nombreux festivals de Salsa, comme le [Colombia Salsa festival](#) que l'on voit se tenir ici sur la grande scène d'une immense salle moderne, emplies d'une foule enthousiaste ; ou encore le *Campeonato Metropolitano de Salsa Medellín* qui donne lieu à de très nombreuses exhibitions de danse sur une grande scène (voir quelques images de [l'édition 2010](#), où les danseurs interprètent une excellente Salsa colombienne mâtinée avec intelligence de saveurs Tango, Afro, Samba, etc.)



Il existe également à Medellín un *Festival de Salsa Casino*, dont on peut voir [ici](#) quelques images, en l'occurrence une immense rueda organisée par une école de la ville, l'académie *Baila Latino*. Celle-ci est interprétée avec beaucoup d'enthousiasme, à défaut d'un niveau de danse exceptionnel, par les participants.



Mentionnons à cette occasion d'existence à Medellín de quelques excellentes compagnies danses caribéennes, comme *Tropical Swing* (photo ci-contre), dont on peut apprécier [ici](#) les chorégraphies vives et bien réglées dans le cadre du *Colombia Salsa Festival 2013*.

Les groupes musicaux



La ville est le berceau de nombreux groupes de musique latine, parcourant un large éventail expressif allant du folklorique sud-Américain au Reggaeton, en passant par la tradition cubaine revisitée, la salsa et le Latin Jazz.

Fruko, Salsero historique de la ville de Medellin, a fait magnifiquement sonner tous ses orchestres successifs comme [The Latin Brothers](#) au début des années 1970. J'apprécie beaucoup la « pêche » de sa formation la plus

connue (et toujours active), *Fruko y sus Tesos*. On peut la voir ici interpréter son thème le plus célèbre, le très dansant [El Preso](#), avec ses cuivres énergiques et son sens de l'improvisation collective.

Le *Grupo Gale*, fondé par le célèbre percussionniste Diego Galé, est un des groupes de Salsa les plus emblématiques de Medellin. On peut apprécier dans [Como Duele Llorar](#) leur excellent swing, avec des percussions à la précision chirurgicale soutenant des chanteurs à l'énergie communicative, maîtrisant parfaitement l'art de l'improvisation sonera. La Salsa du *Grupo Gale* est parfois mêlée de Cumbia, avec présence occasionnelle de guitare et clarinette.



L'orchestre *La República* interprète dans des thèmes comme [La niña](#) une Salsa vivante et dansante, bien réglée, à l'énergie rythmique entraînante, parfois un peu mêlée de Cumbia comme dans [Fiesta elegante](#).

On appréciera particulièrement le beau tissage de cuivres dans le thème [Tiempo](#), dit de « Salsa-Rock ».



Siguarajazz (photo ci-contre) privilégie une atmosphère plus proche du Latin Jazz, comme dans [Manrique Mambo](#), en intercalant cependant parfois des références passagères à la Salsa, comme dans [Contaminación](#).

La Sonora Caruseles (photo ci-dessous) interprète une musique très dansante de Salsa Classica (thème [Salsa Pura](#)), avec de bonnes reprises de standards comme le Boogallo [Michaela](#).

De nombreux groupes musicaux de la ville proposent une Salsa fortement influencée par les sonorités de la musique cubaine, tout particulièrement le Son.

Ainsi en est-il de la *Sonora Ocho* (très active vers le milieu des années 2005), dont le thème [Cuál Crisis?](#) donne terriblement envie de danser ; du groupe *Quinto Mayor*, qui depuis le milieu des années 2000 propose une sonorité très proche du Son montuno, comme dans [El Rincon](#), [Nacio varon](#) ou [Aqua del clavelito](#) où les références à Benny More sont très présentes (avec aussi de beaux passages à la flûte). Mentionnons également l'orchestre *Son charanga*, dirigé par Diego Galé ([Salsa y Charanga](#)).



Citons enfin quelques orchestres à l'activité plus irrégulière ou éphémère, comme *Convergencia*, *Rumbancana*, *Bahia sonero*, ...

Les radios et les blogs



Parmi les radios de Salsa les plus emblématiques de la ville, On peut citer *Latina Estereo*, fondée en 1986 (photo ci-contre), et à laquelle est en partie consacré le documentaire [Medellin en su salsa](#).

Mais des radios plus généralistes comme *Oxigeno*, *Tropicana*, *Latina Stereo*, ainsi que des radios web, comme *Salsa en la Red*, *Radio RNC*, *Salsa en Vinillo*, programment également de la Salsa.

Encadré 5 : les ports, berceaux de la Salsa colombienne



Si la Salsa colombienne est surtout connue à l'étranger à travers les trois grandes villes du pays (Cali, Medellin, Bogota), ce sont en fait les ports des côtes pacifique (Buenaventura) et surtout atlantique (Barranquilla, Carthagène), naturellement exposés par leur position géographique et leur caractéristiques ethniques aux influences caribéennes, qui ont historiquement constitué les premières portes d'entrée et les premiers creusets de la Salsa dans ce pays.

C'est en effet sur la côte atlantique de Colombie que naît la musique dite antillaise puis tropicale, influencée par les rythmes cubains, avec par exemple dans les années 1960 le célèbre orchestre *Los Corraleros de Mayagual* (photo ci dessus), suivis par de nombreuses formations dites "costeras" dans les années 1970, comme *la Sonora Costamar*, *la Sonora Caribe*, *Los guaracheros del Caribe*, *Los chicos malos*, *El combo Caliche*...



Barranquilla est la ville natale de nombreux artistes comme le pianiste Joe Madrid, le chanteur Joe Arroyo (photo ci- contre) ou l'accordéoniste Anibal Velasquez. Elle a constitué le berceau de nombreuses formation de musique caribéenne, comme *La verdad y Joe Arroyo*, l'orchestre *Raíces* fondé en 1980, ou encoré *La Sonora Camaguey* créée en 1995.



A Buenaventura, sont nés le bassiste Carlos Carvajal (organisateur de *La Colombia All Stars*), ou encore le chanteur Youri Buenaventura (*aujourd'hui installé en Europe*). De nombreux orchestres y ont également vu le jour, comme *Onda panamericana*, *Los astros*, *los Pambelé*, *Sonora Buenventura*, *Los magnificos*, *Yanko de Pereira*, *Jimmy Pucho*... Et c'est aussi dans les bas quartiers de la ville qu'a commencé à se forger, dès les années 1960, le style de danse qui, une fois adopté et développé par Cali, sera connu mondialement sous le nom de Salsa colombienne (cf. supra).

Enfin, de Carthagène nous vient, entre beaucoup d'autres, le pianiste Roberto de la Barrera qui dès le milieu des années 1960 forma l'orchestre *Eco*, aux sonorités déjà très salseras.

Ces trois villes sont cependant de taille trop limitée pour tenir aujourd'hui un rôle majeur dans la Salsa colombienne, d'autant que certaines d'entre elles, comme Buenventura, souffrent d'un très mauvais climat sécuritaire, qui aggravé par une profonde dépression économique, nuit à la vie nocturne.

Pour en savoir plus, voir [Patiño, 2011]

Caracas : une grande capitale de la Salsa musicale



La ville de Caracas, située à moins de 20 kilomètres de la côte atlantique du Venezuela, et non loin de la région à fort peuplement africain de Barlovento, a été influencée par les rythmes caribéens dès les années 1920 (photo ci-contre : l'orchestre Billo's Caracas Boys).

C'est donc tout naturellement qu'elle a accueilli avec enthousiasme, dès le milieu des années 1960, cette nouvelle musique latine urbaine en formation que l'on n'appelait pas encore Salsa

– un terme qui justement, fut employé pour la première fois au Venezuela pour la désigner.

Les orchestres et les lieux de danse « Salseros » commencent alors à se multiplier à Caracas, d'abord fréquentés par un public populaire, puis par toutes les catégories sociales. C'est de début d'une intense période de créativité musicale. Au début des années 1980, alors même que la Salsa Dura connaît un déclin à New York, le Venezuela et sa capitale sont devenus, non seulement l'un des principaux marchés mondiaux pour cette musique, mais aussi un lieu majeur de production artistique (photo ci-contre : l'orchestre *La Dimensión Latina*).



La Dimensión Latina en sus inicios.



Après un passage à vide dans les années 1990, la scène salsa vénézuélienne a retrouvé une certaine activité au cours des dix dernières années, accueillant aujourd'hui un grand nombre d'orchestres de qualité.

La vie nocturne, alimentée par le goût des vénézuéliens pour la fête et la danse, est cependant

aujourd'hui affectée par les conséquences de la crise économique et politique que traverse le pays, et surtout par le grave climat d'insécurité qui règne à Caracas, et qui incite beaucoup d'habitants à se cloîtrer chez eux la nuit venue.

Encadré 6

Caracas, ville des Caraïbes, mégalopole moderne



Fondée en 1567 par les conquistadores espagnols, la ville de Caracas est située à environ 900 mètres d'altitude dans une étroite vallée montagneuse à proximité immédiate de la zone côtière centrale du pays. Dotée d'un climat tropical humide, c'est la capitale politique et économique du Venezuela. Sa population a connu une croissance impressionnante au cours du XXème siècle, se multipliant par 11,6 entre 1936 et 1990, pour atteindre 5,3 millions

d'habitants en 2014. Bien qu'il s'agisse d'une ville ethniquement très diverse, les Blancs et les Métis y sont de plus en plus majoritaires du fait de la composition des flux migratoires de ces dernières décennies. Les Noirs, les Mulâtres et les Amérindiens ne représentant par contre qu'une minorité de la population.

Cette ville démesurée, où les quartiers ultramodernes voisinent avec les barrios déshérités, donne également une impression un peu angoissante de chaos urbain, avec un enchevêtrement de grands immeubles, de centres commerciaux et d'autoroutes (voir la [vidéo ci-jointe](#), qui pourtant tente de donner une image positive de la ville). Il y règne également un [climat d'insécurité](#) lié à des taux de criminalité urbaine parmi les plus élevés du monde.

Dominée au nord par la chaîne montagneuse de l'Avila qui la sépare de la mer, la ville est constituée d'un noyau bipolaire situé dans une vallée étroite, bordé au sud, à l'est et à l'ouest par des faubourgs situés dans des zones plus vallonnées.

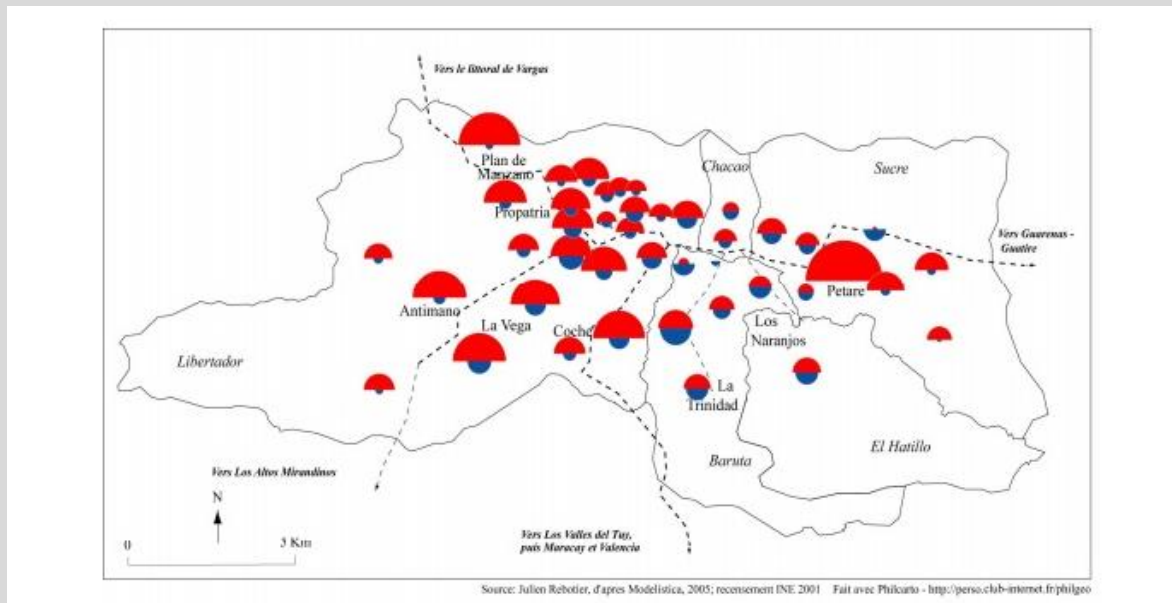
Le noyau centre-ouest est constitué par l'ancien centre historique, aujourd'hui largement modernisé : autour des quartiers de La Candelaria et San Bernardino (municipio Libertador), se trouve concentré ce qui reste du patrimoine architectural historique de Caracas après la modernisation à marche forcée dont elle a fait l'objet au cours du dernier demi-siècle. Cette partie de la ville autrefois prospère, a connu une certaine paupérisation.

Le noyau centre-est est constitué par un ensemble de quartiers aisés à l'architecture moderne, comme Chacao, Altamira, el Rosal et La Castellana (municipio Chacao). On y trouve, outre une population de résidents aisés, le siège de nombreuses entreprises, ministères et ambassades, des hôtels de luxe, et de grands centres commerciaux et de loisirs comme Centro San Ignacio, Tolón Fashion Mall, Sambil et le CCCT. Cette zone est bordée, un peu plus au sud, par le quartier de Las Mercedes (Municipio Baruta), qui outre de nombreux commerces, abrite une vie nocturne animée avec ses nombreux bars et discothèques.



Sur les trois côtés de ce double noyau central – à l’est, à l’ouest et au sud - s’étendent, sur un paysage de collines séparées par de petites vallées ou ravines (quebradas), les nouvelles zones urbanisées, issues de l’extension métropolitaine de la ville au cours des 50 dernières années. Là, à la place des anciennes plantations de canne à sucre ou de café, ont surgi, au gré des programmes de construction ou des implantations spontanées de populations pauvres, une mosaïque de quartiers aisés (Les colinas) et de barrios populaires parfois insalubres (les cerros ou ranchos). Mais, quoique très proches, ces quartiers sont en fait séparés par de profondes barrières de peur et de méfiance, et la mixité sociale y est pratiquement inexistante.

Figure 10
Structure socioéconomique de Caracas par quartiers



En rouge : population pauvre : en bleu : population aisée. Source : [Rebotier, 2009].

Quartiers pauvres et aisés voisinent ainsi dans presque toutes les parties de l’agglomération. Par exemple, dans l’est de la ville, où se trouvent concentrés les barrios pauvres les plus peuplés et les plus dangereux comme La Dolorita, Filas de Mariche, Pétraré (Municipio Sucre, photo ci-dessous), on trouve également des quartiers résidentiels assez aisés comme Cafetal, Santa Paula (districto Baruta) ou encore Los Najanros (Districto El Hatillo). De même, dans le sud, on trouve à la fois des quartiers pauvres comme San Agustín, la Télévisora et Hornos de Cal (proches du vieux centre historique), le quartier de classes moyennes de Sabana Grande, et un peu plus à la périphérie, les quartiers résidentiels de Parc Morichal et Prados del Este. Enfin, à l’ouest, où l’on retrouve de grandes concentrations de pauvreté (Antimano, Popatria, Plan de Manzano), il existe également quelques zones un peu plus aisées, par exemple du côté de La Vega (pour une description plus précise de la structure socio-économique de Caracas, voir [Rebotier, 2009]. Pour des informations générales sur la ville, voir Wikipedia, [Caracas](#))



Histoire de la Salsa à Caracas : un enracinement précoce et profond

Les antécédents historiques



Le succès de la Salsa au Venezuela ne constitue en fait que la nouvelle étape d'un long processus historique d'adoption et d'enracinement local des rythmes caribéens et cubains. L'influence des musiques Caraïbes dans ce pays est en effet ancienne et profonde du fait de la proximité géographique et culturelle de la côte vénézuélienne avec les îles toutes proches²¹.

C'est surtout à partir des années 1920 et 1930 que la musique cubaine (Boléro et surtout Son) commence à se développer dans le pays. Un mouvement alimenté par la conjonction de plusieurs facteurs : le développement de la vie nocturne de Caracas, stimulée par un processus d'industrialisation et d'urbanisation lié au boom pétrolier ; l'influence de l'industrie discographique des Etats-Unis ; enfin, les tournées des orchestres venus des Caraïbes. Mais naît aussi progressivement une offre musicale autochtone : dès les années 1940, plusieurs orchestres de danse locaux, associant les rythmes cubains et le swing des Big Bands nord-Américains, inscrivent à leur répertoire des Rumbas, Boléros, Guarachas et autres Merengues dominicains. Citons, parmi les formations les plus prestigieuses, celle de Luis Maria Frometa « Billo » (photo ci-dessus), de Luis Alfonso Larrain ou encore de Jesus Chuchu Sanoja.

Le décollage des années 1960 et 1970

Dans les années 1960, le Venezuela et surtout sa capitale s'intéressent de très près aux nouveaux rythmes latins venus de New York : Mambo à la fin des années 1950, Boogaloo au milieu des années 1960, et, tout de suite après Salsa. Et c'est même dans ce pays qu'a été utilisé pour la première fois, en 1966 le terme « Salsa » pour désigner cette nouvelle forme de musique urbaine. Plus précisément par le journaliste Phidias Danilo Escalona (photo ci-contre, avec Hector Lavoe), dans le cadre de son émission radiophonique *La hora del sabor, de la salsa y el bembé*.



A Caracas, la passion pour des nouveaux rythmes naît tout d'abord dans les milieux populaires, dont la croissance est alimentée par le mouvement d'immigration massif qui transforme alors la physionomie de la ville. La nouvelle « working class » urbaine s'identifie en effet à cette musique de rue métissée, énergique, revendicative, et dont les paroles évoquant la vie quotidienne du barrio pauvre lui offrent un véhicule pour exprimer sa difficile condition urbaine. Elle la danse, dans des quartiers « salseros » comme San Agustin, à l'occasion de fêtes improvisées de rue, dans des maisons vides louées pour l'occasion, ou dans des matinées dansantes pour adolescents. Peu à peu, les radios commencent également à programmer cette musique²². Mais celle-ci ne touche pas encore la classe moyenne, dont la jeunesse est alors plus tournée vers le Rock et de la Pop.

²¹ Pour une histoire de la Salsa au Venezuela, voir : Baez [1989], Waxer [2002b]

²² Pour une histoire des radios de Salsa au Venezuela et en Amérique latine, consulter : [Arteaga, 2013].



Le développement musical, un peu plus précoce qu'en Colombie, commence à prendre forme dès le début des années 1970²³. L'orchestre *Federico y su Combo Latino* de Federico Betancourt enregistre en 1966 le LP *Llegó la Salsa*, considéré comme le premier disque de Salsa réalisé par une formation sud américaine. Il connaît ensuite, au cours des 25 années qui suivent un grand succès, notamment avec son chanteur vedette Orlando Castillo "Watussi". On pourra apprécier sa musique très tonique et dansante sur le thème [Pancho y Ramona](#). L'orchestre a également accompagné les grands chanteurs de la Fania de passage au Venezuela comme [Chéo Feliciano](#).

Suivant le chemin ouvert par cette formation, les orchestres de Salsa se multiplient ensuite dès la fin des années 1960 : [Los Satelites](#) (encore actifs aujourd'hui), et [Los Dementes](#) de Ray Perez (écouter ici [Rompelo](#)) connaissent leurs heures de gloire dans les années 1970 et 1980.



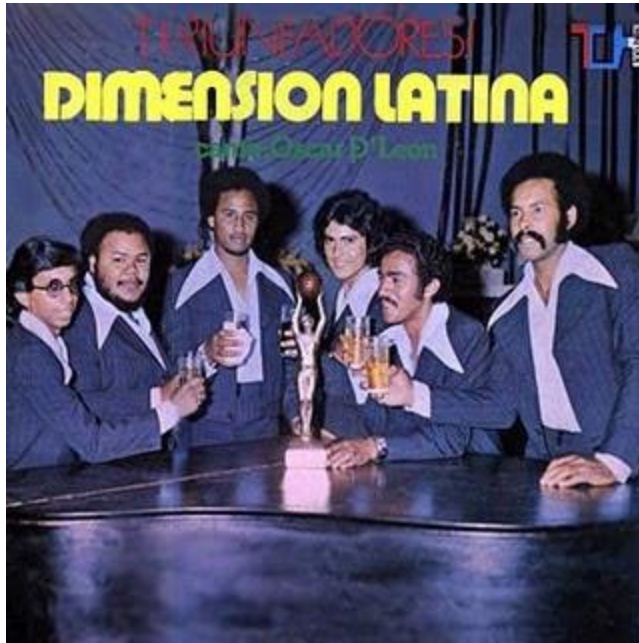
Mais c'est à partir du milieu des années 1970 que se produit le véritable « boom » de la musique populaire caribéenne qui va bientôt doter le Venezuela d'une forte expression salsa autochtone. Un phénomène lié à plusieurs facteurs :



- Une multiplication des grands concerts et émissions où se produisent les plus groupes étrangers les plus prestigieux : venue triomphale de la Fania en 1974 (photo ci-contre) ; passage à la télévision des grands orchestres salseros de New York qui viennent animer les shows TV du samedi ; soirées dansantes au terminal de pasajeros de la Guaira ; premières parties des corridas au Nuevo Circo de Caracas ; et surtout, grands concerts au Polyedro 42. En 1975, en particulier, se tient dans ce lieu un événement majeur, le *Festival international de la Salsa*, où se produisent des groupes

venant de Saint Domingue, Porto Rico, Curacao, Colombie, New-York et Venezuela, déchaînant l'enthousiasme d'un très nombreux public.

²³ Pour une histoire des orchestres de Salsa vénézuélien, consulter [Orelan], l'émission [La historia de la salsa en Venezuela - Música Latinoamericana](#), ainsi que le documentaire [La Salsa en Venezuela](#).



- Le rôle majeur du fameux orchestre [Dimension Latina](#). Celui-ci créé en 1972 par Cesar Monge, Antonio Rojas et Oscar D' León, va contribuer de manière décisive, à travers son immense succès sur la scène vénézuélienne, à transformer la Salsa un phénomène de masse. Associant dans son répertoire les « standards » des orchestres cubains des années 1950, et des thèmes originaux (comme le fameux [Lloraras](#) en 1975, interprété ici en solo par Oscar D' León), cette formation propose une musique simple mais terriblement dansante, avec une puissante ligne de trombones, et des jeux de scène plus travaillés que ceux des orchestres new yorkais de l'époque. Au départ contrebassiste du groupe, Oscar d' León

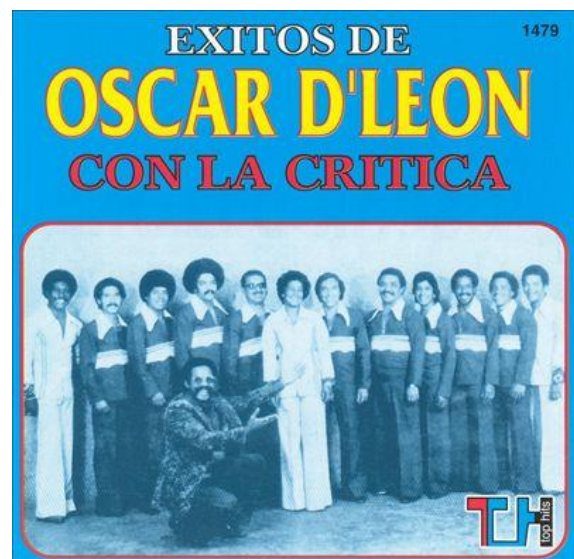
s'imposera rapidement de manière incontestée comme chanteur principal, tout en continuant à s'accompagner de son instrument.

Après le départ d'Oscar d' León en 1978, La Dimension Latina aura pendant quelques années pour chanteur principal le grand [Andy Montañez](#), venu de Puerto-Rico. L'orchestre peinera cependant à se remettre du départ de son chanteur vedette. L'un de ses principaux musiciens, arrangeur et premier trombone, Cesar "Albóndiga" Monge, partira d'ailleurs à Cali au cours de la décennie 1980 pour intégrer pendant plusieurs années le fameux *Grupo Niche*.

L'apogée des années 1980

Au cours des années 1980, la Salsa vénézuélienne connaît une première apogée aux manifestations multiformes.

1. **L'éclosion créative.** On assiste tout d'abord à la fin des années 1970 à une véritable floraison d'orchestres vénézuéliens de Salsa, pour la plupart basés à Caracas, parmi lesquels on peut citer, un peu en vrac : *La Magnífica*, *La Amistad*, [La Crítica](#) (ici avec le chanteur Oscar d' León), le *Sexteto Juventud* de Carlos Tabacco Quintana, *La Nueva Salsa Mayor*, *La Banda y su Salsa Joven*, le *Grupo Mango* ou encore *Madera*. Ceux-ci parcourent un très grand éventail d'expressions musicales, avec une musique dont les ambitions et la complexité nouvelles contrastent avec la relative simplicité des orchestres pionniers du début des années 1970 :





- Orchestres essentiellement destinés à la danse, où l'on retrouve plusieurs formations de la première génération (*Los Dementes, Federico y su combo, Los satellites, ou encore La Banda y su Salsa Joven*) ;

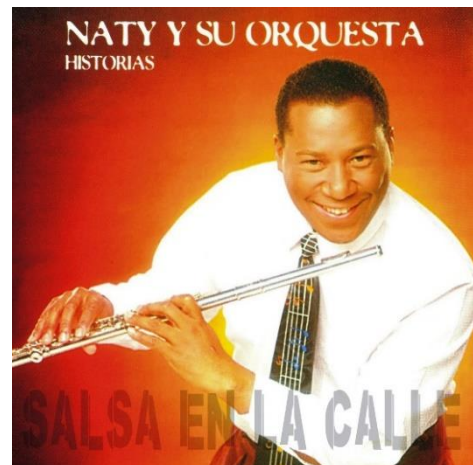
- Orchestres de Latin Jazz s'aventurant volontiers dans les voies de la recherche musicale. Ainsi en est-il du [Trabuco Venezolano](#), fondé en 1977 par Alberto Naranjo, qui rénove les sonorités de la musique caribéenne en

opérant une synthèse de ses différents styles et en la fusionnant avec le Latin Jazz. Cette formation joue souvent dans les universités, contribuant ainsi à l'élargissement du public salsero, au-delà des barrios populaires originels, vers des milieux plus intellectuels et cultivés. Citons encore le groupe *Melao*, dirigé par le chanteur Ilan Chester, et l'orchestre *Sietecuero*, qui constitua une véritable pépinière de jeunes talents. Les musiciens de cette mouvance se réunissaient également à l'époque à l'occasion de rencontres intitulées *Descargas de los barrios*, où ils pouvaient donner libre cours à leur goût de l'improvisation et de l'expérimentation. Des événements dont aucune trace enregistrée n'a malheureusement été conservée.

- *L'influence de la Pop et des sonorités électriques.* Le *Grupo Mango*, fondé à la fin des années 1970, interprète une musique de Salsa mâtinée de synthétiseurs et de sonorité Pop. On peut l'écouter ici dans un thème à la (trop ?) grande douceur intitulé [La Musica](#), interprété lors d'un concert en plein air devant un public de danseurs enthousiastes. Parmi ces groupes se rapprochant de cette mouvance, on peut également citer *Daikiri*, dont la musique opère une hybridation entre les saveurs tropicales et l'usage intensif des synthétiseurs, ou encore *Adrenalina Caribe*.

- *L'incorporation des traditions populaires sud-américaines.*

Le mouvement salsero vénézuélien a été caractérisé par une intense recherche d'hybridation avec les traditions locales. Natividad Martínez (Naty), originaire avec son orchestre du littoral Guaireño, introduisit dès les années 1960 des sonorités venues de styles locaux comme le Joropo, ou encore les influences afros, très vivantes dans la région de Barlovento. Né un peu tard, le *Grupo Guaco* incorpora la Gaïta et autres styles afro vénézuéliens pour créer une Salsa de sonorité typiquement vénézuélienne, le [Sonido Guaco](#). L'un des principaux membres de *Guaco*, Ricardo Hernandez, chanteur et compositeur de quelques-



uns de ses plus grands succès, quitta ensuite le groupe pour fonder sa propre formation, *Rococó*, qui chercha lui aussi à fusionner Salsa et traditions musicales locales. Quant au *Trabuco Venezolano* déjà évoqué, il associe volontiers Salsa, Latin Jazz et styles traditionnels comme le Merengue vénézuélien, comme le montre l'exemple du thème [El Gavilan](#). Dans un mouvement symétrique, des groupes de musique tropicale comme *Solo Pueblo* tendent à l'époque à « salsifier » leur sonorité.



- La référence cubaine et afro-caribéenne. Vers 1977, se crée au Venezuela l'orchestre [Sonero classico del caribe](#), dirigé par le célèbre percussionniste Pan con Queso, qui cherche à retrouver la sonorité de la musique cubaine traditionnelle : Son, Boléro, Guarija, etc. (écouter ici le thème [Sobre una Tumba una Rumba](#)). Une démarche qui est également celle de l'orchestre *Coco y su Sabor Matancero* (ici en concert avec [Celia Cruz](#)). De son côté, le *Grupo Madera* (photo ci-contre) interprète, sur une musique d'inspiration cubaine (avec une sonorité très santiaguera, mélange de Son, de Boléro et de

Trova), un répertoire aux paroles très engagées, proches par ses thématiques de la Salsa consciente et de la Nueva trova (voir vidéo [en lien](#)). Sa carrière fut cependant brisée par un tragique accident qui coûta en 1980 la vie à la plupart de ses fondateurs.

2. **La mode salsera.** La Salsa sort de son ghetto social pour conquérir les classes moyennes et aisées, étendant ainsi son influence à l'ensemble de la ville. Le mouvement avait en fait débuté plus tôt, dès la fin des années 1960, lorsque les intellectuels de gauche (membres dans leur majorité de catégories sociales plutôt favorisées) avaient commencé à s'intéresser à cette forme d'expression populaire, rebelle et revendicative. Un peu plus tard, au milieu des années 1970, la venue d'orchestres étrangers, donnant lieu à des concerts mémorables, contribua largement à susciter un intérêt pour la Salsa au-delà de son milieu populaire originel. De leur côté, les orchestres de danse « grand public », aux tout premiers rangs desquels on peut citer *La Dimension Latina*, jouèrent un rôle important pour populariser la Salsa auprès de la classe moyenne, contribuant par la même occasion à l'émergence d'un style de Salsa pan-latino-américain. Le documentaire d'Yves Billion, *Venezuela, visa pour les barrios*, filmé au début des années 1990 (photo ci-contre), montre la diversité des expressions salseras dans le Venezuela et le Caracas de l'époque : fêtes de rues dans les quartiers populaires, concerts publics, soirées dans des night-clubs cossus, loisirs sur les plages de l'île de Margarita (lieu de villégiature des habitants aisés de la ville), lobbys d'hôtels bars, discothèques, corridas , carnivals. A la fin des années 1980, c'est Caracas tout entier qui vibre au rythme de la Salsa, dans les quartiers riches comme dans les barrios déshérités – chacun d'ailleurs avec son style de danse particulier [Waxer, 2002b]. De nombreuses émissions de radio de la capitale (sur Radio Caracas par exemple) sont alors consacrées à la Salsa.





3. **Le rayonnement international.** Une activité commerciale prospère, appuyée, sur ce marché très large, se développe alors autour de la Salsa vénézuélienne. La puissante industrie du disque locale commence dès le début des années 1980 à faire jeu égal en matière de Salsa avec celle de New York, alors en perte vitesse {Rondon, 1979}. Oscar d'León (photo ci-contre) devient la figure de proue d'une Salsa sud-américaine à la forte projection internationale. Caracas devient également une étape incontournable dans les tournées des grands orchestres salseros, lançant ou relançant des modes : Le succès des *Lebron Brothers* dans la capitale vénézuélienne, par exemple, joua un rôle décisif pour relancer la

carrière de cette formation, qui à la fin des années 1970 connaissait à New York un gros moment de passage à vide.

De la crise des années 1990 à la renaissance

A partir de la fin des années 80, la Salsa classica commence à entrer dans une phase de crise et de mutations sous l'influence de plusieurs facteurs :

- Le déferlement de la mode du Merengue dominicain puis du Reggaeton concurrence durement la Salsa brava auprès de la jeune génération. Le public de la Salsa vieillit, son marché se contracte, elle est moins programmée à la radio....

- Le recul de la Salsa classica est certes contrebalancé par la nouvelle mode de la salsa erótico-romantique, incarnée alors par des orchestres comme [La Orquesta de Silva y Guerra](#), ou la *Dimensión Latina* rénovée, et un peu plus tard par des orchestres ciblant un public jeune, comme [Los Adolescentes](#) (photo ci-contre), *Pasión Juvenil*, *Salserín*, *Los Hermanos Primera* ou encore l'orchestre du tromboniste William Puchi. Mais ces langoureuses balades de variétés, interprétées sur des rythmes de Salsa, manquent parfois quelque peu d'inventivité musicale et d'ambition artistique.





mettant en avant des orchestres plus commerciaux (photo ci-contre : l'orchestre *Pasion Juvenil*).

- Les rues de Caracas deviennent de plus en plus dangereuses et les orchestres se replient sur les night-clubs sophistiqués des quartiers aisés.

- C'est aussi l'époque où de nombreux musiciens vénézuéliens s'exilent à l'étranger, où ils vont contribuer à diffuser les sonorités de leur pays : Orlando Poleo (à Paris, photo ci-contre), Javier Plaza, les frères Simmons et le pianiste Otmaro Ruíz (aux Etats-unis), Gerardo Rosales, Felipe Rengifo « Mandingo », etc.



La musique de salsa reste cependant créative et vivante :



« Canelita » Medina°, Maria Rivas...

- L'industrie du disque vénézuélienne traverse une période de passage à vide, en partie imputable au climat général de crise économique qui affecte le pays durant les années 1990. Les labels indépendants sont rachetés par les propriétaires de grandes radios, comme *Radio Caracas* ou *Venevisión*, qui rationalisent leur catalogue en marginalisant les musiciens les plus innovants de Latin Jazz et de Salsa Brava et en

- De nouveaux orchestres de qualité associant Salsa et Latin Jazz apparaissent, comme le septet *Caracas son 7* et, à fin de la décennie, le [Saxomanía Salsa-Jazz Band](#), (photo ci-contre) qui ajoute une touche jazzy à de vieux thèmes salseros des années 1970.

- Une nouvelle génération de chanteurs (et chanteuses) contribue à la diffusion de la musique latine et de salsa :, Soledad Bravo, Trina Medina (fille d'une autre grande chanteuse de musique tropicale,

La Salsa à Caracas aujourd'hui



La scène Salsera de Caracas reste aujourd'hui assez active, même si elle est affectée par le climat de crise sécuritaire, politique et économique que connaît actuellement le Venezuela. De nombreux lieux historiques comme *la Belle époque*, *La Mosca* et plus récemment *El Sarao* ont fermé. L'hyperinflation pèse sur le coût des sorties nocturnes. En conséquence, les caraqueños ont tendance à rester chez eux le soir au lieu de sortir faire la fête, et le nombre de bars de Salsa semble proportionnellement plus limité que dans d'autres grandes villes latines, comme par exemple en Colombie voisine. Cela réduit les possibilités offertes aux orchestres de se faire connaître du public. Aussi, même si l'offre musicale

salsera reste variée et vigoureuse, beaucoup de musiciens vénézuéliens font le choix d'émigrer vers un pays étranger, aux Etats-Unis (Miami notamment) ou en Europe (Madrid, Paris...).

La musique de Salsa vénézuélienne aujourd'hui

Même si la scène musicale salsera de Caracas n'a pas tout à fait retrouvé l'extraordinaire vitalité des années 1970, elle reste l'une des plus actives artistiquement d'Amérique latine. Le documentaire [Legado de la salsa venezolana](#) réalisé en 2012 par Mauricio Silva avec la participation d'une petite centaine de musiciens vénézuéliens de Salsa aujourd'hui actifs dans leur pays et à l'étranger, en constitue une impressionnante illustration, tout en fournissant de précieuses informations sur l'histoire de la musique de Salsa au Venezuela. Du chanteur Orlando Watussi au Conguero Orlando Poleo – toujours basé à Paris -, en passant par Mauricio Silva, fondateur de la *Critica*, il fournit un tour d'horizon fort instructif du milieu artistique salsero vénézuélien contemporain.

Tout d'abord, beaucoup des orchestres « historiques » précédemment évoqués sont toujours actifs aujourd'hui. Mentionnons, entre beaucoup d'autres, *la Dimension Latina*, [Guaco \(photo ci-contre\)](#), *Los Satelites* (qui vient de fêter son demi-siècle d'existence), *Los Blanco*, *Gran Caribe*, *Los Adolescentes*... Et, parmi les artistes, le tromboniste vétéran [Cesar Albondiga Monge](#), ou encore le chanteur de variétés tropicales [Rodrigo Mendoza](#) associant dans son répertoire Salsa, Porro et Cumbia... Sans oublier bien sur le plus connu de tous, Oscar D'León.





Parmi les groupes de qualité plus récemment constitués (c'est-à-dire pour la majorité d'entre eux au cours des quinze dernières années), on peut citer :

- *Bailatino*, dirigé par José "Cheo" Navarro avec son excellente [Salsa Classica](#) ;

- *Alfredo Naranjo y El Guajeo* (photo ci-contre) dont on peut ici écouter l'agréable et tranquille [Payaso](#) agrémenté de vibraphone ;

- L'orchestre German Rosales avec son chanteur Watussi, dont on peut écouter ici le thème [De Venezuela para el Mundo](#) ;

- Le nouveau projet *Grupo Madeira*, qui, dans la lignée de son prédécesseur décimé par un accident, continue à promouvoir la tradition musicale afro-caribéenne²⁴ ;



- *La septima bohemia* (photo ci-contre), dont on peut savourer [ici](#) le mélodieux style Sonero ;

- *L'Orquesta Caracas Big Band Internacional* avec sa Salsa matinée de rythmes vénézuéliens ([Tu & Si tu eres mi hombre](#)) ;

- *L'orchestre Yare* aux sonorités de Salsa brava ([El avion de la Salsa, 2012](#)) ;



- Sans oublier *l'Orchestra Sinsaye*, plutôt engagé dans la Salsa romantica ([Si te Dijeron](#)), ou encore [Ernesto "Punky" Burguillos](#) et son orchestre.

Ce beau florilège explique le rayonnement dont continue à jouir aujourd'hui la musique de Salsa vénézuélienne à l'étranger. Un fait dont témoigne la vidéo documentaire [Maestros de la Salsa de Venezuela](#), consacré à la visite de musiciens vénézuélien en France, au festival Toros y Salsa en

2012 (photo ci-contre)

²⁴ On peut voir sur Youtube un [reportage](#) datant de 2012 consacré à ce groupe « revival », basé dans le quartier populaire de San Agustin (à partir de la minute 17).

Lieux et styles de danse à Caracas²⁵



Le recensement des lieux de Salsa caraqueños que j'ai réalisé fait apparaître les résultats suivants (voir figure 11 et annexe 4) :

Tout d'abord, le nombre de lieux recensés (moins de 20) est inférieur à celui observé pour les autres villes, de taille pourtant équivalente voire plus petite, étudiées dans ce chapitre, comme Lima (25), Cali (30), Medellin (35) et surtout Bogota (70). Même si ce travail comporte une large marge

d'erreur lié à la difficulté à repérer les endroits où se déroule une activité salsa régulière, ses conclusions confirment les analyses plus qualitatives auxquelles j'ai pu avoir accès, et qui toutes indiquent une certaine raréfaction des lieux salseros de Caracas du fait des conséquences cumulées de la crise économique et du climat d'insécurité qui règne sur l'agglomération. Carmen Victoria Mendez note par exemple avec tristesse dans un article datant de 2013 la faiblesse du nombre de salles où il est actuellement possible d'écouter de la musique vivante dans la capitale vénézuélienne (photo ci-contre : le club *El Mani es asi*).

Les lieux salseros nocturnes sont concentrés pour l'essentiel dans le « nouveau centre », autour du quartier aisé de Chacao / La Castellana avec ses extensions vers Las Mercedes. Dans ces zones aisées, plus sûres que le reste de la ville, les loisirs nocturnes sont assez développés. Ils sont parfois regroupés dans de très grands centres commerciaux (*Macaracuay Plaza, San Ignacio* du côté du barrio San Marino, avec 20 lieux d'activité nocturnes différents).



Il existe également des centres culturels ouverts très tard dans la nuit, comme le *Trasnocho Cultural* ou *Patana Cultural* (photo ci-contre : soirée au *Patatus Latino*).

²⁵ Pour en savoir plus : consulter la page Facebook [Swing Latino](#) dédiée à l'information sur la Salsa dans la région caribéenne, ainsi que la page Facebook [La República de la Salsa](#), qui regorge d'informations intéressantes sur la salsa vénézuélienne. Le [blog](#) de l'association *Asocosalsa* dédiée à la salsa vénézuélienne, fondée en 1974, est également très riche en textes et vidéos. Pour quelques articles consacrés à la vie nocturne de Caracas, consulter [al Ritmo de la Noche](#) ou [5 lugares para bailar Salsa](#).



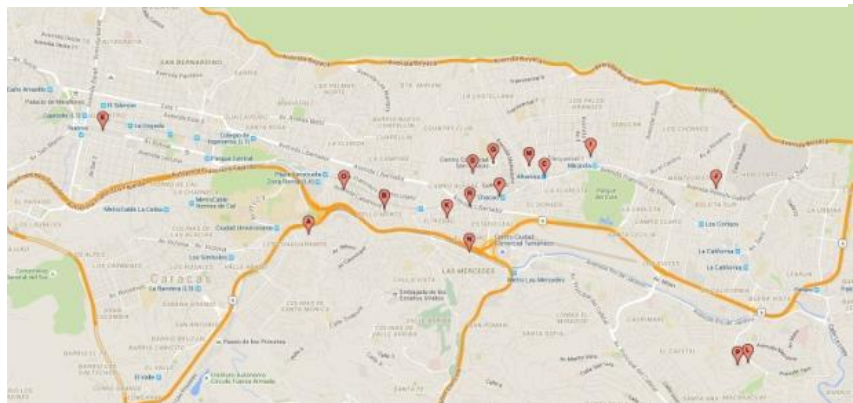
Parmi les principales salles, on peut citer : *Bashshar* (assez agréable et bien décoré, Centro Comercial *Los Chaguaramos*, quartier de Los Chaguaramos) ; la discotèque *La Triana Tropical* (quartier de Belle Monte) ; *El Maní es Así* (le Temple de la Salsa à Caracas, quartier de La Floresta), *El Sarao* (un lieu autrefois mythique, qui vient de fermer au grand regret des Salseros de la ville, dans le quartier de

Chacao) ; *El Solar del Vino* (quartier El Centro) ; *Herrman's* (restaurant avec une petite piste de danse, quartier de Chacao) ; *El Callejón de la Puñalada* (quartier de Bello Monte) ; *Tasca discoteca La Asunción* (lieu sur deux étages dont le rez de chaussée est consacré à la Salsa, avec une piste assez petite mais une bonne ambiance de danse, quartier de Bello Monte), *Juan Sebastián Bar* (musique vivante de Salsa et de Jazz, avec une piste de danse, quartier de El Rosal, photo ci-dessus) ; *Patatús Latino* (musique « live » caribéenne et tropicale, quartier de Macaracuay) *Bar Lounge* (quartier de Macaracuay), *Chapis Club* (quartier de Chacao), *La Quinta Bar* (quartier de Las Mercedes), ; *le Club Sofa* (quartier de San Marino) où de donnent de [grands concerts...](#)

Il existe bien sur des lieux de loisirs dans des quartiers très populaires, mais ils sont moins bien répertoriés et surtout peu accessibles pour des raisons de sécurité. Par exemple, des motards viennent souvent faire la fête, boire et danser le Reggaeton dans des lieux comme *la Redoma* à Petare, mais il est déconseillé de s'y risquer, compte tenu du climat d'extrême violence qui règne dans le quartier.

Figure 11 : Géolocalisation de quelques lieux de Salsa à Caracas

Au Venezuela comme ailleurs, on danse aussi, malgré la mauvaise situation sécuritaire, dans les parcs, les places publiques, les gymnases, et à l'occasion de grands concerts. Vous pouvez par exemple voir ici les images d'une [grande rueda de Casino](#) filmée en 2009 dans le Parque del Este, à côté du Planetarium Humboldt.



On trouve enfin au Venezuela d'excellents danseurs de Salsa et des compagnies professionnelles de qualité. La *Caracas Dance Company* réalise par exemple des chorégraphies originales (malheureusement [ici](#) assez mal filmées). La *Fundacion Caribe y Punto* nous propose, dans un [clip](#) assez bien monté, un best-off de ses séduisantes chorégraphies de Rueda, Salsa, Cha Cha Cha, etc., filmées dans différents lieux (grandes scènes de festival, hall d'hôtel, gymnase...). Le groupe professionnel *Son como Son* nous offre une excellente [chorégraphie de Salsa Casino](#) sur une grande scène de théâtre.

Lima : aux confins sud des Caraïbes



Située dans une région présentant, malgré l'éloignement géographique, certains traits communs ethnoculturels avec les Caraïbes, la ville de Lima a vu développer dès les années 1960 un important mouvement salsero. Parti du port de Callao, celui-ci s'est ensuite rapidement diffusé dans les quartiers populaires comme Victoria, puis dans les zones de loisirs plus aisées du bord de mer, comme Miraflores et Barranco.

Avec plusieurs dizaines de lieux de danse recensés et de nombreux orchestres en activité, dont certains jouissent, comme *Mayimbe* ou *Los Conquistadores de la Salsa*, d'un réel rayonnement international, Lima apparaît aujourd'hui, aux côtés des grandes villes colombiennes et de Caracas, comme l'une des capitales de la Salsa sud-Américaine.

Histoire de la Salsa à Lima

Des conditions favorables à l'enracinement de la Salsa

La ville cumule de nombreuses caractéristiques favorables à l'accueil et à l'enracinement de la Salsa, tels qu'ils ont été analysés par Alejandro Ulloa dans le cas de Cali [Ulloa, 1989] : présence d'une communauté afro-américaine naturellement tournée vers les rythmes Caraïbes, notamment dans la ville portuaire de Callao, absorbée au cours des années 1960 et 1970 dans l'aire métropolitaine en expansion de Lima ; forte croissance urbaine depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle, alimentée par une immigration massive de populations pauvres, à la recherche d'un nouveau mode d'expression

musicale reflétant les frustrations, le stress et l'activité de la grande métropole ; présence de moyens de communication de masse (radio, disque, télévision...) favorisant la diffusion des nouveaux styles musicaux ; et *last but not least*, essor d'une classe moyenne éduquée et hédoniste à la recherche d'activités de loisirs gratifiantes (photo ci-contre : une discothèque aujourd'hui à Lima).





Comme sa voisine colombienne, la côte pacifique du Pérou, longue de près de 2000 kms, possède certaines similitudes ethno-musicales avec les Caraïbes. Cette région, où existaient autrefois de nombreuses plantations esclavagistes, accueille en effet une assez nombreuse population d'ascendance africaine (ville de Chincha, voir également encadré 1)²⁶.

Le métissage qui s'y est produit entre rythmes africains et musiques d'origine européenne (sans oublier, bien sûr, le fond indo-américain autochtone) a été à l'origine de formes de culture populaire qui rappellent fortement celles de Cuba et du Nord-Est du Brésil (photo ci-dessus)²⁷.

Quant à la ville de Lima, elle a été fondée au XVIème siècle, sur la côte Pacifique du pays par les conquistadores espagnols dans une vallée côtière désertique surplombée par la Cordillère des Andes, au climat chaud et brumeux.

Elle a connu au cours du dernier demi-siècle une spectaculaire expansion, reflétant à la fois l'essor de la population péruvienne (qui a été multipliée par 3 entre 1960 et 2009, passant de 10,4 millions à 29,1 millions d'habitants) et un mouvement massif d'exode rural vers les villes.

Elle compte aujourd'hui 9 millions d'habitants, concentrant la plus grande part des activités industrielles, tertiaires et culturelle du Pérou [Wikipedia, [Lima](#)].

Figure 10 : L'agglomération de Lima



²⁶ La population du Pérou, forte de 30 millions d'habitants, est essentiellement composée d'amérindiens (45 %), de métis (47 %) et d'individus d'ascendance européenne (15 %). Les afro-descendants représenteraient 2 % à 3 % de la population [Wikipedia, [Afro-peruvians](#)].

²⁷ Voir à ce sujet les documentaires [Al Son de mi Familia](#) et [Musica Afro-péruana : tras la larqa noche](#) où la chanteuse Susanna Baca nous entraîne à la découverte de cette culture afro-péruvienne.

Tableau 2 : Répartition des ménages par niveau socio-économique selon les quartiers de Lima

LIMA METROPOLITANA: HOGARES POR ZONAS GEOGRÁFICAS SEGÚN NIVEL SOCIOECONÓMICO - 2013 -							
ZONAS	HOGARES		ESTRUCTURA SOCIOECONÓMICA APEIM (% HORIZONTAL)				
	Miles	% sobre Lima Metrop.	A: ALTO	B: MEDIO	C: BAJO SUPERIOR	D: BAJO INFERIOR	E: MARGINAL
Puente Piedra, Comas, Carabayllo.	270.7	10.9	0.5	11.8	39.2	40.4	8.1
Independencia, Los Olivos, San Martín de Porras.	310.2	12.5	1.3	22.0	45.6	25.8	5.3
San Juan de Lurigancho.	261.3	10.5	0.8	10.7	37.8	40.9	9.8
Cercado, Rimac, Breña, La Victoria.	205.2	8.3	2.0	12.2	49.4	29.3	7.1
Ate, Chaclacayo, Lurigancho, Santa Anita, San Luis, El Agustino.	338.9	13.7	2.1	14.2	35.1	35.7	12.9
Jesús María, Lince, Pueblo Libre, Magdalena, San Miguel.	118.9	4.8	16.9	35.9	32.4	13.8	1.0
Miraflores, San Isidro, San Borja, Surco, La Molina.	223.1	9.0	31.1	41.1	19.3	5.2	3.3
Surquillo, Barranco, Chorrillos, San Juan de Miraflores.	223.2	9.0	4.6	17.9	33.0	34.8	9.7
Villa El Salvador, Villa María del Triunfo, Lurín, Pachacamac.	256.3	10.3	0.7	6.9	29.7	43.6	19.1
Callao, Bellavista, La Perla, La Punta, Carmen de la Legua, Ventanilla	238.6	9.6	1.0	13.5	41.4	30.8	13.3
Resto de Lima	34.4	1.4	5.8	5.8	52.2	23.1	13.1
TOTAL LIMA METROPOLITANA	2,480.8	100.0	5.1	17.5	37.1	30.9	9.4

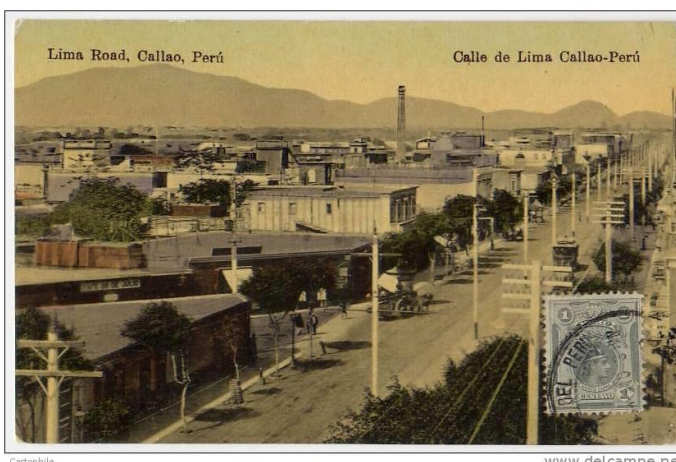
Source : statistiques publiques

La partie la plus aisée de la ville s'étire sur les quartiers situés en bord de mer, depuis Magdalena jusqu'au quartier « branché » de Barranco, en passant par Miraflores, centre touristique et de loisirs nocturnes, et San Isidro, quartier financier et d'affaires, auxquels il faut ajouter une partie du petit centre historique. On trouve également vers l'est des quartiers résidentiels souvent pavillonnaires de classes moyennes, tels que Santiago de Surco ou San Borja. Les populations de niveau de vie modeste ou pauvres se retrouvent dans toute la partie nord (de Santa Rosa à Santa Maria), ainsi que plusieurs quartiers du centre-ville (La Victoria, Breña), autour du port de Callao et dans les périphéries est et sud (figure 12 et tableau 2).

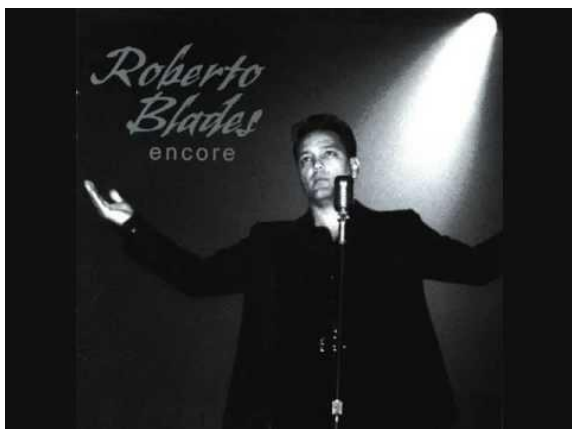
Le développement de la Salsa au cours des années 1970 et 1980

C'est par le port de Callao (photo ci-contre), où la présence noire et métisse est historiquement forte que les rythmes cubains ont d'abord pénétré au Pérou et plus particulièrement dans la région de Lima.

Dès le début des années 1960, on peut y entendre de la Salsa dans le fameux bar *El Sabroso*²⁸.



²⁸ Consulter à ce sujet l'ouvrage de référence *Historia de la Salsa en el Peru* de Eloy Jauregui.



La mode de la Salsa prend rapidement de l'ampleur à partir du milieu des années 1970, alimentée par l'immense succès de certaines chansons, comme *Lagrimas* de Roberto Blades au début de la décennie suivante. Des lieux cultes se créent dans les quartiers populaires de Callao et la Victoria, comme le bar *Los mundialistas*, *El Llauca*, *La Rica Vicky* ou encore *la Cantina Bahamonde*.

De nombreux programmes de radio contribuent à la diffusion de cette musique comme les émissions de *Radiomar* à partir des années 1970, ou de la *Radio Studio 92* dans les années 1990. Des programmes comme *Maestra vida* animé par Luis Delgado Aparicio « Sarava » dans les années 1980, ou *Salsa picante* dans les années 1990, connaissent un immense succès populaire.

Une production musicale autochtone apparaît progressivement, avec des artistes comme *Lucho Macedo & la Sonora* (en fait actif dès le milieu des années 1955, photo ci-contre), Alfredo Estilineras, Alfredo Linares, Alex Acuña, les orchestres *la Maquina* ou *Orquesta Camaguey*²⁹.



Comme dans d'autres villes d'Amérique latine, la Salsa péruvienne traverse dans les années 1990 une période de repli : beaucoup de lieux de danse ferment ou de se tournent vers d'autres rythmes, de nombreuses émissions de Salsa disparaissent, à l'exception notable des émissions de Roman Palacio sur *Radio Nacional*. Au cours des dix dernières années, une renaissance se produit cependant, les radios Web apportant désormais une contribution importante à la diffusion des rythmes caribéens. .



Si la Salsa péruvienne n'a pas manqué d'être influencée par New York et par la Colombie toute proche, on remarquera cependant la place peut être prédominante dont jouit aujourd'hui le style cubain, aussi bien du point de vue de la musique que de la danse. Ceci fait aujourd'hui de Lima, lieu de destination d'une diaspora artistique cubaine significative, l'une des capitales mondiales de la Timba après la Havane (photo ci-contre : l'orchestre cubano-péruvien *Los Conquistadores de la Salsa*, basé à Lima).

²⁹ Voir à ce sujet les vidéos [Tiempo después : La salsa en el Perú](#), les vidéos de salsa du site [Salsa Peruana](#) et une [vidéo](#) comportant des entretiens avec des personnalités marquantes de la salsa péruvienne, comme Omar Córdova (créateur de la fête populaire *Descarga en el Barrio*), Enrique Vigil (créateur de la radio web [Mambo-inn](#)) et l'écrivain Eloy Jáuregui (auteur d'un ouvrage de référence sur l'histoire de la Salsa au Pérou).

La Salsa aujourd'hui à Lima

La scène Salsera de Lima est aujourd'hui très active, tant sur le plan de la création musicale que de la vie nocturne.

Une riche expression musicale autochtone très influencée par Cuba



Il existe aujourd'hui à Lima un nombre significatif d'orchestres de Salsa, souvent très influencés par la musique cubaine, parmi lesquels on peut citer : *Sabor y Control*, *Antonio Cartagena*, et surtout le célèbre *Barbaro Fines y su Mayimbe* (photo ci-contre).

Mayimbe, orchestre de Timba basé à Lima, est l'une des formations de Salsa péruvienne les plus connues à

l'international. On peut l'écouter [ici](#) en concert dans une discothèque de Lima, *Son de Cuba*, sur une scène suspendue au dessus d'un public attentif. Elle est née de la rencontre d'un artiste cubain installé à Lima, *Barbarita Fines*, et de jeunes musiciens péruviens qui ont su s'approprier la Timba cubaine. Écoutons *Barbarito* nous parler de la formation de son orchestre : « *Presque tous les membres de Mayimbe sont péruviens. Tu imagines la difficulté pour parvenir à ce que ces artistes, qui ne sentent pas la musique comme les cubains, aient la même sonorité qu'eux. Il a fallu les former. J'ai passé six mois à les faire répéter, sans jouer une seule fois, pour qu'ils comprennent le concept, le chemin que je voulais prendre, qu'ils acquièrent une sonorité cubaine. Quand j'ai vu qu'ils en étaient capables, que Mayimbe, était prêt je les ai sortis de par le monde. Mais cela m'a demandé beaucoup de travail.* » [Hatem, 2012].

Sabor y control est un autre orchestre célèbre de Salsa péruvienne, Il s'inscrit dans la tradition d'une Salsa brava revendiquant sa marginalité populaire. Comme le dit Bruno Macher, directeur de *Sabor y Control* : « *la Salsa représente ceux qui sont dans la rue* ». On peut l'écouter [ici](#) en train de jouer dans les rues des quartiers populaires de Breña, Barrios Altos et San Martín de Porras dans le cadre du festival *Salsa en el barrio* : une atmosphère conviviale de fête populaire, avec des gens tranquilles de tous âges qui se réunissent dans des petites rues et des arrière-cours, pour écouter la musique et passer ensemble un moment convivial, en esquissant parfois un pas de danse..





[en La Habana](#)), avec une sonorité plus pêchue, inclinant quelque peu vers le Reggaeton, comme dans [La envidia](#).

- Des orchestres plus proches de la Salsa dura new-yorkaise des années 1970, comme l'excellent Metiendo Mano ([La Malanga](#), [Juna Peña](#)), avec sa belle ligne de trombones et ses percussions entraînantes, à la fois agréable à écouter et très dansante (photo ci-contre).



([Alejate de Mi](#), avec l'orchestre *Sonido Latino* et ses impros Jazz).

Parmi les nombreux autres orchestres qui se produisent régulièrement en « live » dans les clubs de la ville, citons ³⁰:

- Des groupes au répertoire plutôt orienté vers la Salsa romantica, comme *La Novel*, qui, dans ses thèmes [Que Voy Hacer sin Ti](#) ou [Debes Comprenderme](#) adopte un style proche de la balade de variétés, ou encore *Mangú* avec ses thèmes de Salsa erotica ([Cuando se Quiere Bonito](#), [Quitemonos la Ropa](#)).

- De nombreuses formations influencées par la Timba cubaine, comme *Los Trabucos de la Salsa* ([Deja la mala Noche](#)), *A Conquistar* (Timba Douce comme [Bailar Para Olvidar](#) ; [Cuento y Mentira...](#)), *La Formula* (qui a accompagné le chanteur cubain Manolito Simmonet lors de ses passages à Lima) ; enfin, le très dansant *Los conquistadores de la Salsa*, qui alternent une Timba à la fois tranquille, énergique et pleine d'humour ([Enamorao](#)



- Des groupes interprétant, entre quelques salsas classiques, une musique cubaine plus typique des années 1950, comme *La Charanga del Puerto* (photo ci-contre) dirigée par le flûtiste César Vivante ([Isla del encanto](#), [Pot-Pourri](#)) ; ou encore le sonero Pacho Hurtado, avec ses Boléros ([Emborrachame de amor](#), [Ausencia](#)) et ses thèmes de Salsa rendant souvent hommage à Hector Lavoe

³⁰ Pour visionner une série de vidéos d'orchestres péruviens contemporains, cliquez sur : [Salsa Peruana](#)

Salsa bourgeoise et salsa populaire



Aux côtés des autres danses latines, la Salsa constitue aujourd'hui une composante importante de l'identité culturelle de Lima, répondant au goût prononcé de ses habitants pour la fête et pour la danse. Aussi trouve-t-on des lieux de pratique et d'enseignement dans tous les quartiers de la ville (photo ci-dessus : concert en plein air de l'orchestre Zaperoko à Callao).

Ma méthode de recensement conduit vraisemblablement à sous-estimer la part des pratiques informelles et éphémères, donc mal répertoriés, plus caractéristiques des barrios populaires³¹ (figure 13 et annexe 5). J'ai cependant pu identifier quelques lieux de Salsa dans ces quartiers, qu'il s'agisse de son berceau traditionnel de Callao ou des barrios de Breña, la Victoria, Limac ou San Martin de Porras.



Citons par exemple le Bar *El Pérsico* de Callao ; l'école de Salsa *Clave 2* à Breña ; le club *Markanos Latin Salsa* à San Martín de Porras ; le restaurant dansant *Don Ricardo* à Rímac ; le *Voodoo Tropical Salsa* de Breña. Tous ces lieux, à l'ambiance souvent populaire et chaleureuse, accueillent régulièrement des orchestres et donnent donc une large place à la musique « live »..

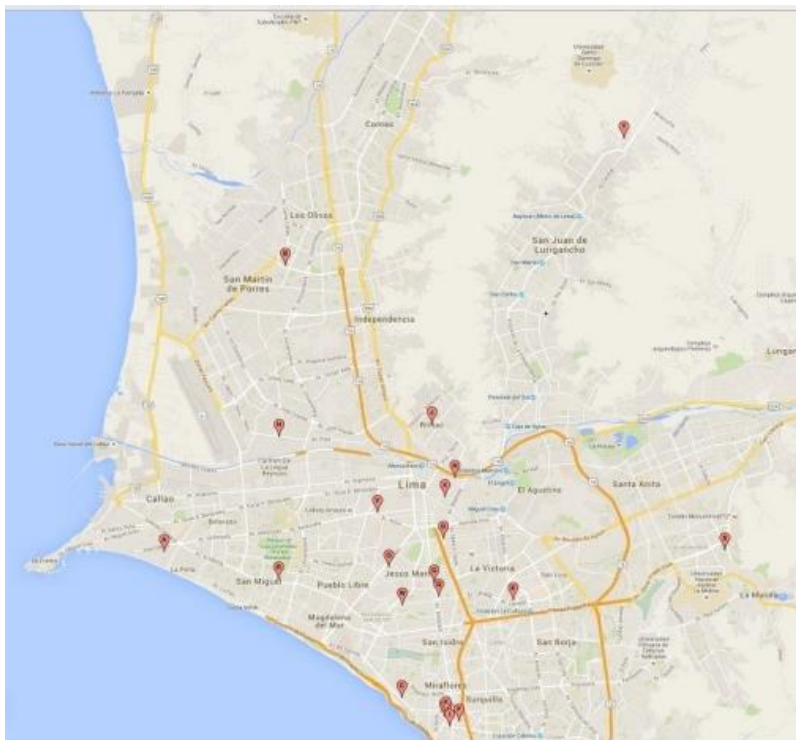
L'orchestre *Sabor y Control*, fidèle à la tradition d'une Salsa populaire et spontanée, anime fréquemment, comme on l'a vu plus haut, des [concerts festifs de rue](#) dans les quartiers populaires de La Victoria et El Callao (photo ci-dessus), Breña ou San Martin de Porras, en particulier dans le cadre de son festival « [Salsa en el barrio](#) » [Cardeñas, 2010].



Enfin, une grande fête à l'ambiance très « branchée », appelée *Descarga en el Barrio*, est régulièrement organisée par Omar Cordova dans une immense salle du quartier de Breña (voir photo ci-contre et [vidéo](#)). Mais nous sommes peut-être déjà davantage ici dans l'atmosphère de la « bourgeoisie bohème » que dans celle de la fête populaire...

³¹ Pour en savoir plus ,consulter : [Salsa in Lima](#) et www.salsapower.com

Figure 13 : Les lieux de Salsa à Lima



La majorité des lieux de Salsa que j'ai pu recenser restent cependant localisés dans les quartiers aisés de la Lima (figure 13 ci-contre) :

- Grosse concentration sur les quartiers aisés de Miraflores San Isodoro, Lince, et sur le front de mer jusqu'à San Miguel : A Miraflores, *Pub Cubano*, *La Vida Misma* et *Cohiba Club* (tous trois à l'atmosphère très cubaine), club [Son de Cuba](#) (avec son orchestre suspendu au dessus de la piste de danse), école *Salseros por Excelencia*, club *Jazz Zone* (Jazz et Latin jazz) ; à Lince, *Nuevo Kimbara* (un des

plus importants lieux de danse de Lima), école *Saoco Dance* ; A San Luis, *Tumbao Latin Disco Habana* (à l'ambiance également cubaine) ; A San Miguel, *Perú Tropical Dance*....

- Présence dans le quartier « branché » de Barranco, avec notamment le club *Sargento Pimienta* (photo ci-contre), avec sa grande salle au plafond bombé, où sont organisées les [Noches de Descarga](#).



- On trouve aussi quelques lieux de Salsa dans des faubourgs de l'est et du sud (école *Max Art Salsa Elegante Perú* à La Molina, *Salsa School* de Chacarilla et Chorrillos) ainsi qu'au centre de Lima (restaurant *Gran Chimú*, fréquenté par une classe moyenne assez âgée où l'on danse la Salsa, le Bolero, le Tango etc. tous les samedis après midi).



A noter enfin l'existence de nombreuses activités festives de rue, comme par exemple ce [cours de salsa géant](#) animé par Antonio Diaz dans un parc de Lima (photo ci-contre..

... ou encore ces Ruedas de Casino au Parque Bomberos du quartier de Lince ([V1](#) et [V2](#)), sur une place arborée, entourée de petits bâtiments modernes.

Quant aux festivals, ils sont également nombreux. Citons par exemple le festival *Salsa y Timba* ou encore la *Conférence de Salsa du Pérou*, organisée dans de grands hôtels de la ville comme le Shératon, et dont les deux vidéos suivantes donne quelques images de l'édition 2013 : la [première](#) est une démonstration, la [seconde](#) une scène de danse sociale.

On peut par ailleurs écouter de la Salsa sur des radios spécialisées comme : *La Calle*, *Panamericana Lamar* et *Radio Miraflores*, où Richard Morris anime depuis plus de 15 ans le légendaire programme *Salsa y Timba* (photo ci-contre).



Mais, selon [Angelina medina](#), animatrice de la radio *Web Salsa y Punto*, ce sont surtout aujourd'hui les radios web qui jouent un rôle de diffusion de la Salsa, alors que celle-ci serait quelque peu marginalisée dans les programmes des radios généralistes.

Un regard sur les non-capitales de la Salsa

Pourquoi ça ne marche pas ?

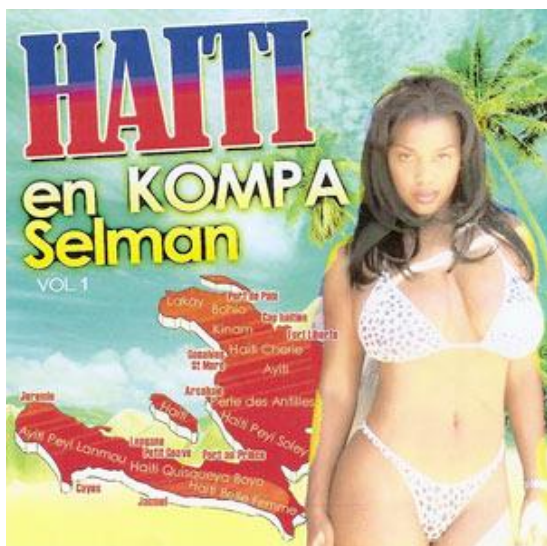


Il est facile d'affirmer après coup que tel ou tel événement historique était inévitable, compte tenu de l'existence de causes structurelles présentées comme déterminantes. Par exemple d'expliquer que Cali était *nécessairement* destinée à devenir une grande capitale de la Salsa du fait de ses antécédents culturels ou de sa structure ethnique. Mais, en cherchant un peu, un peut toujours trouver des contre-exemples à ces explications parfois simplistes. Pourquoi, par exemple, la Salsa ne s'est-elle pas développée dans une ville comme Salvador de Bahia, aux caractéristiques pourtant encore plus proches des Caraïbes que celle de Cali (photo ci-contre : carnaval au Brésil) ? Sans doute parce que d'autres facteurs, négatifs ceux-là, et propres au Brésil, ont freiné ce mouvement. En inversant l'approche que j'ai suivie jusqu'ici dans ce chapitre, je voudrais donc m'interroger maintenant, non pas sur les causes du développement de la Salsa dans dans les villes où celui-ci s'est produit avec force, mais, au contraire, sur les raisons qui ont pu freiner son essor dans certaines villes qui semblaient a priori posséder des caractéristiques favorables à son accueil. Il me semble à cet égard possible d'identifier l'existence de quatre types de freins :

- Le premier a trait à l'absence historique de la culture caribéenne dans certaines régions d'Amérique latine. Les grandes capitales du cône Sud, en particulier (Buenos-Aires, Santiago du Chili) ont par exemple construit leur culture savante et même populaire, au cours du XXème, à partir d'influences essentiellement européennes. Un phénomène dont le Tango constitue le meilleur exemple [Hatem, 2015c]. La sensibilité esthétique et la relation au corps dansant qui en ont résulté n'ont donc pas créé dans ces pays des conditions particulièrement favorables à l'accueil des rythmes caribéens. De même, la faible présence d'éléments afro-descendants dans des villes andines comme la Paz, ou centre-américaines comme Mexico, peuplée en majorité de Blancs, d'Indiens et de Métis, n'en fait pas une terre d'accueil spontanée pour la Salsa (photo ci-contre : milonga à Buenos Aires).



- Le second est simplement lié à la taille des agglomérations : quelque soient les affinités de leur populations avec la Salsa et les musiques caribéennes, on peut sans trop de risque d'erreur affirmer que des villes de moins d'un million d'habitants n'offrent pas la masse critique nécessaire à la cristallisation d'un univers salsero autonome, avec son milieu artistique, ses maisons de disque, sa vie nocturne trépidante, sa scène musicale drainant les meilleurs orchestres étrangers – et ce surtout si le niveau de vie moyen, et donc le pouvoir d'achat de la population, y est limité. *Exit* donc de notre liste des capitales salseras les ports vénézuéliens et colombiens de Barranquilla, Carthagène, Buenaventura, Maracaïbo, ainsi que la ville de Panama City, pourtant très en phase culturellement avec les Caraïbes (photo ci-contre : club de Salsa à Carthagène des Indes).



- Le troisième est lié à l'existence ou à la cristallisation récente d'une culture urbaine *sui generis*, issue des traditions autochtones revitalisées et transformées par le phénomène de métropolisation, et qui ont en quelque sorte occupé la place qu'aurait pu prendre la Salsa. Le Rock national puis le Tango à Buenos-Aires, la Samba à Rio, le complexe Merengue-Bachata à Saint-Domingue, le Kompa à Haïti, dans une moindre mesure les différents styles chantés issus des Rancheras, des Mariachis et du Boléro à Mexico ont ainsi fournis aux jeunes populations de ces métropoles un corpus expressif correspondant à leur sensibilité, affaiblissant d'autant leur appétence pour une musique allogène comme la Salsa.

- Le quatrième et dernier frein a trait à l'existence de conditions politiques ou d'environnement urbain défavorables à l'épanouissement d'une culture populaire active, a fortiori importée : longues guerres civiles dans plusieurs pays d'Amérique centrale entre 1960 et 1980, repli dictatorial de certains pays du cône sud comme le Paraguay depuis les années 1950 ou le Chili après 1973 (photo ci-contre), chaos sécuritaire comme encore aujourd'hui au Honduras au Salvador ou à Caracas, misère généralisée comme à Haïti : autant de conditions défavorables à l'épanouissement d'une scène salsa active et prospère.



Tour d'horizon rapide de quelques pays

Brésil : Une forte culture autochtone



Le fait que la Salsa n'a pas connu un enracinement très profond dans les villes brésiliennes, alors même que ce pays présente des cousinages culturels forts avec les Caraïbes, surtout dans sa région Nord-est, peut constituer priori un paradoxe. Mais celui peut être en partie résolu si l'on considère que la culture populaire brésilienne présentait une richesse et une vitalité suffisante pour donner naissance à de nouvelles formes de musique urbaine autochtone, sans avoir donc besoin s'appropriant des cultures étrangères (photo ci-contre : Samba à Rio de Janeiro)

étrangères (photo ci-contre : Samba à Rio de Janeiro)



Prenons l'exemple du nord - est du Brésil. Il s'agit d'une zone de peuplement mixte afro-européen, donc assez similaire à celle des Caraïbes, qui a donné naissance à une diversité de manifestations en constante évolution, où les formes rurales traditionnelles ont su muer – exactement comme le Son à Cuba - pour se transformer en musique urbaines modernes de large acceptation populaire. Parmi les musiques et danses folkloriques, citons par exemple, en suivant le parcours tracé par le

film [Moro No Brazil](#), le Maracatu, le Forro traditionnel, le Frevo, la Samba de Coco, le Candombe, les Orixhas ; parmi les formes plus modernes et urbaine, le Forro contemporain (photo ci-contre), la Samba de Carnaval, et plus récemment, la Bossa Nova et le Funk Brésilien (voir également encadré 7).

Encadré 7 : Salvador de Bahia, la place était déjà prise

Salvador de Bahia, dans le Nord-est du Brésil, avait a priori tous les atouts pour constituer une terre d'implantation majeure de la Salsa : vitalité musicale, amour de la fête et de la danse, et forte proximité ethnico-culturelle avec Cuba.

Des caractéristiques magnifiquement mises en relief dans le film de Fernando Trueba, [El Milagro de Candéal](#), où nous voyons le pianiste cubain Bebo Valdes partir à la rencontre des artistes, des habitants et traditions de la ville pour constater... qu'elles ressemblent de très près à celles de son pays.



Les moments forts de la vie collective de Salvador de Bahia auxquels participe Bebo suscitent ainsi de fortes réminiscences dans l'esprit d'un amoureux de Cuba : fête maritime de la déesse de la mer, Yemanya - dénomination brésilienne de la Yemaya cubaine ; défilés de Carnaval (photo ci-contre) ; pratiques religieuses afro-brésiliennes - équivalent local de la Santeria cubaine....

Quant au quartier pauvre de Candéal, son atmosphère rappelle de manière troublante celle de Santiago de Cuba, qu'il agisse de l'aspect des rues et des maisons, de l'omniprésence de l'art populaire, ou encore de l'esprit de solidarité qui unit les habitants. Ceux-ci, avec le soutien du célèbre chanteur Carlinhos Brown, participent à divers projets destinés à promouvoir le développement humain et l'esprit communautaire : école de musique Pracatum, groupes de danse folklorique, aménagement d'une placette destinée à accueillir les activités collectives du quartier...

Mais le constant le plus émouvant concerne la similitude profonde des structures musicales, qui permet à des artistes afro-brésiliens et afro-cubains de dialoguer dans de magnifiques descargas, comme s'ils parlaient un peu la même langue par-delà les frontières. Citons par exemple l'interprétation énergique, par le *Big gang* de Carlinhos Brown, avec Bebo Valdès au piano, d'un thème à la coloration de Son cubain légèrement « brésilianisé » ; l'émouvant

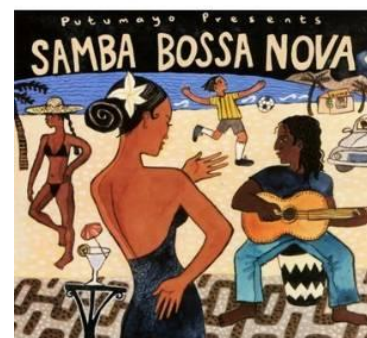


trio guitare-piano-voix entre Carlinhos, Bebo et la chanteuse Marisa Monte sur un rythme de Bossa Nova ; enfin, la descarga réunissant le vieux pianiste cubain et un groupe de jeunes percussionnistes, le *Hip hop Roots*, qui aboutit à la création d'une musique-fusion inclassable mais splendide...



Et pourtant, Salvador ne s'est pas imposée comme une grande capitale salsa. Sans doute parce qu'elle a structuré une expression culturelle propre, autour de la Samba et du Carnaval. Ecoles de Danse, cumparsas de carnaval, orchestres locaux, lieux de loisir nocturnes vibrent naturellement aux sonorités de cette musique, qui constitue de plus un puissant facteur d'appel touristique. Pour la Salsa, la place était donc, en quelque sorte, déjà prise...

Si la culture brésilienne, assez forte pour résister à la concurrence de la Salsa, est aussi rentrée dans un fructueux dialogue créatif avec celle des Caraïbes, cela s'est produit dans le cadre d'une relation d'égal à égal, où c'est souvent la Salsa qui s'est enrichie de l'apport brésilien. Dès les années 1962-1963, les grands orchestres de Tito Puente et Tito Rodriguez, désireux de renouveler leur style, inscrivent par exemple la Bossa nova à leur répertoire. Par la suite les emprunts de la Salsa à la musique brésilienne ont été nombreux, comme en témoigne le travail réalisé par Wilner Zambrano et Gary Dominguez [Villada, 2014]. Par exemple, la Bossa Nova *Menino de Braçano* devient la salsa *Mi negra me espera* de Ismael Riveira. Le thème *Boranda* de la *Sonora Ponceña* a été écrit par le compositeur brésilien de Bossa Nova Edie Lobo. *Buen corazón* de Bobby Valentin est une adaptation de *Face a face* de Simone Bettencourt de Oliveira. Le thème *Usted Abuso* de Willie Colon vient de la Bossa Nova *Você abuso*. Willie Rosiario a réinterprété en *Salsa Wawe* et *Doralice*. La Bossa Nova a également influencé les sonorités de l'orchestre *Apollo Sound* de Roberto Roena...



Salsa à Panama : actif, mais petit



Dans ce petit Etat d'amérique Centrale, une forte tradition salsera s'est concrétisée par l'existence d'un poignée de musiciens de grande valeur, comme le trompettiste Victor Paz ou les chanteurs Camillo Azuquita et Roberto Bladés... Sans oublier bien sur son frère Ruben Bladés, fondateur à New York du style "salsa consciente".

Cette tradition est toujours bien vivante. On peut aujourd'hui danser la Salsa dans plusieurs [bars et restaurants spécialisés](#) de Panama City, comme le [Bar Platea](#) ou au [Club Habana Panama](#) (photo ci-dessus) avec son décor évoquant le Cuba des années 1950. On peut soit danser sur la grande piste au son de l'orchestre, soit monter au balcon pour s'asseoir et savourer la musique.

Mais enfin, Panama City, avec ses 900 000 habitants, reste une ville relativement petite en comparaison des grandes métropoles salseras multimillionnaires....

Mexico, Argentine, Chili : d'autres traditions musicales

Comme au Brésil, la vitalité de la culture populaire locale a permis la création dans plusieurs pays de formes d'expression urbaines autochtones, qui d'une certaine manière ont occupé la place qui aurait pu être celle de la Salsa :

- Au Chili, pays au départ étranger aux rythmes caribéens, l'espace de la musique alternative a été largement occupé, au cours des années 1960 et du début des années 1970, par la *Nueva canción*, qui aborde des thèmes politiquement engagés sur des rythmes venus de la musique traditionnelle - rythmes andins et balades d'inspiration hispanique. Incarné par des artistes tels que Violetta Parra, Victor Jara ou *Los Quilapayun*, ce mouvement musical qui exprime l'idéal progressiste d'une partie de la jeunesse chilienne, fut brutalement anéanti ou contraint à l'exil lors de la prise de pouvoir par la junte militaire du général Pinochet en 1973. Celle-ci instaurera alors une censure sur l'expression musicale qui affectera tout particulièrement le développement de la Salsa Brava, musique rebelle et métissée, susceptible de servir de support à un message subversif. Et lorsque la dictature cède la place à un gouvernement démocratique, en 1990, la Salsa brava a déjà décliné sur la scène internationale. Le développement de la Salsa au Chili se fera sur directement sous la forme, désormais dominante, d'une activité de loisirs "maintream" dépouillé de son aura rebelle et populaire originel, et qui n'atteindra jamais les dimensions d'un phénomène de masse.





- Une histoire assez similaire se déroule en Argentine, avec en plus la présence dans ce pays de trois formes d'expressions musicales et dansées susceptibles d'être adoptées par les populations urbaines et réduisant d'autant la fenêtre d'opportunité de la Salsa : les musiques et danse folkloriques du nord-est (Chamane, Zamba, Chacareras..) incarnées par des artistes comme Eduardo Falu ou

encore Atahualpa Yupanqui dans sa version "engagée" ; le Rock Nacional, qui constitue une forme d'expression majeure, voire dominante, de la jeunesse argentine depuis les années 1970 ; enfin, le Tango argentin, qui après une longue période d'éclipse, a connu un grand retour de faveur à partir du début des années 1990.

- Quant au Mexique, il offre un paradoxe particulièrement étrange. Ce pays et notamment sa capitale Mexico ont en effet constitué entre les années 1930 et 1950 une terre d'accueil très ouverte aux rythmes caribéens, avec le passage dans les cabarets de la ville des meilleurs orchestres venus des îles, comme le portoricain Rafael Hernandez, les cubains Damaso Perez Prado (photo ci-contre) et Beny Moré, entre beaucoup d'autres.



C'est même au Mexique que commencèrent à être popularisés certains rythmes cubains appelés par la suite à une brillante carrière internationale, comme le Mambo, tandis que le cinéma mexicain a joué un rôle extrêmement important pour la popularisation de ces rythmes en Amérique du Sud au cours des années 1940 et 1950.

Et pourtant, l'histoire de la Salsa au Mexique manque quelque peu d'intensité, surtout si l'on tient compte de la taille imposante du pays et de sa capitale. La jeunesse populaire des faubourgs de Mexico ne s'est en effet pas emparée de ces rythmes au cours des années 1970 de manière aussi enthousiaste que celle de Cali ou Caracas. Et la Salsa ne s'est pas ensuite convertie au cours des années 1980 dans la capitale mexicaine en un phénomène de loisirs de masse comme à Bogota ou Lima.



Aujourd'hui, même s'il existe quelque bons orchestres mexicains de musique tropicale, comme la très ancienne Sonora Santana (photo ci contre), la production salsera du pays n'a rien à voir avec celle du Venezuela ou de Colombie. Les reccoridos (style de chansons du nord du pays s'inspirant des faits divers

violents, avec une prédilection pour les bandits d'honneurs et les [narcotrafiquants](#)), ou encore le Rock mexicain (Rock chanté en espagnol, citons par exemple les groupes *Caifanes*, *Café Tacvba*, *Jaguars* (photo ci-contre), *Jumbo*, *La Dosis*, *Maná*, *Molotov*, *Plastilina Mosh*, *El Tri*, *Zoé*...) jouissent apparemment d'une audience populaire beaucoup plus importante.....



Peut-être ce paradoxe s'explique-t-il par la structure ethnique de sa population, issue d'un mélange d'européens et d'indiens,

et où l'élément africain est peu présent, ne la prédispose pas particulièrement à l'accueil des rythmes caribéens.



Au moment la grande migration rurale et de l'expansion urbaine qui a donné naissance à l'immense métropole de Mexico, c'est donc à partir de la vieille culture autochtone, fortement reformatée par l'influence des rythmes nord-américaine, que s'est créé la nouvelle musique urbaine du pays (photo ci-contre : *Los Tigres del Norte*, groupe de musique norteña mexicaine).

Conclusion



Si la Salsa s'est si fortement diffusée dans certains pays d'Amérique latine au cours des années 1970 et 1980, c'est parce qu'elle a su répondre en même temps aux attentes très diverses de plusieurs groupes sociaux qui se côtoyaient alors dans les grandes mégapoles du continent : populations pauvre des faubourgs en expansion rapide, avec leur rage de vivre et leur sentiment diffus d'injustice ; intellectuels et artistes progressistes intéressés

par les formes d'expression populaires authentiques, marginales et rebelles ; plus tard, classe moyenne à la recherche d'activités de loisirs nocturnes (photo ci-contre : concert *Descarga en el Barrio*, Caracas, années 1970).

Mais cette adoption de la Salsa s'est faite selon des modalités avec une intensité différente selon les pays ou plus exactement selon les grandes villes. La proximité plus ou moins marquée de la culture locale avec celle des Caraïbes, la rapidité et le caractère plus ou moins chaotique de l'expansion urbaine et des troubles sécuritaires et politiques qui l'ont accompagné, la présence plus ou moins affirmée de fortes traditions musicales locales susceptibles de donner naissance à des formes de cultures urbaine autochtones, la taille de la ville et l'intensité de sa vie artistique et culturelle, constituent à cet égard des facteurs de différenciation importants. Ainsi peut-on par exemple expliquer l'enracinement à la fois plus précoce, plus profond et plus créatif de la Salsa dans les métropoles de Colombie, du Venezuela, et dans une moindre mesure du Pérou, fortement exposées à l'influence de la culture caribéenne, que dans les grandes villes du cône sud, traditionnellement plus tournées vers la culture européenne, ou encore du Brésil et du Mexique, où préexistaient des formes d'expression traditionnelles susceptibles de servir de base au développement de cultures urbaines autochtones : Sambas, Rancheras, Recorridos, etc. (photo ci-contre : démonstration de danse à la Feria de Cali).





Dans ses principales villes d'adoption, l'histoire de la Salsa reflète plus ou moins directement certains des grands mouvements de fond qui ont accompagné la croissance de ces grandes métropoles : appropriation, au cours des années 1960 et 1970, de cette musique par les populations pauvres des barrios marginaux alimentés par l'immigration récente, sous des formes nerveuses et revendicatives encore mal acceptées par la société dominante ; intérêt pour cette

forme d'expression des milieux intellectuels et artistiques progressistes, qui lui donnent ainsi une légitimité culturelle et jouent involontairement un rôle de courroie de transmission vers les catégories sociales plus aisées dont ils sont issus ; transformation, dans les années 1980, de la Salsa en produit de loisirs de masse désormais adopté par tous les milieux, alimentant une lucrative industrie de la production musicale, des médias et de la vie nocturne, tandis que se multiplient les orchestres locaux ; période de crise et de transformation au cours des années 1990, avec l'irruption de genres musicaux et dansant concurrents (Merengue, Reggaeton..), l'avènement de la Salsa romantica qui supplante quelque peu la Salsa brava des années 1990, et dans de nombreux cas une crise urbaine (insécurité, violence...) qui impacte négativement la vie nocturne ; enfin renaissance au cours des quinze dernières années, la Salsa (re)devenant un produit de loisir largement plébiscité par les jeunes des classes moyennes, désormais beaucoup plus nombreuses, qui souhaitent bénéficier des plaisirs de la société de consommation (night-clubs, académies de danse, festivals), tandis que se maintiennent parallèlement les deux traditions plus marginales de la Salsa populaire (fêtes collectives de barrio...) et de la Salsa underground des milieux artistico-intellectuels (photo ci-dessus : soirée de Salsa à Cali).

Notons pour finir qu'il est de plus en plus difficile, en Amérique latine comme ailleurs, de distinguer les milieux salsero stricto sensu d'une mouvance latino plus large. En effet, sous le « package » générique intitulé « Salsa », est en fait désormais proposé aux consommateurs de loisirs une offre beaucoup plus large, intégrant des options vers des genres qui avaient pu un moment être considérés



comme concurrents de celle-ci, comme la Bachata, le Merengue, le Reggaeton, les musiques et danses caribéennes traditionnelles, le Mambo ou la Kizomba. Une sorte de méta-culture tropicale réconciliant les époques, les régions, et les formes de pratiques (danse, musique...). Considérée sous cet angle, la Salsa apparaît, non comme un genre définitive, mais comme l'une des floraisons successives et datée de la longue histoire musicale des Caraïbes, où derrière l'apparente diversité des styles, on peut discerner l'existence d'immuables structures communes comme la Clave, les polyrythmies, ou encore les dialogues improvisées entre le chanteur solistes et le chœur.

Bibliographie

- Alcedo Samy, 2012 : [Salsa in Lima is so much more than just dancing](http://www.peruthisweek.com), www.peruthisweek.com
- Alonso Julio Cesar & alii, 2007, *Una mirada descriptiva a la comunas de Cali*, Universidad Icesi, [Réf. Internet](#)
- Armenteros Ernesto, 2010 : *El sabor de la salsa colombiana*, Blog el Universal, [Réf. Internet](#)
- Arteaga, José, 2013 : [Los shows que no tienen cover : la radio salsa](http://www.salsajazz.com), site www.salsajazz.com
- Baez Juan Carlos, 1989 : *El vinculo es la salsa*, 302 pages, Grupo Editorial Derrelieve
- Billon Yves, 1991, *Salsa Opus 2, Colombie, un pays tropical*, DVD, 52 minutes, Les films du Village / la Sept, [Réf. Internet](#)
- Billon Yves, 1991 : *Salsa Opus 4, Vénézuéla, Visa pour les barrios*, film documentaire, 52 minutes, L'Harmattan / Zarafa Films, [Réf. Internet](#)
- Brogan Angelina : [The Best Salsa Clubs in Medellin](http://gosouthamerica.about.com), site web gosouthamerica.about.com
- Cárdenas Miguel Ángel, 2010 : [La salsa dura invadió las calles de La Victoria y el Callao](#), site web
- Colin-Delavaud Anne, 1996 : [L'évolution de la croissance démographique des villes d'Amérique latine](#), *L'information géographique*, vol.60 n°1-2, pp. 1-9
- Caicedo Andrés, *¡ Que viva la música !*, 1977, Traduction française de Bernard Cohen, ed. Belfond, 272 pages, 2012, [Réf. Internet](#)
- De Los Angeles Herrera María, 2008 (?) : [Al ritmo de la noche](http://www.eluniversal.com), site web www.eluniversal.com
- Dorier-Apprill Elizabeth (éd.), 2001 : *Danses latines, le désir des continents*, Editions Autrement, n° 207, 365 pages, [Réf. Internet](#)
- Ferreira P., 2011 : *Musica afroperuana, tras la larga Noche* (film documentaire), 57, mn, [Réf. internet](#)
- Fundacion Delirio, 2013 : [Un retrato de la salsa en Cali](#), [Réf. Internet](#)
- Gallo Ivan, 2014 : [La salsa en Bogotá](http://www.las2orillas.co), site www.las2orillas.co
- Garzón Joya Marcela, 2009 : [14 Sones - Una historia oral de la salsa en Bogotá](#), Tesis, Pontificia Universidad Javeriana, Facultad de Comunicación Social y Lenguaje, Bogota
- Gómez Serrudo & alii, 2013 : *Salsa y cultura popular en Bogotá*, Pontificia Universidad Javeriana y Fundación Universidad Autónoma de Colombia, 2013. 241 pp. [Réf. internet](#)
- Gómez Octavio & Santana Sergio, 2008 : [Medellín tiene su son - Del barrio a la salsa](#), site web www.otraparte.org/
- Hatem Fabrice, 2012 : [Mayimbe Illumine Lyon de sa jeunesse](#)
- Hatem Fabrice, 2015a : [Les villes américaines, creusets des cultures latinos globalisées](#)
- Hatem Fabrice, 2015b : [Cali : une belle histoire d'amour avec la Salsa](#)
- Hatem Fabrice, 2015 : [Tanqo et Salsa : cousin blanc, cousine mulâtresse ?](#), Article rédigé pour l'Institut national de l'audiovisuel
- Jacinthe Jacques, 2010 : [Les populations afro-descendantes au Venezuela](#), université de Montréal
- Jauregui Eloy, 2011 : [Pa' Bravo Yo, Historia de la Salsa en el Perú](#), éd. Mesa Redonda
- Kaurismäki Mika, 2002 : *Moro no Brazil*, documentaire, 105 minutes, [Réf. Internet](#)
- Libreros Lucy Lorena, 2014, *Cali no olvida a Ampara Arrebato Diez años despues de su muerte*, Radio Macondo, [Réf. Internet](#)
- López González A. : [Puede hablarse de Bogotá como una capital de la Salsa en Colombia ?](http://www.salsaenlaweb.com.co/), site www.salsaenlaweb.com.co/
- Lujan Roberto Carlos, 2009 : *Apuntes para una perspectiva histórica sobre la salsa en Colombia*, site Solarlatinclub, [Réf. internet](#)
- Marin Cortés Andrés Felipe & alii, 2012 : [Salsa y identidad juvenil urbana, un studio de caso en un bar de Salsa en Medellin \(Colombia\)](#), Editorial Academica Española, 102 pages.

Mendez Carmen Victoria, 2013 : [La salsa necesita nuevos templos en la ciudad de Caracas](#), [www.el-nacional.com](#)

Moriconi-Ebrard François, 1994, *Géopolis*, Anthropos, Paris

Monroy Juan Carlos, 2009 : [La Rumba Palacé: un viaje musical por la historia de la Salsa en Medellín](#)

Ocque Andrea, 2014 : [5 lugares para bailar salsa](#) (en Caracas), site web [hoyquehay.net/](#)

Orellán José A., 2001 : [La Salsa en Venezuela](#), Site web [salsa2u.freeservers.com/](#)

ONU, 2001 : [le millénaire urbain](#)

Palencia Ignacio, 2011 : *Mexico, música y cuernos de chivo*, documentaire, 55 minutes, [Réf. Internet](#)

Pardo, Daniel, 2014 : [Cómo es la vida nocturna de Caracas, la ciudad más violenta de Sudamérica](#), BBC Mundo

Patiño Franck, 2011 : [La salsa en Colombia corre por las venas del Caribe](#), site web [aceraizquierda.wordpress.com](#)

Rebotier Julien, 2008 : [Les territorialités du risque urbain à Caracas](#), thèse de doctorat, université de Paris-III.

Rondon Cesar Miguel, 1979, *El libro de la Salsa, cronica de la musica del Caribe urbano*, editorial Arte, Caracas, 343 pages, [Réf. Internet](#)

Saltizábal Medardo Arias, [Se Prohibe Escuchar Salsa Y Control](#), in *Situating Salsa : Global markets and local meaning in Latin Popular Music*, edited by Lise Waxer, 355 pages, Editions Routledge, 2002, [Réf. Internet](#)

[Site web Colombia.travel \(1\)](#), *La salsa, produit touristique numéro un de Cali*, [Réf. Internet](#)

[Site web Colombia.travel \(2\)](#), *Orquesta de Salsa en Cali*, [Réf. Internet](#)

[Site web Gonikus](#), *Historia y desarrollo de la salsa colombiana*, [Réf. Internet](#)

[Site web javerianadigital.com](#), 2013 : [En los años 70 la salsa invadió a Bogotá](#)

[Site web Langeasy](#), 2013a, *Salsa clubs and schools in Cali*, Colombia, [Réf. Internet](#)

[Site web Langeasy](#), 2013b, *Salsa in Colombia : what to expect ??* [Réf. Internet](#)

[Site web Latinamericajourneys.blogspot.fr/](#), 2013 : *Cali, the capital of ... salsa !*, [Réf. internet](#)

[Site web medellingran.webnode.com.co](#), 2013 : [Historia de la Salsa en Medellín](#)

[Site web Mundo Latino](#), 2009 : *Florilège de la Salsa Colombienne*, [Réf. Internet](#)

[Site Web off2colombia.com.co](#) : [Medellín: bares y clubes](#)

[Site web Tripadvisor](#), *Forum Internet sur les clubs et les écoles de Salsa à Cali*, [Réf. internet](#)

[Site web Tripadvisor.Com](#), 2013 : [Salsa schools and clubs in Cali](#)

[Site web www.elpais.com](#) 2014 : [Fuera zapato viejo!, el libro que recoge la historia de la salsa en Bogotá](#), Entretien avec Mario Jursich Durán

Trueba Fernando, 2004 : *El Millagro de Candeal* (Film de docu-fiction), [Réf. Internet](#)

Ulloa Alejandro, 1989 : *La Salsa en Cali, Cultura Urbana, Música, y Medios de comunicació*, in *Bolletín Socioeconomico, Universidad del Valle*, [Réf. Internet](#)

Université Santiago de Cali (Collectif), 2013 : *40 años bailando Salsa en Cali, historia cultural y son*, [réf. Internet](#)

Valdiviezo Johana, 2005, *Al Son de Mi Familia*, documentaire, [Réf. Internet](#)

Valvede Umberto (date inconnue), *Mis recuerdos intimos de Héctor Lavoe*, Site web Herencia Latina, [Réf. Internet](#)

Villada Trejos Ossiél, 2014 : [Esta es la huella que Brazil ha dejado en la historia de la Salsa](#), El País.com, 6 juillet

Waxer Lise A. 2002a : *The city of musical memory, Salsa, Record Groves, and Popular Culture un Cali, Colombia*, Wesleyan University press, 316 pages, [Réf. Internet](#)

Waxer Lise A., 2002b : *Llego la Salsa : The Rise of Salsa in Venezuela and Colombia, in Situating Salsa : Global markets and local meaning in Latin Popular Music, edited by Lise Waxer, 355 pages, éditions Routledge, [Réf. Internet](#)*

Waxer Lise (éd.), 2002c : *Locating salsa : global markets and local meaning in latin popular music, 355 pages, éditions Routledge, [Reference Internet](#)*

Wikipedia, [Afrocolombiens](#)

Wikipedia, [Afro-peruvians](#)

Wikipedia, [Bogota](#)

Wikipedia, [Cali](#)

Wikipedia, [Caracas](#)

Wikipedia, [Colombia](#)

Wikipedia, [Diversité ethnique de la population Sud-américaine](#)

Wikipedia, [Las Communas de Medellin](#)

Wikipedia, [Lima](#)

Wikipedia, [Medellin](#)

Wikipedia, [Perù](#)

Wikipedia, [Venezuela](#)

Liens youtube

[Angelina Medina : “Las radios locales prácticamente se olvidaron de la salsa”](#), conférence

[Colombia sabe de salsa](#), documentaire

[Eloy Jauragui, historia de la Salsa en el Peru](#), Reportage

[La historia de la salsa en Venezuela - Música Latinoamericana](#), documentaire

[La salsa Dura en Medellin](#), documentaire

[La Salsa en Venezuela](#), documentaire

[La salsa en Venezuela..TV República](#) , documentaire

[Legado de la salsa venezolana](#), film musical

[Medellin en su salsa](#), Teaser du film documentaire

[Salsa Peruana](#), vidéos musicales commentées

[Salsa y Cultura Popular en Bogotá](#), documentaire

[Tiempo después : La salsa en el Perú](#)

Annexes

Annexe 1 : Lieux de Salsa à Cali

Nom
Tin Tin Deo
La Fuente
Zaperoco
Chango
Blues Brothers
Salsa Discoteca en la Roosevelt
Brisas
La Topa Tolondra
Alalaé
El Habanero
El viejo Barril
Siboney salsa club
Extasis
La bodega cubana
La matraca
Septimo cielo
Soneros
Praga
La clave discoteca
Corona club
Guaro y Tequila Bebedero
Juan pachanga
Room twenty
Libaniel
El Manicero
Swing Latino
Delirio
Rucafé
Tango Vivo & Salsa Viva
Academia de Baile Sondeluz
Jovita's Hostel & School of Salsa

Annexe 2 : Lieux de Salsa à Bogota

Nom	Nom
Academia Paso Latino	Mayans Salsa bar
Anacaona Salsa Bar	Mokanela Bar
Antifaz	Mulenze
Bambula	Puerto Rico Latin Music
Bar Studio 54	Quiebra Canto Salsa & Son
Baracoa Salsa Bar	Palladium
Barroco Salsa Bar	Pa'puerto rico
Bayamón	Quiebracanto
Bilongo	Rumbavana
Boricua Salsa Bar	Sabor Y Son
Cachao	Salomé Pagana
Café de la Rosa	Salón Café Bohemia
Casa BuenaVista Bar	Salsa bar
Casa de Citas	Salsa Boricua
Casa quiebracanto	Salsa Camar
Club de Amigos del Caribe	Salsa Camará Club Social
Cubarra	Salsa Caribe
Del puente Pa'Alla	Salsa Ritmo Latino
Ego salsa Bar	Salsa Siboney vidoe
EL Abuelo Pachanguero	Salson Salsa bar
El Panteón de la Salsa	San Remo
El Timbalero	San Roque
Galería Café Libro Sede Palermo	Sandunguera Bar
Galería Café Libro Parque 93	Savoy
Goce Pagano	Siguaraya (1)
Gozalooo Salsa Bar	Siguaraya (2)
Guararé Club Salsa Bar	Son Salomé
Habana Vieja	Son Siboney
La Bodeguita del Centro	Soneros de La Cava
La poncena	Tabaku
Latinos Salsa Bar	Tabogo
Lázaro	Zapuka salsa bar
Luna y encantao salsa bar	Zoka Café Mambo
Lymbo Salsa Bar	

Annexe 3 : Lieux de Salsa à Medellin

Nom
3 cordilleras
Academia baila Latino estilo cubano
Academia Santo Baile
Babylon
Babylon
Bar BuenaVista
Blounge
Cafe Zorba
Calle 8 salsa bar
Chupitos
Cienfuegos Cabaret
Dance free
Dulce Jesus mio
El Blue
El Cuchitril
El Deck
El son de la Loma
El Tibiri
Eslabón Prendido
Kukamarakara
La Cuna del son
La fuerza
La Rumbantela
La Strada
Latin jazz y Salsa
Le Suave
Mangos discoteca
Mojito Salsa Guaracha y Son.
Rio Sur
Rumbantana salsa bar
Salsa bar melao
Son Havana
Yare salsa bar la33

Annexe 4 : Lieux de Salsa à Caracas

Nom	Position sur la carte
Bashshar	a
Discoteque la Triana Tropical	b
El Maní es Así	c
El Sarao	d
El Solar del Vino	e
Hermman's	f
Tasca Restaurant La Asunción	g
Tasca Restaurant Discoteque City Day	h
Academia O.G - Salsa Casino	i
Habana Caracas	j
Juan Sebastián Bar	k
Patatús Latino	l
Chapis Club	m
La Quinta Bar	n
El Callejón de la Puñalada	o
CC Macaracuay Plaza	p
Centro comercial San Ignacio	q
El Puto bar	r

Annexe 5 : Lieux de Salsa à Lima

Nom	Position sur la Carte
Bar "El Pésico"	a
Cohiba Club	c
Escuela de Salsa Clave2	v
Habana	e
Jazz Zone	f
La Casa de la Salsa (ex Timbalero)	d
La Vida Misma	b
Markanos Latin Salsa	h
Max Art Salsa Elegante Perú	s
Nuevo kimbara	g
Peru Salsa congress	n
Perú Tropical Dance	r
Pub Cubano	i
Restaurant "Don Ricardo"	j
Restaurant Grande Chimu	x
Salsa al parque	w
Salsa School Chacarilla	u
Salsa School Chorillos	t
Salseros por Excelencia	p
Saoco Dance	q
Sargento pimienta	m
Son de Cuba	k
Tumbao Latin Disco	l
Voodoo Tropical Salsa	o

Annexe 6 : La population des grandes villes latino-américaines en 2009

	Aire urbaine	Pays	Population
1	Mexico	 Mexique	22 900 000
2	São Paulo	 Brésil	21 000 000
3	Buenos Aires	 Argentine	14 900 000
4	Rio de Janeiro	 Brésil	12 500 000
5	Lima	 Pérou	8 850 000
6	Bogota	 Colombie	8 600 000
7	Santiago	 Chili	7 100 000
8	Belo Horizonte	 Brésil	5 850 000
9	Caracas	 Venezuela	4 950 000
10	Guadalajara	 Mexique	4 550 000
11	Porto Alegre	 Brésil	4 275 000
12	Monterrey	 Mexique	4 075 000
13	Brasilia	 Brésil	3 875 000
14	Recife	 Brésil	3 850 000
15	Fortaleza	 Brésil	3 650 000
15	Salvador (de Bahia)	 Brésil	3 650 000
17	Medellín	 Colombie	3 550 000
18	Curitiba	 Brésil	3 475 000
19	Saint-Domingue	 République dominicaine	3 150 000
20	Campinas	 Brésil	2 900 000
21	Cali	 Colombie	2 750 000
22	Guatemala	 Guatemala	2 725 000
23	San Juan	 Porto Rico	2 700 000
24	Port-au-Prince	 Haïti	2 500 000
25	Guayaquil	 Équateur	2 475 000
26	Maracaibo	 Venezuela	2 325 000
27	Bélem	 Brésil	2 250 000
27	La Havane	 Cuba	2 250 000
29	Asuncion	 Paraguay	2 100 000
29	Goiânia	 Brésil	2 100 000
31	Valencia	 Venezuela	1 970 000

32	Puebla	 Mexique	1 930 000
33	Manaus	 Brésil	1 850 000
34	Barranquilla	 Colombie	1 840 000
35	La Paz	 Bolivie	1 790 000
36	Santos	 Brésil	1 780 000
37	Vitória	 Brésil	1 770 000
38	Quito	 Équateur	1 750 000
39	Toluca	 Mexique	1 740 000
40	Montevideo	 Uruguay	1 690 000
41	San Salvador	 Salvador	1 670 000
42	Santa Cruz	 Bolivie	1 660 000
42	Tijuana	 Mexique	1 660 000
44	León	 Mexique	1 600 000
45	Córdoba	 Argentine	1 590 000
46	Ciudad Juárez	 Mexique	1 450 000
47	San José	 Costa Rica	1 410 000
48	Maracay	 Venezuela	1 380 000
49	São Luís	 Brésil	1 360 000
50	Panama City	 Panama	1 330 000
51	Natal	 Brésil	1 300 000
52	Rosario	 Argentine	1 290 000
53	Barquisimeto	 Venezuela	1 240 000
54	Maceió	 Brésil	1 230 000
55	Torreón	 Mexique	1 210 000
56	Joinville	 Brésil	1 150 000
56	Managua	 Nicaragua	1 150 000
58	Carthagène	 Colombie	1 120 000
59	Bucaramanga	 Colombie	1 090 000
59	João Pessoa	 Brésil	1 090 000
61	Valparaíso	 Chili	1 080 000
62	San Luis Potosí	 Mexique	1 050 000
63	Florianópolis	 Brésil	1 030 000
63	Querétaro	 Mexique	1 030 000